

L'ECHARP
ENTENTE DES CERCLES D'HISTOIRE ET D'ARCHÉOLOGIE DU ROMAN PAÏS
EN PARTENARIAT AVEC

LA BIBLIOTHÈQUE CENTRALE DU BRABANT WALLON – FWB

ET

LE CENTRE ALBERT MARINUS

VOUS PRÉSENTE CE NUMÉRO DE LA REVUE « LE FOLKLORE BRABANÇON »

**CRÉÉE PAR ALBERT MARINUS ET PUBLIÉE (VOIR DATE DU N°) PAR LE SERVICE DE RECHERCHES
HISTORIQUES ET FOLKLORIQUES DE LA PROVINCE DU BRABANT**

NUMÉRISATION RÉALISÉE EN 2022 PAR WILFRED BURIE, ECHARP

**Bibliothèque Centrale du
Brabant Wallon – FWB**

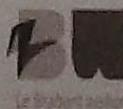
Place Albert 1er, 1 - 1400
Nivelles
+32 67/893.589
bibcentrale.mediation@cfwb.be
www.escapages.cfwb.be

Echarp

Entente des Cercles
d'Histoire et d'Archéologie
du Roman Païs
+32 479/245.148
echarp@gmail.com
www.echarp.be

Centre Albert Marinus

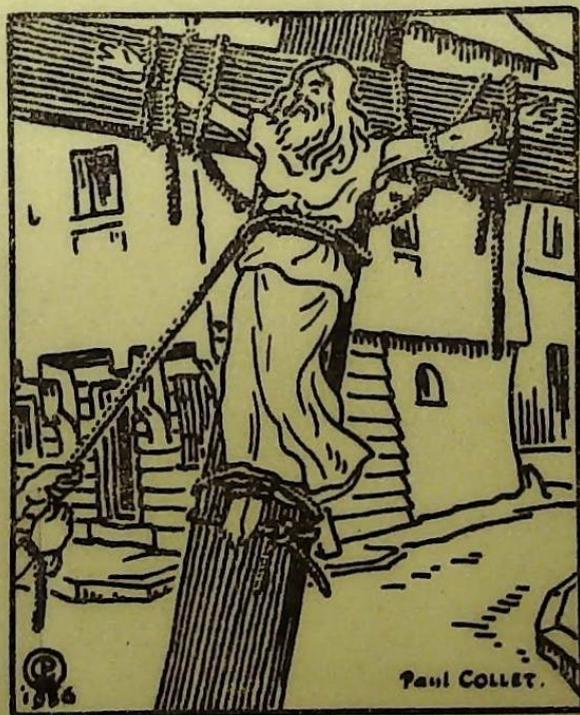
Musée communal de Woluwe
-Saint-Lambert
40, rue de la Charrette
1200 Bruxelles
+32 2/762.62.14
fondationmarinus@hotmail.com
www.albertmarinus.org



Avec le soutien de la
Province du
Brabant Wallon

Service de Recherches Historiques
et Folkloriques du Brabant

LE FOLKLORE BRABANÇON



398

(493.2)

année

89

- 12, Vieille Halle au Blé, Bruxelles -

FOL
F

2219

FRW 2219

15^e année - N° 89

Avril 1936.

3924932

Le Folklore Brabançon

FOL

SOMMAIRE

F

La Légende de Sainte Wilgeforte ou Ontcommer. Notes Bibliographiques et Iconographiques. — Le baron François-Mercure van Helmont. — A propos du rôle créateur de l'angoisse mythique dans les contes et légendes. — Enseignes nivelloises. — Bibliographie. — Nos excursions. — Nécrologie.

La Légende de Sainte Wilgeforte ou Ontcommer.

Notes Bibliographiques et Iconographiques.

« Crebro accidit Sanctorum quorundam antiquari et obsolescere cultum, ac nomina ipsa oblivione deleri ».
J. Ghesquierus, *Acta Sanctorum Belgii*
VI, 459.

INTRODUCTION.

Dans son célèbre manuel de critique historique appliquée à l'hagiographie, parmi les saints imaginaires issus de quelque singularité iconographique, le R. P. Delehaye mentionne « la célèbre sainte Liberata ou Wilgefotis, que l'on représente comme une femme à barbe attachée à la croix et dont la légende fut inspirée par la vue d'un de ces crucifix en tunique dont le *Volto Santo* de Lucques offre l'exemple le plus connu » (1). En substance, et pour

(1) H. Delehaye, *Les légendes hagiographiques*, 3^e éd., p. 103. Bruxelles, 1927. — Cf. Ch. Cahier, *Les Caractéristiques des Saints dans l'art populaire*, pp. 121, 290 et 569. Paris, 1887.





S. Liberata
(image populaire de fabrication italienne
avec inscription espagnole).

l'indiquer dès maintenant, il s'agit dans cette légende d'une vierge-martyre, fille d'un roi de Portugal, baptisée à l'insu de ses parents païens, qui s'est vouée à son divin époux, et qui, sur sa prière, devient miraculeusement barbue, afin d'échapper aux hommages d'un prétendant farouche, le roi de Sicile. Pour la punir de son refus et de ses « maléfices », son père la fait mettre en croix, tantôt clouée, plus souvent liée (1), où elle expire en invoquant la miséricorde divine. Dans les documents iconographiques, elle se caractérise et se distingue des autres crucifiées et des Christs en croix habillés, non seulement par la barbe, qui manque quelquefois, comme à Anderlecht et à Waalre, ou n'est guère visible, comme à Bruges, mais aussi par la couronne d'or, qui dénote son origine royale.

L'héroïne de ce récit légendaire, écloso dans les Pays-Bas comme on l'a établi tout récemment, s'appelle généralement SINTE ONTCOMMER, d'après un mot spécifiquement néerlandais signifiant délivrance, ou bien WILGE-FORTIS, qu'on présente comme une déformation populaire de VIRGO FORTIS, ce qui me paraît parfaitement inutile, comme on le verra ci-après. Dans les pays de langue allemande, le premier nom est devenu, bien à tort d'ailleurs, S. KUEMMERNIS, avec d'innombrables variantes, traduction erronée qui désigne plutôt le contraire du prototype flamand. Quant à son nom de *Liberata* ou *Livrade*, il est le résultat d'une confusion, due à Molanus, avec la martyre espagnole de ce nom, représentée sur une belle image populaire de fabrication italienne, de la collection L. Crick, reproduite comme frontispice. La souscription

(1) En 1706, le curé Schuurmans de Velsique-Ruddershove, dans la Flandre Orientale, fournit au Bollandiste G. Cuperus des renseignements sur le culte de sainte Wilgeforte. En outre, il signale dans sa lettre deux représentations de la Sainte :... « insuper ejusdem esse imaginem, et in altari picturam, in quibus repraesentatur cruci affixa non quidem clavis, sed alligata funiculis in manibus et pedibus ». AA. SS. *Julii*, V, p. 61, § 55. — Dans un ouvrage anglais sur les attributs des Saints, on trouve notre vierge-martyre caractérisée comme suit : « Wilgefortis, or Uncumber. A bearded woman. Crucified with ropes ». Fr. Bond, *Dedications and Patron Saints of English Churches*, p. 331, Londres, 1914.

en espagnol présente la Sainte « libératrice » comme la protectrice toute spéciale des femmes en couches.

Comme la légende elle-même, le culte de sainte Wilgeforte est né dans les Pays-Bas : il y est attesté dès le XV^e siècle par des chartes et des légendaires. Avant cette époque, on n'en trouve pas la moindre trace, d'où l'on peut conclure que l'origine de la légende ne remonte guère plus haut ; en tout cas, elle est postérieure à la vénération du *Volto Santo* de Lucques, dont elle est issue et qui, pour nos provinces, date surtout du XIV^e siècle (1). Ce point a été mis en lumière, incontestablement, par deux érudits allemands qui ont consacré à la Sainte légendaire, après les nombreux travaux d'approche du premier, un ouvrage monumental, cité et loué ci-après. Il réduit à néant certaines théories fantaisistes, basées sur des affirmations purement gratuites et que nous allons signaler tout d'abord, pour nous en débarrasser définitivement.

Une théorie démodée.

Pour d'aucuns, toute la littérature hagiographique n'est que la christianisation de légendes païennes, empruntées à la mythologie orientale, gréco-romaine, celtique ou germanique. « Des savants à l'esprit trop subtil, préoccupés de l'idée d'éclaircir des mystères que le vulgaire ne soupçonne point, sont arrivés parfois à des résultats d'un haut comique » (2). Ce système d'interprétation, manifestement

(1) « On sait que le *Volto Santo* de Lucques était l'objet de la vénération des pèlerins qui se rendaient en Italie, et qu'en retournant chez eux ils aimaient à faire reproduire dans leurs églises ce crucifix à longue tunique et couronné d'un diadème précieux. L'accoutrement insolite de l'image fit oublier qu'elle représentait le Christ ». H. Delehay, *Sanctus*, p. 229. Bruxelles, 1927.

(2) H. Delehay, *Les Caractéristiques des Saints dans l'art*, dans *Le Correspondant*, 25 nov. 1928, p. 490. Le savant Bollandiste, auquel nous empruntons les lignes ci-dessus, donne ensuite quelques exemples intéressants de cette aberration pseudo-scientifique : « L'image si parlante de la Vierge aux sept glaives, traduisant une dévotion née dans les Flandres au XV^e siècle, a été reconnue par un érudit comme une transformation de la déesse Istar et d'origine

tendancieux, se trouve concrétisé dans une étude de P. Saintyves, louée à profusion par S. Reinach, et dont le titre est particulièrement significatif : *Les Saints successeurs des Dieux* (Paris, 1907). Les partisans de cette théorie se sont évertués à l'appliquer au « mythe » de sainte Wilgeforte : pour H. Kern, le conseiller linguistico-mythologique du baron Sloet, la Sainte à barbe est une « gedegradeerde godin » ; pour H. Bernoulli, elle est « der Donnergott selbst ». Cette explication n'est admissible que si le culte de la prétendue Sainte est très ancien. Aussi Bernoulli en a constaté en Belgique des traces que, pour les besoins de la cause, il fait remonter à une époque reculée : « In Belgien finden sich noch heute uralte Kultstätten des Kümernis » (1). Ces endroits *belges* sont, d'après Bernoulli, Bruxelles, Malines et ... Dieppe. De fait, les vestiges les plus anciens de ce culte se rencontrent en Belgique, mais ne remontent guère au delà du XV^e siècle. Pour la légende qui nous occupe, il faut renoncer à l'hypothèse fantaisiste et tendancieuse d'une origine païenne. La véritable genèse, brièvement exposée ci-dessus, a été établie irréfutablement dans un grand ouvrage paru récemment, signalé déjà, mais sans les louanges qu'il mérite.

babylonienne. Récemment des archéologues d'occasion ont cherché « la véritable interprétation » de la mosaïque de Ravenne où tout le monde avait jusque là reconnu saint Laurent et son gril. Mais on avait mal regardé. Ce gril n'est autre chose que le char du soleil. N'a-t-on pas vu, il n'y a pas si longtemps, un savant allemand faire tout un livre pour démontrer que les attributs des saints, y compris les plus simples et les plus transparents, s'expliquent par des considérations de mythologie astrale. Nous pourrions citer d'autres exemples et montrer que, lorsque les savants se trompent en ces matières, ce n'est jamais légèrement ».

(1) C. A. Bernoulli, *Die Heiligen der Merowinger*, p. 173 et 174. Tübingen, 1900. — L. A. J. W. Sloet, *De Heilige Ontkommer of Wilgefortis. Een geschiedkundig onderzoek*, p. 5-6. La Haye, 1884. A propos de sa manie, qui lui fait encore découvrir « ein verkappter Wodan » (p. 201) dans saint Oswald, représenté avec un corbeau, Bernoulli a été pris à partie, de manière savante et sensée, par W. Lampen, *De vereering van St. Oswald, bijzonder in de Nederlanden*, dans *Ons Geestelijk Erf*, I (1927), p. 142-57 (surtout p. 154).

Une œuvre monumentale.

Durant des années, G. Schnürer a publié de nombreux articles sur les *Kümmernisbilder*, en Suisse et ailleurs, et sur leur rapport avec le *Volto Santo* de Lucques. On en trouvera l'énumération, incomplète d'ailleurs (1), dans le répertoire bibliographique qui inaugure la série des *indices* du grand ouvrage sur le même sujet. Ces articles constituent autant de travaux d'approche en vue d'une œuvre complète et définitive, ou presque. Celle-ci, le savant et laborieux professeur de Fribourg l'a réalisée admirablement, avec le concours d'un collaborateur distingué, G. M. Ritz, et publiée luxueusement, sous les auspices de Mgr. G. Schreiber, directeur du « Deutsches Institut für Volkskunde », qui a présenté l'ouvrage dans un « Geleitwort » aussi élégant qu'instructif (2). Il y annonce même une étude de sa main sur le même sujet, un « Parallelwerk », à paraître dans la collection qu'il dirige (3) : étrange façon de souligner l'imperfection, commune à toute œuvre humaine, du beau livre qu'il présente au lecteur.

(1) Dans cette énumération ne figure pas l'article de G. Schnürer sur *Die lateinische Spielmannslegende im Leobinus-Anhang*, paru dans les *Romanische Forschungen*, XXIII (1907), p. 52.

(2) G. Schnürer und J. M. Ritz, *Sankt Kümmernis und Volto Santo. Studien und Bilder. (Forschungen zur Volkskunde, Heft 13-15)*. Düsseldorf, 1934. — Dans la même collection a paru, comme Heft 9-12, une magnifique étude folklorico-hagiographique de K. Meisen, *Nikolauskult und Nikolausbrauch im Abendlande. Eine Kultgeographische-volkskundliche Untersuchung*. Dusseldorf, 1932.

(3) G. Schreiber, *Volks Glaube, Volksheilige und Wanderkult. Studien zu St. Kümmernis und zur religiösen Volkskunde. (Forschungen zur Volkskunde, Heft 16-17)*. Düsseldorf, 1934. — Cette référence bibliographique « avant la lettre » est doublement inexacte. J'écris ces lignes en octobre 1935, et l'étude annoncée pour 1934 n'a pas encore paru, que je sache. Par contre, le Heft 16-17 de la collection précitée comprend un ensemble d'études sur les pèlerinages, rédigées par une série de collaborateurs, sous la direction de G. Schreiber, et publié sous ce titre : *Walfahrt und Volkstum in Geschichte und Leben*. Düsseldorf, 1934. Dans la collection des *Forschungen zur Volkskunde*, ce dernier volume, comparé aux publications antérieures, constitue un recul assez sensible, comme je le montrerai à regret dans la *Revue belge de Philologie et d'His-*

Quoi qu'il en soit, l'ouvrage de Schnürer et Ritz a rencontré partout l'accueil le plus flatteur, amplement mérité (1). Le « reviewer » des Bollandistes l'appelle « un volume abondamment documenté et richement illustré, où l'on retrouve partout l'application des méthodes critiques les plus sages... ; une véritable somme de tout ce qui intéresse le culte de sainte Kümmernis et du *Volto Santo* ».

Pour qui sait lire entre les lignes, une restriction est formulée dans la dernière phrase de l'extrait suivant, soulignée ici : « La plus ancienne mention du crucifix lucquois transformé en la martyre Ontkommer nous amène à Steenbergen, dans le Brabant hollandais. Une vie néerlandaise, à laquelle fait suite une série de miracles, accomplis à Steenbergen, montre indiscutablement qu'au XV^e siècle les pèlerins venaient invoquer la Sainte dans cette localité. M. Schnürer croit pouvoir en outre établir que Steenbergen est le berceau de la légende ».

Je ne suis pas le seul à partager le scepticisme qui perce dans ces lignes (2). La question de l'origine de notre

toire. Pour notre sujet, la table onomastique ou « Namenverzeichnis » est particulièrement significative, puisqu'on n'y trouve pas moins de dix renvois, sous « Kümmernis ». Malheureusement, quand on se reporte aux passages indiqués, on constate qu'il y en a tout au plus deux (pp. 65 et 134) qui nous apprennent quelque chose, sans grand intérêt d'ailleurs.

(1) Pour ne citer que nos principales revues d'histoire, voir les comptes rendus élogieux de ce « standard work » dans les *Annales Bollandiana*, LII (1934), p. 451-54 (B. de Gaiffier) ; dans la *Revue d'histoire Ecclésiastique* XXX (1934), p. 899-903 (R. Maere), et dans la *Revue belge de Philologie et d'histoire*, XIV (1935), p. 505-10 (J. Gessler). Non moins élogieux, dans leur trop grande concision, sont les comptes rendus néerlandais, tels que les donnent l'*Historisch Tijdschrift*, XIV (1935), p. 262-63 (C. H. L.) ; les *Nederlandsche Katholieke Stemmen*, XXXIV (1934), p. 315-17 (A. E. Rientjes), et la *Tijdschrift voor Geschiedenis*, L (1935), p. 202-204 (D. Th. Enklaar), où malheureusement on fait remonter au XIV^e siècle la genèse de la légende : « Het is een genoeg de schrijvers als het ware de geboorte van deze legende in het begin der veertiende eeuw (je souligne), te Steenbergen, te zien betrappen en hun betoog te volgen » (p. 203).

(2) Dans son compte rendu (cf. note précédente), le chanoine Maere s'exprime comme suit : « Par ailleurs, le récit des miracles semble désigner Steenbergen dans le Brabant septentrional, com-

légende doit être examinée sous un double aspect : dans le temps et dans l'espace. Au point de vue chronologique, il est établi définitivement, grâce aux auteurs précités, que le culte de sainte Wilgeforte est attesté au XV^e siècle par des chartes et des légendaires ; avant cette époque, on n'en trouve pas la moindre trace. On peut donc supposer que la naissance de la légende ne remonte guère au delà ; en tout cas, je le répète, elle est postérieure à la vénération du *Volto Santo*, d'où elle est issue, et qui n'est attestée pour nos provinces qu'au XIV^e siècle (p. 231). Cette mise au point chronologique est de la plus haute importance : nous savons maintenant ce qu'il faut entendre par les *uralte Kultstätten*, cités ci-dessus, qui ne remontent guère plus haut que le XV^e siècle ; nous comprenons pourquoi la légende, qui se perdrait dans le haut moyen âge — « seit undenklichen Zeiten » — d'après Bernoulli, n'est plus même citée dans le travail analogue, postérieur et supérieur, de M. Van der Essen (1).

Tout aussi victorieusement sont établis les rapports de cause à effet qui rattachent la légende et le culte de la Sainte crucifiée au *Volto Santo* de Lucques, prototype d'origine espagnole des Christs en croix habillés (2). Un argument décisif dans cette démonstration est fourni par le miracle du ménestrel — *das Spielmannswunder* — primi-

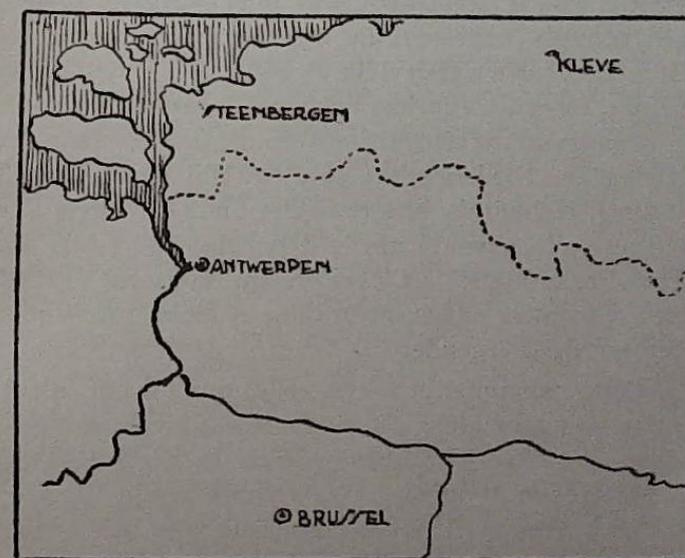
me lieu d'origine du culte... C'est bien à Steenbergem que le culte de la Sainte paraît être né, à la suite d'une interprétation erronée d'un crucifix ; mais les rapports avec Lucques sont ici moins clairs ». M. Maere loue d'ailleurs sans réserve « cette érudition sûre et abondante qui se retrouve partout dans leur ouvrage ».

(1) C. A. Bernoulli, *Die Heiligen der Merovinger*, p. 169 et 174. Tübingen, 1900. — L. Van der Essen, *Etude critique sur les Vitae des Saints Mérovingiens de l'ancienne Belgique*, Louvain-Paris, 1907. — Pour moi, je crois que la légende est née en Belgique, et plus spécialement en Flandre.

(2) A propos des Christs habillés, nous possédons un témoignage capital du VI^e siècle, grâce à Grégoire de Tours, qui raconte dans son *De Gloria Martyrum*, cap. XXIII, l'histoire du crucifix de Narbonne, se plaignant d'être nu. Une première fois, il s'adresse à un prêtre en ces termes : « Omnes vos obtecti estis variis indumentis, et me nudum aspicitis. Vade et cooperi me vestimento ». Et la troisième fois : « Vade, et tege linteo picturam illam, in qua crucifixus appareo ».

tivement attribué au *Volto Santo* et qu'on retrouve dans la plupart des versions de la légende de sainte Wilgeforte, avant de redevenir le « Jongleur de Notre-Dame » à la suite d'une dernière métamorphose.

Ce miracle est parfois situé en Belgique, à tort d'ailleurs (1), parfois même à Steenbergem, centre de la dévotion à sainte Wilgeforte au XV^e siècle. Mais ce centre de la dévotion n'est pas nécessairement le berceau de celle-ci,



comme les auteurs précités croient pouvoir l'affirmer, en se basant sur des arguments dont ils s'exagèrent la valeur démonstrative, comme je le montrerai dans la seconde version de mon travail. Pour moi, comme pour Schürer et Ritz, la légende de sainte Wilgeforte est d'origine néerlandaise ; je n'oserais cependant pas affirmer, avec leur assurance, qu'elle est née à Steenbergem. N'oublions

(1) A ma connaissance, rien ne justifie cette assertion d'un archéologue allemand : « In einigen Kirchen Belgiens ist die bekannte Darstellung mit dem Geiger zu sehen ». Fr. Plant, *Eine Volkshellige*, p. 11. Meran, 1897.

pas que la légende date d'après eux du XV^e siècle : « Die Legende kommt erst im 15. Jahrhundert auf » (p. 311). Dans ces conditions, comment expliquer qu'on la trouve attestée à Clèves dès 1419 ? La distance est grande entre Steenberg et Clèves et les rapports n'étaient certes pas fréquents ! Quant au fait qu'Adolphe I, fondateur de l'autel de saint Georges et de sainte Wilgeforte, est élevé à la cour de Jeanne de Bourgogne et épouse en 1405 une fille de Jean Sans Peur, cela ne prouve rien, à moins qu'on n'admette que la légende n'était plus localisée à Steenberg, situé à l'extrémité du domaine bourguignon, loin de Bruxelles, mais s'était déjà répandue dans tout le pays thiois, ou, comme s'exprime Schnürer, peut-être à dessein, mais assurément de façon déplacée : « in den deutschen Gegenden der Niederlande » (p. 19). S'il en était réellement ainsi, il faudrait faire remonter au XIV^e siècle l'origine d'un culte répandu dès le début du XV^e siècle dans les Pays-Bas et attesté à Clèves par un document en 1419, ou bien se montrer moins catégorique et moins précis quant au berceau de la légende.

Cette remarque, et toutes celles qui suivent, n'enlèvent rien au mérite global, incontestable, du bel ouvrage de Schnürer et Ritz. D'ailleurs, comme le déclare le chanoine Maere en terminant son compte rendu élogieux, « MM. Schnürer et Ritz ont conscience que leur enquête étendue, fortement appuyée sur les études des meilleurs érudits locaux, pourra être complétée et sera sujette à de nombreuses rectifications de détail ». Tel est le but de la présente publication. Il signale lui-même que, pour la Belgique, la dévotion au crucifix de Battel-lez-Malines est à peine mentionnée ; qu'une peinture murale représente sainte Wilgeforte à Saint-Guidon, à Anderlecht, et que, récemment, le nom de la Sainte a été retrouvé dans la dédicace d'un autel à Bouvignes. Nous consacrerons une notice spéciale à la fresque d'Anderlecht ; quant à l'autel de Bouvignes, dont l'acte de fondation fut découvert et publié en 1932 par le R. P. de Gaiffier, nous devons à la vérité de déclarer que l'article du savant Bollandiste est mentionné expressément par Schnürer et Ritz dans leur

beau livre qui, malgré quelques lacunes et des incorrections de détail, mérite à juste titre d'être appelé, comme nous l'avons fait ci-dessus, une œuvre monumentale (1).

Compléments Bibliographiques.

Dans une vaste enquête, qui s'étend à travers plusieurs siècles et embrasse toute l'Europe occidentale, la documentation est forcément incomplète, malgré les recherches étendues et laborieuses faites par les auteurs. A d'autres de la compléter, en dehors de tout esprit de critique ou de dénigrement. C'est ce que nous allons faire, en mentionnant tout d'abord une ancienne version flamande, inédite, signalée ici et publiée ci-après ; puis, en énumérant brièvement quelques monographies, avant d'analyser la première, rédigée par l'abbé Maupas, parue en 1920, d'après le Répertoire de la Librairie française, et oubliée par Schnürer. On ne s'explique pas comment Schnürer ait pu commettre cet oubli, puisque la brochure en question est citée dans un répertoire allemand que tout folkloriste connaît et consulte inlassablement (2). La seconde monographie omise est due à un compatriote du baron Sloet, M. H. Levelt, archiviste de Bergen op Zoom, qui a savamment disserté sur le culte de sainte Wilgeforte au Congrès historique et archéologique, tenu à Bruges en 1925. Nous en parlerons plus longuement dans l'édition flamande de notre étude. Cette indigence bibliographique est soulignée par A. E. Rientjens dans son compte rendu des *Nederlandsche Katholieke Stemmen*, XXXIV (1934), où il signale (p. 317), sans la moindre référence, outre la publication de H. Levelt, celles de Welters et de Van der Valk, qui

(1) B. de Gaiffier, *Un acte d'Erard de la March en faveur de l'église de Bouvignes*, dans *Leodiium*, XXV (1932), p. 90-96. Dans cet acte, la Sainte est appelée Wildeforte, et cette graphie spéciale est signalée par nos auteurs d'après le document unique qui la mentionne, p. 57, n. 4. L'erreur du « reviewer » provient du fait que le nom de Bouvignes ne figure pas dans la table toponymique de l'ouvrage analysé par lui.

(2) H. Bächtold-Stäubli, *Handwörterbuch des deutschen Aberglaubens*, dans la collection des *Handwörterbücher zur deutschen Volkskunde*. Voir la notice « Kümmeris », par A. Wrede, t. V, col. 807-810, Berlin, 1932-33. L'ouvrage de Schnürer et Ritz est déjà annoncé dans la bibliographie de cette notice.

m'étaient inconnues. Un travail allemand, paru probablement durant l'élaboration du grand ouvrage de Schnürer et Ritz, ne nous est connu que par la préface de celui-ci, où Mgr Schreiber rappelle « die bedeutsamen Feststellungen, die soeben Karl Hölker für das St-Kümmernisbild in Telgte erbrachte » (1). Le savant prélat a promis pour 1934 un travail de sa main sur sainte Wilgeforte, cité ci-dessus, mais qui n'a pas encore paru au moment où ces lignes sont écrites. Par contre, il a consacré quelques pages à sainte Livrade ou Liberata dans un recueil consacré à la « Kulturgeschichte » de l'Espagne (2). Un complément remarquable à l'ouvrage de Schnürer et Ritz a été fourni par J. Lechner dans un bel album commémoratif qui vient de paraître (3). Je rappelle pour mémoire la brochure sur sainte Wilgeforte, imprimée à Dieppe en 1676 et signalée à Cuperus, qui n'est pas parvenu à en découvrir un exemplaire (4). Je n'ai pas été plus heureux que le savant et infatigable Bollandiste. Je regrette davantage de n'avoir pu mettre la main sur une autre brochure anonyme plus récente, parue à Boulogne-sur-Mer en 1870 et dont le titre était particulièrement significatif (5).

(1) Cf. K. Hölker, *Das Kümmernisbild zu Telgte*, faisant partie d'une étude d'ensemble intitulée *Deutsche Volksheilige und ihre Erforschung*, parue dans les *Mitteilungen des Deutschen Instituts für Volkskunde*. Düsseldorf, 1933.

(2) *Gesammelte Aufsätze zur Kulturgeschichte Spaniens*, V (1935), p. 58-61.

(3) J. Lechner, *Das Kloster St. Walburg und die Frühgeschichte der St. Kümmernisverehrung in Süddeutschland*, dans l'album commémoratif publié *Zum 900 jährigen Jubiläum der Abtei St. Walburg in Eichstätt*, p. 40-60. Paderborn, 1935.

(4) AA. SS. Julii, V, p. 64, § 70 ; 68, § 90. Cf. Schnürer et Ritz, *op. laud.*, p. 12, n. 2 ; p. 26, n. 1. L'ouvrage en question est inconnu à la Bibliothèque Nationale, à Paris (communication de M. E. G. Ledos, conservateur honoraire du département des imprimés) ; il n'est pas mentionné par Ch. Paray, *Catalogue de la Bibliothèque de la ville de Dieppe*, 2 vol., Dieppe, 1884 ; l'abbé J. Cochet, qui a consacré une monographie spéciale à l'histoire de la typographie dieppoise (Dieppe, 1848), ne le connaît que par ce qu'en dit Cuperus.

(5) *La Vie de sainte Wilgeforte, Vierge et Martyre, d'après les plus anciennes traditions*. — N'ayant pu me le procurer, je cite d'après mes notes l'article de Ch. de Linas, *Les Crucifiés androgynes*, Montauban, 1866 (*Moniteur de l'Archéologie*, 1^o série, pp. 28-29 et 68 ss.).

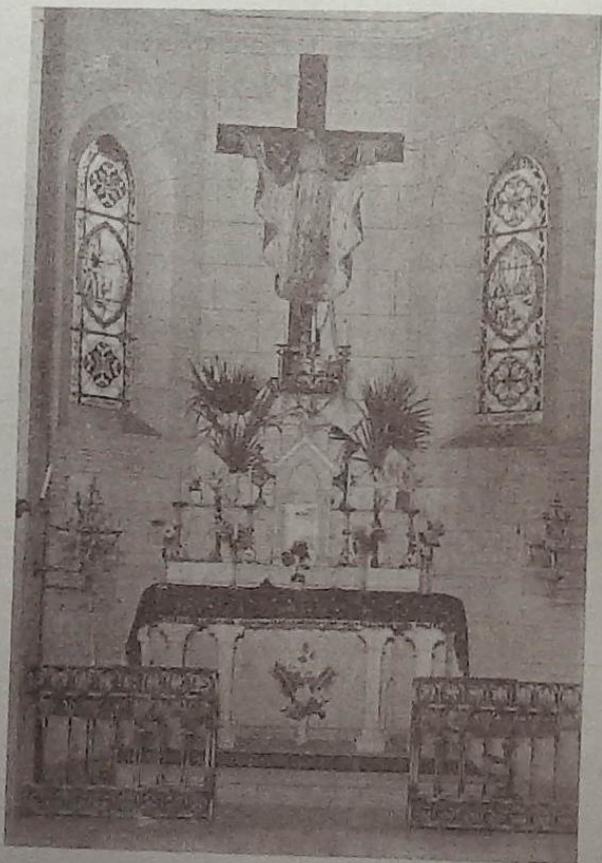
Après cette énumération, qui ne sera plus complète quand paraîtra notre travail (1), nous passons à l'analyse de la brochure de l'abbé Maupas, le propagateur du culte de sainte Wilgeforte en Normandie.

Une monographie normande.

Le chanoine E. Maupas, décédé à Rouen, fut pendant de longues années curé de Flamanville, centre très important d'un pèlerinage à sainte Wilgeforte. C'est là qu'il a eu surtout l'occasion de faire des recherches sur le culte de la Sainte. Celles-ci furent poussées très loin ; le premier résultat fut la publication d'une brochure peu répandue, en attendant la monographie plus complète qu'il préparait activement, mais que la mort ne lui a pas permis de réaliser. Après son décès, la famille a remis toutes les notes manuscrites, très nombreuses, au curé actuel de Flamanville, M. l'abbé L. Martin, de qui je tiens ces renseignements. « Elles appartiennent désormais aux archives paroissiales, et il est assez difficile de m'en dessaisir, mais si vous veniez à Rouen, je pourrais vous les communiquer plus facilement ; je crois que vous y trouveriez une documentation très importante et puisée aux meilleures sources ». Le manque de loisirs et des habitudes casanières

(1) A propos de l'exposition d'art religieux à Amsterdam, où figure, sous le n° 12, la statue de Horst, décrite ci-après, il a paru un article intéressant de J. F. M. Sterck, *De Maagd met den Baard*, dans le journal *De Maasbode* du 20 octobre 1935, avec une suite dans le « Ochtendblad » du 17 novembre, où la légende est rattachée au Volto Santo dès le XIII^e siècle : conclusion attribuée à Schnürer et Ritz (1). — Sur l'image de Horst, voir encore A. Welters, *De H. Wilgefortis in de kerk van Horst*, dans le périodique illustré *De Nedermaas*, IX (1931), p. 66-69 ; G. Schreiber, *Zur Kümmernisdarstellung*, dans *Volk und Volksstum, Jahrbuch für Volkskunde*. Munich, 1936 (avec bibliographie). — Bien qu'il eût déjà paru au moment où j'écrivais ces lignes, je n'ai pas voulu citer ci-dessus un article de deux pages, du plus pur verbiage, de K. G. Fellerer, *St. Kummernis. Une Sainte des Ménestriers*, dans *Musica Sacra*, XLII (1935), p. 87-88. Je le mentionne ici et dans la version néerlandaise de mon étude, car la revue bilingue *Musica Sacra*, qui jouit cependant d'une réputation solidement établie, a jugé nécessaire d'accueillir les élucubrations de K. G. Fellerer dans ses deux éditions.

m'ont empêché de répondre à cet appel que je reproduis ici, dans l'espoir que ces lignes tomberont sous les yeux d'un jeune folkloriste, désireux de suivre pas à pas la diffusion mystérieuse d'une légende et les traces d'un culte disparaissant.



Autel de sainte Wilgeforte à l'église de Flamanville.

Dans sa lettre, M. l'abbé Martin donne encore les renseignements suivants : « Il y a à Flamanville une vieille statue en bois de sainte Wilgeforte, mais qui me paraît être plutôt un Christ. La statue reproduite en tête de la brochure et qui a été placée dans l'église Saint-Léon du Havre par les soins de l'abbé Maupas est identiquement la même que celle qu'il a fait poser à Flamanville, comme vous pourrez le constater par la carte postale de l'autel de sainte Wilgeforte de Flamanville ».

Grâce aux illustrations qui ornent cet article et en constituent l'attrait principal, le lecteur pourra faire la même constatation. Les extraits qui précèdent lui permettent d'en faire une autre : à Flamanville, la Sainte est invoquée sous le vocable habituel de Wilgeforte, au lieu de la forme étonnante d'Illeforte, rapportée par Schnürer et Ritz (p. 265), précisément pour Flamanville. Ce détail onomastique, sur lequel j'insiste intentionnellement, montre combien il faut se défier des renseignements locaux dans les ouvrages à portée générale, dont les auteurs ne peuvent pas tout contrôler par eux-mêmes, et combien est grande l'utilité des monographies locales bien faites. Pour en avoir le cœur net, j'ai écrit derechef à M. l'abbé L. Martin, au sujet des noms de la Sainte à Flamanville. Voici sa réponse (du 10 octobre 1935), catégorique à souhait : « A Flamanville, on dit *toujours* (je souligne, ici et plus loin) sainte Wilgeforte. On a pu écrire parfois Vilgeforte, mais *jamais* Illeforte ».

Quant à la brochure de l'abbé Maupas, nous en reproduisons intégralement les pages initiales, consacrées au culte de la Sainte dans le Nord de la France. Le reste de son étude est réservé à la diffusion de la légende dans le Midi de la France et dans d'autres pays, d'après des renseignements de seconde main, acceptés généralement sans le moindre contrôle.

SAINTE WILGEFORTE VIERGE ET MARTYRE (par l'abbé E. MAUPAS, chapelain d'honneur de la Cathédrale).

Sainte Wilgeforte, dont l'Église St-Léon possède la statue, n'est pas une sainte inconnue dans le diocèse de Rouen. Un certain nombre de paroisses la vénèrent et, dans plusieurs, il y a de grands pèlerinages en son honneur.

Flamanville, près de Motteville, voit affluer de véritables foules chaque lundi du mois de Mai, et, d'ailleurs, toute l'année, nombreux sont les pèlerins qui viennent prier la « Sainte », comme on l'appelle communément dans la région.

A Vittefleur, près de Cany, à Vattetot-sur-Mer, près d'Étretat, à Daubeuf-Serville (doyenné de Goderville), c'est le 14 Septembre, fête de l'Exaltation de la Croix, qu'à lieu le grand pèlerinage.

Doudeville honore Ste-Wilgeforte le 20 juillet, le jour même où elle est inscrite au Martyrologe.

Dans l'église de Prétot (doyenné de Doudeville), on voit la statue de la Sainte, ainsi qu'an Saussay (doyenné de Motteville).



Sainte Wilgeforte à Saint-Léon du Havre
(réplique de la statue de Flamanville).

A Arques-la-Bataille, son culte remonte fort haut. Il y avait même une chapelle qui lui était dédiée et voici ce qu'en écrivait le célèbre abbé Cochet en 1846 (1). « La chapelle, qui porte à Arques le nom de Ste-Wilgeforte, paraît fort ancienne : nous la croyons du XII^e siècle, d'après

(1) Les références de l'abbé Maupas manquent de précision. Il s'agit d'un ouvrage sur *Les Eglises de l'arrondissement de Dieppe* (Dieppe, 1846), assez rare, puisque Schnürer et Ritz ne sont pas

son architecture. Elle est située à l'entrée du Bourg, sur la route de Dieppe, en face du Calvaire. Au moment de la Révolution, il n'y avait plus que le chœur de conservé ; la nef était déjà supprimée. Depuis ce n'est plus qu'une simple chaumière.

« Malgré sa destination profane, l'ancien oratoire est resté longtemps un objet de vénération ; souvent les pèlerins venaient y déposer des sous et des liards qu'ils jetaient par les fenêtres, comme dans le tronc de la vieille chapelle.

« Duplessis, qui parle de cette chapelle, dit qu'elle est mentionnée dans les anciens titres de l'abbaye de St-Wandrille : mais le savant bénédictin ne cite qu'un acte de patronage exercé en 1562. Dans cette fatale année, la chapelle fut presque détruite par les invasions des Protestants dieppois. Le 26 mai, ils vinrent en masse attaquer le bourg et le château d'Arques. Les habitants établirent une barricade, en face de la chapelle de Ste-Wilgeforte. Le choc fut terrible, les Religionnaires furent repoussés avec perte ; ils laissèrent dix morts sur le champ de bataille et soixante blessés, dont quinze moururent.

« Mais dans de nouvelles agressions, ils furent plus heureux ; ils firent expier à la pauvre chapelle son héroïque défense. M. Guilmeth affirme qu'elle se releva de ses ruines vers 1607, car, dit-il, les Archives du Monastère en font de nouveau mention en 1609.

« Ce qu'il y a de certain, c'est qu'en 1706, elle était dans toute sa splendeur ; nous n'en voulons pour preuve que la lettre adressée aux Bollandistes par P. Henry de la Crochinière, recteur du Collège de Dieppe.

Aujourd'hui, c'est dans l'église paroissiale d'Arques que Ste-Wilgeforte est vénérée. En 1810, en effet, l'abbé Delafosse, curé de la paroisse, voulut permettre aux pèlerins de venir, comme dans le passé, prier la bonne sainte.

parvenus à le trouver et qu'ils n'ont que de seconde main les renseignements « des uns leider selbst nicht zugänglichen Buches » (*op. laud.* p. 265, n. 3). Comme l'abbé Cochet fait remonter au XII^e siècle la chapelle de sainte Wilgeforte à Arques, ce qui paraît s'opposer à leur théorie concernant l'origine relativement récente du culte de la Sainte, Schnürer et Ritz se croient obligés de formuler la restriction que voici : « Die hier ausgesprochene Vermutung, dass die Kapelle aus dem 12. Jahrhundert gestammt habe, müssen wir dahingestellt sein lassen ». *Op. cit.*, p. 264, n. 5. Pourquoi cette précaution littéraire, absolument inutile ? L'âge d'un édifice religieux ne prouve rien, par lui-même, quant à l'origine du culte (ou d'un culte) qui y est en honneur de nos jours. La cathédrale de Saint-Bavon, à Gand, était l'église de Saint-Jean-Baptiste à l'époque des Van Eyck, et sainte Thérèse de l'enfant Jésus peut être vénérée dans une cathédrale romane ou gothique comme dans une basilique moderne.

A cette intention, il fit transporter, dans la chapelle du transept nord, l'autel de la chapelle d'Archelle, dépouillée elle aussi par la Révolution, et, au-dessus de l'autel, fit suspendre le tableau que l'on voit encore et qui fut peint par Drouet. Si bien qu'après des vicissitudes diverses, Ste Wilgeforte revit les malades venir la prier pour leur guérison.

Mais à quoi bon aller si loin ? Est-ce-que, tout près du Havre, Ste Wilgeforte n'était pas vénérée ? Au pied de la côte d'Orcher, dans une cour de ferme, on trouve encore trace du vieux prieuré fondé par Guillaume d'Angerville. Les guerres et les Révolutions ont passé là comme ailleurs, mais l'antique chapelle demeure, témoin d'un passé vénérable.

Elle se compose de deux parties bien distinctes. La plus ancienne, avec ses fenêtres à lancette, marque nettement le XIII^e siècle, tandis que le chœur, bâti en pierre de taille, indique le XV^e siècle, c'est à dire la dernière période de l'architecture gothique.

L'acte de fondation, conservé dans les archives du château d'Orcher, porte que Guillaume laisse un certain nombre de bénéfices à l'abbaye de Gravelle, à condition de maintenir à perpétuité un prieur pour faire l'office en cette chapelle et dire la messe au château d'Orcher.

Aujourd'hui, la chapelle sert de cave et de grange.

Si nous sortons de notre diocèse, nous voyons aussi Ste Wilgeforte très vénérée dans les Flandres. Sans parler de Béthune, où la Sainte était représentée sur un tableau, entouré d'ex-voto, on trouve sa statue à Rixant, à Wissant, à Camiers, à Étaples, autant dire sur toute la côte du Pas-de-Calais.

A Beauvais, en l'église St-Etienne, si intéressante, Ste Wilgeforte avait sa chapelle et sa confrérie, avant la grande Révolution : les archives en ont gardé trace. Là, comme ailleurs, tout fut volé, sans respect pour la volonté des donateurs, mais il reste une magnifique statue du XVI^e siècle, de caractère vraiment grandiose, et qu'on a eu la mauvaise idée de badigeonner.

La fête de la Sainte se célébrait solennellement. Il y avait, la veille, grande sonnerie et premières vêpres, et le jour même, après la procession, se célébrait la Messe avec grand orgue.

Dans le diocèse de Soissons, le pèlerinage à Ste-Wilgeforte existait encore à la veille de la guerre, dans l'église de St-Nicolas de Marle. Mais, à présent, je ne sais ce qui est advenu de l'autel et de la statue.

On pourrait aussi suivre pas à pas le culte de notre Sainte en Belgique, en Hollande, en Suisse, en Bavière, au Tyrol, en Bohême, en Pologne, voire même dans le Mecklembourg... » et, ajouterons-nous pour caractériser la suite de la brochure, en Angleterre, mais surtout en Espagne.

Premières versions de la légende.

Le premier chapitre du grand ouvrage de Schnürer et Ritz est consacré aux anciennes versions de la légende de sainte Wilgeforte, la princesse miraculeusement barbue et impitoyablement crucifiée par son père. Ils y reproduisent le texte néerlandais du XV^e siècle, publié par le baron Sloet dans sa monographie, et les versions latines dérivées, éditées ou signalées par Cuperus dans les *Acta Sanctorum* (1).

Il existe cependant une version inédite de la légende, plus étendue et plus intéressante que celles publiées jusqu'à ce jour. On y trouve une explication curieuse de la particularité onomastique que présente la Sainte aux noms multiples, mais qui se réduisent en dernière analyse aux appellations prototypiques de *Ontcommer* et *Wilgefortis*, cette dernière étant, d'après notre version, le nom réel ou « properen naem » de la Sainte durant sa vie terrestre, l'autre nom lui étant accordé sur la croix par grâce céleste et mission angélique, pour caractériser sa puissante intercession en faveur des affligés. Cette version figure dans un recueil hagiographique flamand, conservé à la Bibliothèque royale de Belgique, à Bruxelles, sous la cote 21.875. Ce recueil a été analysé par le P. Van den Gheyn, qui l'attribue au XV^e siècle (2). Nous pouvons préciser davantage la date de sa composition et attribuer le manuscrit à la fin du XV^e siècle, à en juger d'après l'écriture et en nous basant sur cette indication, qui nous reporte à l'époque des incunables : « Hier vervolcht Sint Augustinus, ons heylighe vaders, legende, na het inhoudt ende vervolch van het cleyn *geprint* boexken » (fol. 86). Du qualificatif attribué à saint Augustin et du fait que le recueil ne contient, à une exception près, que des vies de saintes, on peut inférer que le manuscrit provient très probablement d'un

(1) L. A. J. W. Sloet, *De Heilige Ontkommer of Wilgefortis. Een geschiedkundig onderzoek*. La Haye, 1884. — Cuperus, dans *Acta Sanctorum Julii*, t. V, pp. 50-70.

(2) J. Van den Gheyn, *Catalogue des Manuscrits de la Bibliothèque royale de Belgique*, V. p. 374 (n^o 3394). Bruxelles, 1905.

couvent de religieuses de la règle de saint Augustin, situé en pays flamand. Il fut acquis par la Bibliothèque royale en 1863, à la vente de Van Alstein, à Gand.

Nous avons publié ailleurs ce texte inédit, le plus complet et le plus intéressant parmi les anciennes versions de la légende (1). A cause de son intérêt, nous le reproduisons dans la partie néerlandaise de ce travail, où figure également le plus ancien texte flamand concernant le culte de la Sainte dans la Flandre Orientale. Nous nous permettons d'y renvoyer le lecteur.

De même, nous nous contenterons de signaler la dernière étude consacrée à sainte Wilgeforte, dont l'auteur publie une ancienne version allemande, qui remonte au XV^e siècle. L'héroïne s'y appelle Ocomeria, et communément Kümernus (2). Cette version est plus ancienne que celle publiée par Schnürer et Ritz (p. 27), mais n'apporte aucun élément nouveau. Nous pouvons donc nous contenter encore une fois de renvoyer le lecteur à l'article en question, admirablement et copieusement illustré.

Pour clore ce paragraphe consacré à une ancienne version *flamande*, on me permettra d'ajouter ce détail curieux, qu'une circonstance fortuite m'a appris à connaître.

(1) J. Gessler, *Une version inédite de la légende de sainte Wilgefortis ou Ontcommer*, dans la *Revue d'Histoire Ecclésiastique*, XXXI (1935), p. 93-99. Dans le *Jahrbuch für Volkskunde* 1936, Ritz signale cette version et ajoute : « Wir sind allerdings nicht der Meinung, dass dieser Text als der älteste anzusehen sei ». Pour éviter tout malentendu, je répète que je considère ce texte comme plus intéressant et plus étendu que les autres versions. Je n'ai jamais soutenu qu'il fût plus ancien. J'ai prouvé que mon texte était de la seconde moitié du XV^e siècle ; pour leur texte le plus ancien, que le conservateur des archives d'Utrecht, S. Müller, a communiqué à G. Schnürer en 1912, les auteurs adoptent la date approximative donnée par le baron Sloet. Le conservateur actuel du dépôt d'Utrecht a bien voulu me confirmer que le texte a été écrit vers 1450. Comme il s'agit de copies dans l'un et l'autre cas, la question d'ancienneté des versions transcrites est impossible à trancher.

(2) « Ockomeria, in deutsch Kümernus... ; Ockemeria, die die leyen nennen Sant Kümernus ». Cf. J. Lechner, *Das Kloster St. Walburg und die Frühgeschichte der St. Kümernisverehrung in Süddeutschland*, dans *Zum 900 jährigen Jubiläum der Abtei St. Walburg in Eichstätt*, p. 40-60. Paderborn, 1935.

J'ai eu l'occasion de parler de sainte Wilgeforte au sixième Congrès international de l'Histoire des Religions, tenu à Bruxelles, du 16 au 20 septembre 1935. Lors de la séance où je faisais ma communication, la section de folklore était présidée par M. Otakar Pertold, professeur à l'Université de Prague. Il nous apprit que, dans son pays, la Sainte était encore vénérée de nos jours et communément appelée la « Sainte flamande » ou, comme on dit en tchécoslovaque : « Flàmskà Svatá Starosta ».

Onomatologie.

L'invocation de la Sainte se fait sous les formes ou les déformations les plus diverses, énumérées ailleurs (1), mais qui se réduisent en ordre principal aux deux prototypes suivants : *Wilgefortis*, usité surtout, mais pas exclusivement, en pays romans ; *Ontcommer*, spécifiquement germanique. De ces deux appellations, *Ontcommer* serait la plus ancienne, d'après nos prédécesseurs ; *Wilgefortis* serait postérieur, dérivé d'une latinisation, transformée à son tour par l'étymologie populaire. La formation du nom latin s'expliquerait par l'anonymat primitif de la vierge forte, subissant courageusement le supplice de la croix pour se conserver à son divin Epoux. Les savants auteurs de la grande monographie s'expriment ainsi : « Diese Namengebung wird also zu erklären sein, dass man eine Märtyrin verehrte, die nach der Legende wegen ihrer Keuschheit den Marteltod fand, aber namenlos war. Slechthin bezeichnete man sie in Ermangelung eines anderen Namens, als die starke Jungfrau ».

A propos de cette double appellation et de son interprétation par Schnürer et Ritz, nous formulerons ici deux remarques :

I. L'hypothèse qui voit dans *Wilgefortis* la déformation de *Virgo fortis*, tout en étant très admissible, n'est nullement démontrée ; on pourrait tout aussi bien soutenir

(1) Cf. Schnürer et Ritz, *op. laud.*, p. 54 et suiv. — Il est inutile de s'attarder ici sur la différence, plus apparente que réelle, entre *ont-*, *oncommer(e)* et *ontcommene*.

le contraire et prétendre que l'expression latine a été invoquée plus tard, à l'époque des étymologies fantaisistes, pour expliquer un nom germanique (1), dont on retrouve les deux composants dans d'autres noms bien germaniques (2). De fait, le processus *Virgo fortis* > *Wilgefortis* est attesté pour la première fois par Cuperus, d'après un petit volume imprimé à Dieppe en 1676, mais dont aucun exemplaire n'a été retrouvé jusqu'à ce jour, au dire des érudits allemands (3).

II. Dans la version flamande que nous avons découverte et publiée, la Sainte n'est nullement anonyme ; elle s'appelle tout d'abord, de son propre nom, *Wilgefortis* ; lors de son martyre, un ange annonce à la vierge mourante que Dieu a daigné changer son nom, « uwen properen naem » de *Wilgefortis* en celui de *Ontcommer*, signifiant délivrance, pour désigner la puissance céleste de la Sainte auprès de son divin Maître.

D'après cette version de la légende, nous pouvons affirmer :

1°) que le nom primitif de la Sainte était *Wilgefortis*, seul nom qu'elle a porté durant sa vie terrestre ;

2°) que ce nom n'était pas « parlant » et n'avait aucun sens par lui-même, puisqu'il a fallu trouver un autre nom pour qualifier la puissance de la vierge forte ;

3°) que l'explication par le latin est postérieure, comme toute « pronosticatio post eventum » (4), au triomphe

(1) Pour H. Kern, le savant linguiste de Leyde, le nom est d'origine germanique. Cf. L. Sloet, *op. cit.*, p. 6-8.

(2) Le premier élément, qui est le principal, se retrouve dans d'autres noms essentiellement germaniques, comme *Wilgefrid*, *Wilgerad*, etc. Quant au second, voir les noms germaniques en *-forth* dans E. Förstemann, *Aldeutsches Namenbuch*, I, 2^e p. : *Personennamen*, col. 513-15. Bonn, 1900.

(3) Cf. Schinürer et Ritz, *op. laud.*, p. 12, n. 2 ; p. 26, n. 1.

(4) Dans un ouvrage érudit dont le premier volume vient de paraître, l'auteur critique le système d'un savant allemand expliquant l'origine d'une coutume populaire par l'étymologie populaire, alors que, d'après lui, ce sont précisément ces pratiques qui ont provoqué l'étymologie en question. Le passage mérite d'être reproduit ici : ... « Und zwar verdanken sie nach Meisen ihr Dasein

de la Sainte, ainsi que nous l'avons fait remarquer, et que le processus est donc, plus vraisemblablement, *Wilgefortis* > *Virgo fortis* ;

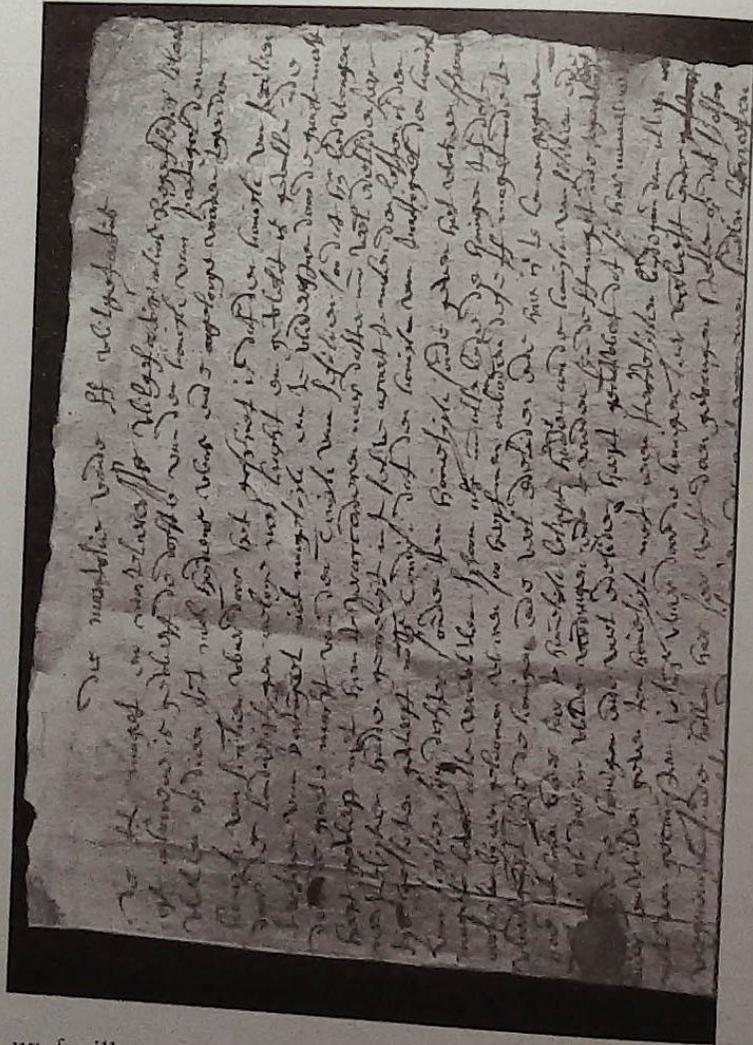
4°) enfin, que le nom obtenu par la Vierge forte dans son martyre est spécifiquement germanique, voire flamand, ce qui prouverait à toute évidence l'origine flamande de la légende, s'il n'y avait pas un équivalent anglais, dont la provenance reste à examiner.

Au cours de leur volumineux travail, nos prédécesseurs se sont constamment préoccupés des noms de la Sainte. La relation des miracles accomplis à Steenberg leur inspire la réflexion que voici, à la suite du seul miracle qu'ils rapportent brièvement : « Nur in diesem von den sechs Wunderberichten taucht neben dem Namen Ontkommer der Name Wilgefort auf. Auch das ist wohl zu beachten. Der herkömmlichste Name, unter dem das Bild verehrt wird, ist Ontkommer. Derjenige, der den Fremden Auskunft geben und den Kult verständlich machen soll, nennt die Heilige Wilgefort » (p. 21). Le nom le plus usité est certes *Ontkommer*, ce qui ne prouve rien quant à sa priorité ; le nom de *Wilgefort* n'est mentionné qu'une seule fois dans les six relations miraculeuses, parce qu'on n'y a demandé qu'une seule fois quelle était l'image vénérée dans l'église de Steenberg, à quoi on répond « dat dat beelt ghemaict waer na die reyne maghet sinte Wilgefort, die men heet sinte Ontkommer » (SI.OET, p. 51), ce qui est conforme à toutes les versions anciennes et à notre explication onomatologique : la princesse chrétienne, nommée d'abord *Wilgeforte*, reçut du Ciel, au moment d'expirer, le nom d'*Ontkommer* pour marquer sa puissance future. Dès lors, il était naturel qu'elle fût invoquée sous le vocable qui exprimait clairement l'efficacité de son intervention.

einer Volksetymologie ! Das alte hebräische *Beelzebub* wurde zu *Pelzbock* umgestaltet, und auf Grund dieser sprachlichen Verdrehung legten die Leute Pelze an und setzten sich Hörnermasken auf, um solche « Pelzböcke » mimisch darzustellen. Dabei hat sich aber Meisen nicht gefragt, ob jene volksetymologische Umbildung von *Beelzebub* zu *Pelzbock* nicht vielleicht grade dadurch veranlasst worden sei, dass es eben im Volksbrauch solche gehörnte zottige Dämonen gab, für die ein derartiger umgestalteter Name passte ». O. Höfler, *Kultische Geheimbünde der Germanen*, I, p. 81. Frankfurt, a. M., 1934.

Dénominations Apocryphes.

En août 1931, dans *Le Folklore Brabançon*, surabondante mine d'informations négligée par Schnürer et Ritz, l'abbé De Ridder a publié une version de la légende, d'après



Fragment du manuscrit du XVI^e siècle contenant une version de la légende de Sainte Wilgeforte.

un feuillet manuscrit de la fin du XVI^e siècle ou des premières années du XVII^e. Le texte original a paru dans l'édition flamande (XI, p. 75-77) ; la traduction dans l'édition française (XI, p. 85-86) ; dans les deux, et dans notre étude, un fac-similé fragmentaire reproduit la moitié

supérieure du feuillet primitif. D'après cette version, les noms de la Sainte étaient « Wilgefortis, alias Regenfedis, Libortis ou Aloveve », cette dernière forme devenant *Onleveve* dans la finale. De fait, ces curieuses dénominations sont apocryphes et proviennent d'une mauvaise transcription. Il faut lire *Liberata* et *Oncommene*, comme j'ai pu l'établir en étudiant l'original, et en comparant la version manuscrite avec la version imprimée, telle qu'elle figure dans la *Generale Legende der Heylighen* de P. RIBADENEIRA et H. ROSWEYDUS (1). Pour plus de détails, paléographiques ou philologiques, je me permets de renvoyer le lecteur au texte néerlandais de mon étude bilingue.

Nous ne pouvons terminer cette étude onomastique, sans signaler ce fait curieux, que la double dénomination de notre Sainte a donné lieu, chez nous, à un dédoublement de personnalité compliqué d'un changement de sexe. Ainsi nous lisons dans une volumineuse histoire de Bruxelles, encore consultée de nos jours, à propos de l'histoire de Notre-Dame de Bon-Secours, autrefois Chapelle de Saint-Jacques : « Le jour de saint Jacques, on promenait sa statue, ainsi que celle de SAINT Ontkomene et de SAINT Wilgefort » (2). Comme l'anglais ne distingue pas entre un saint et une sainte, le traducteur du *Thomas More* de Sargent commet la même confusion, quand il fait dire au messager que « dans le nord de l'Angleterre, il existe un saint,

(1) Dans la première édition de la *Generale Legende* (Anvers, 1619), on ne trouve pas la moindre trace de la légende, qui n'apparaît qu'en 1629, dans la seconde édition ou refonte du recueil de Ribadeneira. La préface de Rosweyde est datée du 20 mars de cette année. La légende y figure p. 66 ; elle se maintient sans changement dans les éditions suivantes. On ne la trouve pas dans les éditions françaises, dont la première parut à Douai en 1609. Ces détails bibliographiques méritent d'être signalés, d'autant plus que Schnürer et Ritz ne les ont pas connus. Pour eux, la *Generale Legende* est de 1686, ne varietur.

(2) A. Henne et A. Wauters, *Histoire de la ville de Bruxelles*, t. III, p. 164. Bruxelles, 1845. — Pour être exactement renseigné, voir ci-après ou consulter l'excellente monographie de J. Van Tichelen, *A l'Ombre d'un vieux sanctuaire*, passim. Brasschaat, 1925.

SAINT Encombre, que les femmes prient pour être débarrassées d'un mari encombrant » (1), comme on verra ci-après. Ailleurs, où le nom flamand et son correspondant anglais *Uncumber* sont inconnus, la confusion s'est accentuée, comme dans le répertoire iconographique de la collection Migne : là, SAINT Wilgeford est devenu un enfant qui joue du violon au pied d'un crucifix, où l'on voit Jésus-Christ vêtu d'une robe, ayant un pied chaussé et l'autre nu, etc. Donc, après avoir enlevé au nom de notre Sainte sa désinence féminine, le collaborateur de Migne l'attribue au ménétrier que la légende fait jouer successivement devant le *Volto Santo* et devant la Sainte qui en est issue (2).

Avant de clore ces notes onomatologiques, je veux reproduire ici, pour l'esbatement du lecteur, un essai étymologique dont il reconnaîtra avec son auteur qu'il serait difficile de trouver « quelque chose de bien plus fort encore ». Un lecteur assidu de la *Chronique médicale* ayant envoyé au D^r Cabanès une photographie de *Sainte Wilgeforte de Beauvais*, un collaborateur sérieux, le D^r Bougon, accompagne la reproduction du commentaire suivant : « Il y a quelque chose de bien plus fort encore. Savez-vous ce que veut dire le nom de la vierge Wildgeforthe ? Cela signifie *celle qui est destinée à devenir SAUVAGE*, de Wildgevorden, en germanique relativement moderne. Qu'en conclure ? C'est que *c'est là un surnom*, mais que le véritable nom de la fille du roi de Portugal est tout différent. S'il était permis de hasarder ici une hypothèse, peut-être pourrait-on dire que de même que Wildgeforthe a fait, à Beauvais, la Vierge forte ; de même, aussi, Wildgeforthe dérive lui-même d'un nom suève, de même consonance en Portugal, tel que, par exemple, Wildeworlde, intrépide dans le monde » (3). Il est difficile de dépasser cette ingénuité linguistique.

Sans verser dans une fantaisie aussi déconcertante, l'explication onomatologique de Schnürer et Ritz n'est pas moins subjective et hypothétique, sans rien qui vienne

(1) D. Sargent, *Thomas More*, traduit par M. Ronneau, p. 198 Paris-Bruxelles, s. d. (2^e éd. 1935).

(2) L. J. Guénebaud, *Dictionnaire iconographique*, s. v. Paris, 1850. (*Encyclopédie théologique* de Migne, t. 45).

(3) *La Chronique Médicale*, XI (1904), p. 622.

l'étayer. Elle peut se résumer ainsi : Sainte d'abord *anonyme* ; puis *Ontcommer* ; puis *Virgo fortis* et de là *Wilgefortis*, par étymologie populaire. Par contre, nous voyons l'évolution comme suit : *Wilgefortis* (devenu *Virgo fortis* par étymologie savante), appelée ensuite *Ontcommer*. Dans le *Jahrbuch für Volkskunde* de 1936, Ritz déclare que lui et son collaborateur maintiennent résolument leur manière de voir : « halten auch an der Ableitung des Namens Wilgefortis von Virgo fortis fest und sehen weiter als älteste Bezeichnung Onkommer an ». Dans ces conditions, on me permettra de répéter que leur explication, savante en apparence, est purement hypothétique ; la nôtre a le mérite de s'inspirer des textes, qui débent presque invariablement, comme dans les contes de fée : Il y avait une fois une princesse appelée Wilgefortis... Au demeurant, je n'ai jamais eu la prétention de convaincre mes prédécesseurs, qui sont « juge et partie » en la matière et dont j'admire le beau et solide travail, malgré quelques lacunes et erreurs de détail, comblées et redressées sans éclat : j'écris pour le lecteur non prévenu, qui veut juger objectivement et entendre plus d'une cloche et plus d'un son.

Puisque j'en suis arrivé à contester nettement une interprétation de mes prédécesseurs, j'ajouterai ici, en guise de synthèse critique, que je n'admets pas Steenbergen comme berceau ni le XV^e siècle comme origine de la légende, ainsi qu'ils l'affirment, ni leur incrédulité quant au culte spécial de la Sainte. Ce dernier point sera traité dans le paragraphe suivant ; quant à l'origine, je signale ici un texte flamand de 1400 reproduit tout au long dans la seconde version de mon travail, et qui montre que la Sainte était vénérée dès le XIV^e siècle en Flandre, berceau probable de sa légende. D'ailleurs, une preuve tacite de cette origine *avant* le XV^e siècle est donnée par mes prédécesseurs eux-mêmes quand ils constatent qu'à Steenbergen « blühte im 15. Jahrhundert eine Wallfahrt, die wir bis in das erste Jahrzehnt des 15. Jahrhunderts zurückverfolgen konnten » (p. 249). Un culte local n'acquiert évidemment pas du jour au lendemain la notoriété nécessaire pour attirer de loin les pèlerins. En l'occurrence, la vénération de sainte Wilgeforte à Steenbergen était déjà connue en Zélande dès

les toutes premières années du XV^e siècle. On peut en conclure que l'origine de cette vénération remonte incontestablement au siècle antérieur. Pourquoi alors écrire, sous l'étreinte d'un système trop nettement délimité (origine à Steenberg en au XV^e siècle) : « Damit können wir den dem Bilde von Steenberg als der hl. Ontcommer gewidmeten Kult bis in das erste Jahrzehnt des 15. Jahrhunderts verfolgen. Für frühere Zeiten fehlt es uns an jedem Anhaltspunkt » (p. 22). La conclusion que j'énonce ci-dessus ne s'est pas imposée, peut-être pas même présentée à l'esprit de nos prédécesseurs : André Maurois avait bien raison d'écrire qu' « un raisonnement n'a jamais convaincu personne » (1).

En 1930, en parlant incidemment de la Sainte dans son *standard work* sur l'influence civilisatrice de l'Église au moyen âge, G. Schnürer s'est exprimé d'une façon moins équivoque quand il y déclare que l'existence du culte de sainte Wilgeforte est constatée tout d'abord à Steenberg entre 1400 et 1410. Voici le passage, reproduit textuellement : « Alles deutet darauf hin, dass der Kult der bärtigen heiligen Kümmeris oder Wilgefortis, der unter dem Namen Ontcommer zwischen 1400 und 1410 zuerst in Steenberg (Holland) festzustellen ist, auf das missverständliche Bild einer bekleideten Heilandsfigur am Kreuze zurückgeht » (2). Cette constatation chronologique aurait dû fatalement amener Schnürer à fixer dans sa monographie l'origine de la légende et du culte au siècle précédent, plutôt que de la placer au XV^e siècle, ce qui paraît inadmissible après les dates précitées. Nous aurions eu alors la satisfaction de confirmer son hypothèse par les documents que nous publions, au lieu de devoir ruiner sa théorie en les produisant. *Dura lex, sed lex*. Dans une nouvelle édition de *Kirche und Kultur*, on lira, j'espère, « dass der Kult der bärtigen heiligen Kümmeris oder Wilgefortis, der unter dem Namen Ontcommer vor 1400 zuerst in Gent (Belgien) festzustellen ist »...

(1) Dans *La Revue Hebdomadaire*, 21 avril 1913, p. 276.

(2) G. Schnürer, *Kirche und Kultur im Mittelalter*, III, p. 258. Paderborn, 1930. Un reviewer a placé Steenberg (Hollande occidentale) dans le Limbourg, sans même dire lequel. Cf. R. Van Doren, *Sainte Wilgeforte*, dans *Les Questions liturgiques et paroissiales*, XIX (1934), p. 329.

En Flandre et plus loin.

Écllosion et Épanouissement de la Légende.

Nous aurons l'occasion de montrer, en parlant de « Deux triptyques brugeois », combien le culte de la Sainte était florissant jadis dans la Venise du Nord. Sa fière rivale



Statuette ancienne
à l'église de Bavegem.

nous a fourni le document le plus ancien concernant la Sainte légendaire, établissant de façon absolument incontestable que celle-ci était vénérée à Gand avant l'année 1400, date de l'acte que nous publions in extenso dans

la version flamande de notre étude. C'est probablement là qu'il faudra chercher, selon nous, le berceau de la légende. C'est encore dans la Flandre Orientale que le culte de la Sainte fut le plus répandu et demeura le plus vivace, puisque la Sainte y est encore vénérée en plusieurs endroits. Deux centres de son culte sont mentionnés ci-après, là où nous parlons successivement d'une inscription campanaire et des prétendues reliques de la Sainte. De plus, dans notre édition flamande, nous consacrons une notice détaillée, abondamment illustrée, à son culte dans la Flandre Orientale. Dans ces conditions, nous pouvons nous contenter ici de quelques indications sommaires, condensant ce qui est exposé tout au long ailleurs.

Donc, un acte de 1400, instituant un anniversaire dans une église de Gand, sur l'autel de sainte Wilgeforte, prouve que le culte de la Sainte remonte en cette ville au XIV^e siècle.

Un autre acte, plus récent de quelques années, mentionnant une transaction conclue en 1430, atteste qu'à cette époque, *et même avant cette date*, la fête de la Sainte était célébrée solennellement en l'église de N.-D. de Pamele, dépendance d'Audenaerde.

A Bavegem, non loin d'Alost, on vénérât de temps immémorial des reliques de la Sainte, comme en plusieurs autres endroits, énumérés plus loin. De plus, son culte y est célébré *liturgiquement* encore de nos jours : fait probablement unique, comme l'annote un savant liturgiste bénédictin (1). Des *sanctjes* ou images pieuses et des litanies, avec texte flamand, sont distribuées aux pèlerins, qui viennent invoquer la Sainte pour obtenir une bonne mort, sans agonie pénible, le plus souvent pour un moribond de la famille ou du voisinage. On l'invoque sous l'appellation de

(1) « Dans un village du diocèse de Gand, Bavegem, la sainte Wilgeforte, appelée ici également ONCAMERA (*sic*), est célébrée au 8 octobre. On dit en son honneur la messe *Me expectaverunt*, avec une oraison qui passe sous silence l'épisode de la barbe miraculeuse. C'est le seul endroit, semble-t-il, où le culte liturgique ait subsisté jusqu'à nos jours ». D. Rombaut van Doren, *Sainte Wilgeforte*, dans *Les Questions liturgiques et paroissiales*, XIX (1934), p. 330.



Vitrail de Bavegem par C. Ganton.

sainte *Oncomène* (transcrite ONCOMINE sur la cloche fondue en 1805) ; en effet, les noms de *Wilgefortis* et *Ontcommer* y sont totalement inconnus, bien que le premier figure sur le vitrail placé dans l'église, lors de sa restauration en 1912, par le maître-verrier C. Ganton, de Gand.

La même image pieuse, mais avec texte français, est utilisée non loin de là, à Velsique-Rudershove, entre Alost et Audenaerde. Avant la guerre, on y voyait affluer *journallement* des pèlerins wallons venant du Hainaut septentrional, de Mons même, et qui apportaient en foule leurs dons en nature : pigeons et poulets vivants. De nos jours arrivent encore des pèlerins isolés, surtout du côté de Flobecq et de Fontaine-l'Évêque, mais les offrandes diminuent d'année en année. Le texte français de l'image est la traduction littérale du texte flamand ; pour le montrer, nous avons publié l'un et l'autre dans la seconde version de notre travail. Nous nous permettons d'y renvoyer le lecteur désireux d'en apprendre davantage sur le culte de la Sainte et sur les images qui en sont l'illustration.

Dans un autre endroit de la Flandre Orientale, à Cruyshautem, la vénération de la Sainte est attestée non seulement par un reliquaire, signalé et reproduit sous la rubrique spéciale des « Reliques de la Sainte », mais encore, comme à Heurne et à Landuyt, ainsi qu'à Ootegem dans la Flandre Occidentale, par des représentations dramatiques, mentionnées partiellement par un archéologue et musicologue flamand de grand mérite (1), et analysées en détail dans les dernières pages de notre seconde version. Pour éviter des redites trop nombreuses, nous nous contentons d'y renvoyer le lecteur, de même que pour les traces du culte que nous avons relevées à Anvers, Malines et Hoogstraeten, ainsi que pour la description détaillée, empruntée à Geudens, de la procession de Merxem. Quant à la procession de Bruxelles, elle est décrite tout au long dans le chapitre consacré aux « reliques ».

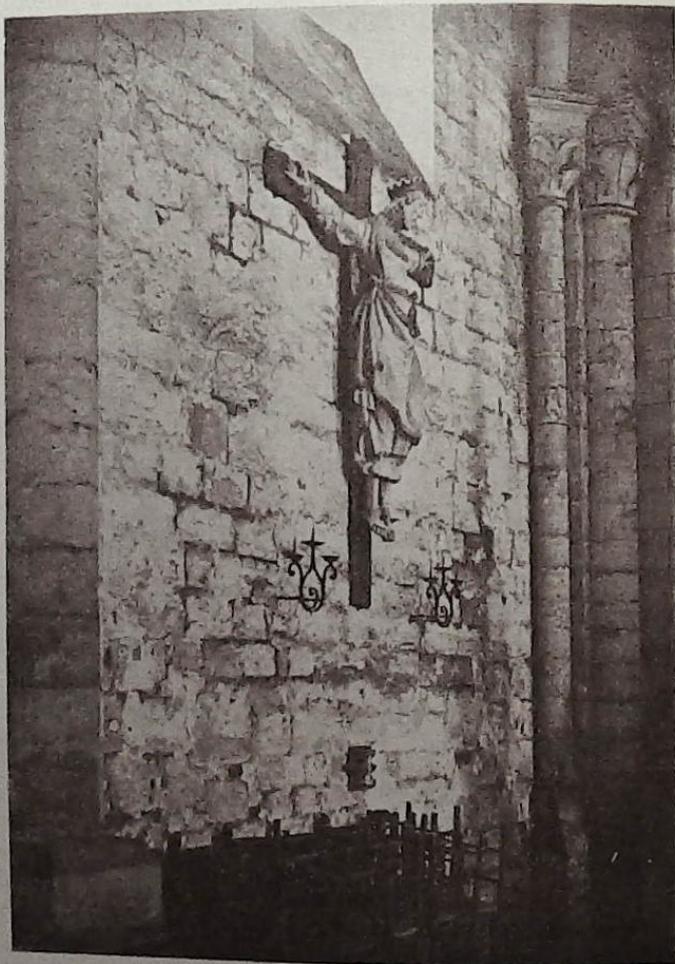
(1) Cf. E. Van der Straeten, *Le Théâtre villageois en Flandre* I, p. 149. Bruxelles, 1881.

S. Wilgeforte ou Débarras.

Dans un volume d'essais, plutôt historiques et archéologiques que littéraires, dont le contenu varié justifie le titre, J.-K. Huysmans consacre à notre Sainte deux notices, intitulées « Sainte Débarras » (1). Dans la première, l'auteur des *Foules de Lourdes* raconte, avec le relief qui lui est propre, comment il a visité un jour une église de Beauvais et s'est ébroué devant « un crucifix grandeur nature sur lequel était fixé, à la place du Christ, un être bizarre, ni homme, ni femme... des cheveux de femme lui tombant jusques à la ceinture, un masque pareil à un loup lui couvrant le haut de la face, une barbe de sapeur, une gorge plate et un ventre de personne enceinte de plusieurs mois »... Quelques mois avant l'achèvement de son recueil, déposé en 1901, il retourne à Beauvais et constate que la Sainte est changée : « le masque a disparu, le visage est au clair et la barbe est rase. Vue ainsi, avec son ventre météorisé et sa gorge nulle, elle répugne ; l'expression de la figure que l'on voit maintenant est presque gênante ; les traits sont rigides, le nez est dur et la bouche bâille et s'hébète... Je me demande quel est le merlan de sacristie qui s'est ainsi permis de gâcher une statue du XVI^e siècle et de passer sa barbe à la tondeuse, et je finis par apprendre que le clergé de Saint-Étienne, choqué de voir cette effigie désignée dans un guide sous le titre de « Christ hermaphro-

(1) J.-K. Huysmans, *De Tout*, pp. 273-80 et 309-11. Paris, 1903 (9^e éd.). — Les auteurs de la grande monographie allemande ont largement utilisé les renseignements détaillés fournis par Huysmans, qu'ils appellent « einen modernen Romanschriftsteller » (p. 266). Ce romancier, qui fut aussi un historien et un archéologue, et pour qui « l'œuvre d'art doit être faite d'observations exactes », selon la formule de l'école naturaliste, est même leur source unique pour Beauvais, utilisée d'ailleurs librement. La statue, du XVI^e siècle d'après Huysmans, « stammt wohl noch aus dem 15. Jahrhundert » (p. 266) ; Amare, nom du roi de Sicile dans la version rapportée par Huysmans (p. 277), devient alternativement chez eux, et d'après Huysmans, le nom du roi de Sicile (p. 49, n. 3), puis celui du roi de Portugal (p. 266). — D'après les auteurs allemands, Huysmans cite Fanville parmi les localités normandes qui vénérent notre Sainte. Il faut lire « Fauville ». *Op. cit.*, p. 310.

dite », a jugé prudent de lui donner un sexe. Mais alors lequel ? car elle reste homme par les traits, par le buste, par les pieds, et femme par les cheveux et par le ventre ; la question n'est donc pas résolue et l'androgynat persiste. Il s'affirme même davantage depuis que l'on a supprimé le



S. Wilgeforte ou « Débarras » à Beauvais.

masque, car, pour bien faire, il eût fallu ou féminiser les traits ou, après avoir coupé la barbe, garder le loup. Dans tous les cas, il eût été plus simple, pour éviter que des gens confondent sainte Wilgeforte avec le Christ, d'écrire, au-dessus ou au-dessous de la croix, son nom. Les visiteurs auraient été au moins, un bonne fois, fixés sur son identité ».

L'extrait qui précède, déjà intéressant en lui-même, nous permet de formuler les deux constatations suivantes :

1^o) la mutilation, infligée à la Ste Wilgeforte de Beauvais, fut opérée vers 1900, entre la première et la seconde visite de J.-K. Huysmans ;



S. Wilgeforte ou « Débarras » à Beauvais.

2^o) l'inscription de « Ste Wilgeforte » qui figure maintenant sur la croix sous les pieds de la crucifiée (1), est postérieure à cette mutilation et à la seconde visite du biographe de *Sainte Lydwine de Schiedam*.

(1) Cf. Schnürer et Ritz, *op. laud.*, fig. 84.

Un autre passage de la première notice mérite d'être signalé et reproduit partiellement. En effet : « le plus curieux de cette histoire n'est pas dans les vicissitudes pileuses de cette déicole, il est surtout dans la spécialité de l'intercession que réclament d'elle les femmes du menu peuple. Elles ne la connaissent pas sous le nom de Sainte Wilgeforte ou de Sainte Libérata, mais bien sous le nom de Sainte Débarras. Comme elle a été débarrassée par le ciel d'un prétendant, elles l'implorent, elles, pour être débarrassées de leurs maris. Elles lui demandent, en un mot, la mort de leur conjoint. Jadis, il existait dans l'Aisne un pèlerinage de matrones qui se rendaient dans ce but à une chapelle dédiée à cette Sainte ; cette dévotion pour mégères a disparu de ce département ; elle subsiste encore à Beauvais, mais bien restreinte » (p. 280).

Que penser de cette intervention spéciale de la Sainte « pour mégères » que J.-K. Huysmans définit clairement, à la fin de sa seconde notice (p. 311), par ces quelques mots : « A Beauvais, elle fait des veuves » ? A plusieurs reprises, les savants auteurs de la grande monographie se sont élevés avec force contre cette allégation, qui n'est d'après eux qu'une plaisanterie mordante, une méchante exagération, sans le moindre fondement historique (1). Dans une note, ils contestent l'assertion de deux historiens français qui rapportent qu'en Angleterre la Sainte était communément invoquée par des femmes qui voulaient se débarrasser de leurs maris (2).

(1) « Dass die Frauen sie anrufen, um von ihren schlechten Männern befreit zu werden, möchten wir nur als bissigen Witz ansehen » (p. 267). — « Wir halten diese Erklärung für nicht frei von boshafter Uebertreibung und, was noch wichtiger hier ist, für historisch unberechtigt » (p. 62).

(2) Voici le texte de cette note : « Castex und Soyex sprechen mit Berufung auf die Revue Britannique (ohne weitere Angabe) auch davon, dass in England diese Fürbitte der Frauen, « qui voulaient se débarrasser de leurs maris », üblich wäre, was wir doppelt bezweifeln » (p. 62, n. 8).

Dans cette note, il s'agit des deux ouvrages suivants : R. Castex, *Sainte Livrade*. Lille, 1890. — E. Soyex, *La croix et le crucifix*. Amiens, 1910. Quant à la Revue Britannique, mentionnée « ohne weitere Angabe », les auteurs ne se sont pas donné la peine de préciser et de contrôler cette référence incomplète. Nous l'avons fait à leur place et les renvoyons à la *Revue Britannique*, 7^e série, VII (1852), p. 231. Paris.

Le sceptisme de Schnürer et Ritz s'inspire d'un sentiment louable, ou d'un raisonnement passablement simpliste. Cela nous paraît inadmissible, disent-ils, donc c'est impossible. Quoi qu'on en pense ou raconte, cette invocation odieuse n'a jamais été pratiquée, selon eux, pas plus en Angleterre qu'ailleurs. Ils connaissent cependant le rôle puissant du facteur étymologique et n'ignorent pas que l'attribution d'un pouvoir spécial à un saint a été maintes fois déterminé par son nom (1). Tel fut le cas e. a. pour sainte Claire, qui guérit les yeux malades et fait voir clair ; pour saint Avertin qui guérit les avertineux ou faibles d'esprit, comme saint Acaire les acariâtres ; pour saint Augustin qui, à cause de son nom, guérit en pays allemand, tantôt le même organe (Auge), tantôt la toux (Husten) ; pour saint Expédit, qu'à Paris on invoque à cause de son nom afin d'obtenir qu'il expédie les affaires pressées (2) ; de même, pour plusieurs saintes wallonnes (3). Et qui donc oserait soutenir que la superstition

(1) Le contraire pouvait également se produire, comme l'annote dom G. Morin dans les *Annales du 17^e Congrès archéol. et hist. tenu à Dinant en 1903*, p. 633 : « C'est un usage assez répandu, en Wallonie comme ailleurs, de donner aux saints des surnoms en rapport avec les objets pour lesquels ils sont invoqués. Dans l'église de Fenal, sainte Anne est honorée sous le nom de « sainte Braihaut », à cause du don spécial qu'on lui attribue de calmer les enfants qui « braient ». — Dans le *Folklore Brabançon*, XV (1935-36), p. 71, J. Dewert signale parmi les saints bizarres, à Ath ce saint « Fade », dont il « ignore même le véritable nom » et « auquel on envoie, par moquerie, ceux qui sont atteints de paresse ».

(2) Cf. H. Delehaye, *Les Légendes hagiographiques*, 3^e éd., Bruxelles, 1927, p. 46, et les références bibliographiques données en note. — Voir une longue énumération dans le *Tableau des différents de la Religion*, par Marnix de St. Aldegonde, III, p. 318 (Bruxelles, 1857), plus détaillée que dans son trop célèbre *Bijencorj der H. Roomsche Kercke* ; une autre, plus objective, dans A. De Cock, *Spreekwoorden, Gezegden en Utdrukkingen op Volksgeloof berustend*, II, p. 85. Anvers, 1922.

(3) Les Wallons vénèrent sainte GOTTU, fêtée le 8 janvier, qu'ils prient pour la guérison de la goutte ; sainte ROSE (de Lima), invoquée contre la rose ou érysipèle ; sainte MATRICE, contre les affections utérines ; enfin, pour provoquer l'avortement, on recommande e. a. une neuvaine à sainte RWESMÈLE ou WRSMÈLE (*wèss m'èl* = ôte-le-moi). Cf. R. de Wärsage, *Le Calendrier populaire*

populaire ait jamais reculé devant ce que nous appelons une impossibilité ou une incongruité. Mais laissons là les considérations générales et passons aux arguments.

A la suite des auteurs cités, et en particulier de J.-K. Huysmans, dont il est trop facile de rejeter purement et simplement le témoignage, nous produirons celui d'un folkloriste bruxellois, M. L. CRICK, conservateur de la section de folklore aux Musées d'art et d'histoire du Cinquantenaire, à Bruxelles. A maintes reprises, j'ai pu constater qu'il connaissait à fond l'histoire anecdotique de sa ville natale. A propos du culte de sainte Wilgeforte, auquel nous nous intéressions depuis la conférence de M. H. Levelt à Bruges en 1925, il m'a signalé un jour, alors qu'il n'était nullement question de Beauvais ni de Huysmans, que jadis sainte Wilgeforte était invoquée à Bruxelles, dans une église spécifiée plus loin, par les femmes du peuple désireuses de se débarrasser d'un mari encombrant. Voilà du moins ce que rapporte une tradition, recueillie par mon informateur dans ses pérégrinations folkloriques. A défaut de témoignage écrit, il faudra s'en contenter, bien que nous ne soyons plus à l'époque naïve où le père Jongen, l'historien de la *Virga Jessé* de Hasselt, pouvait se permettre de terminer un exposé par cette déclaration simpliste, en guise d'argument : « Traditio est ; nil quaeras amplius » (1).

Testis unus, testis nullus, pourrait m'objecter un romaniste, mais le renseignement fourni par M. L. Crick m'a été confirmé par M. P. HERMANT, le savant et actif collaborateur du *Folklore Brabançon*, qui cherche à se documenter sur ce point, dans la capitale et en Wallonie.

wallon, pp. 57, 158, 384, 416 et 471. — Sur le dernier nom, voir l'excellent *Dictionnaire liégeois* de J. Haust, in voce « Rwèsmèl », p. 571. Liège, 1933. Pour plus de détails, cf. J. Chalon, *Félicites, Idoles et Amulettes*, I, p. 603-608. Saint-Servais (Namur), s. d. (1921-22).

(1) A propos de la *Virga Jessé* de Hasselt, je signale à tous ceux qui s'intéressent au culte marial et aux « vierges noires » en particulier, l'excellente notice, avec une bibliographie complète, de notre ami regretté E. H. van Heurck, *Les Drapelets de pèlerinage*, pp. 187-91. Anvers, 1922.

Par contre, nous sommes mieux informés et plus riches en ce qui concerne l'Angleterre, puisque nous pouvons verser au débat un témoignage irrécusable, qui réduit à néant les objections sentimentales des deux auteurs visés. Le texte que nous allons reproduire est intéressant pour trois raisons : par son contenu tout d'abord, explicite et catégorique à souhait ; par l'époque où il fut rédigé, contemporaine des pratiques décrites ; enfin, par l'admirable personnalité de son auteur, épris de vérité jusqu'au martyre et que l'Eglise vient de couronner solennellement : saint Thomas Morus.

S. Wilgeforte ou Uncumber.

Il me semble superflu de donner ici une notice détaillée sur Thomas Morus, favori puis victime de Henri VIII, dont sa dignité de chrétien et de magistrat déplorait amèrement les caprices libidineux et leur déplorable conséquence religieuse. On la trouvera dans les grands dictionnaires biographiques ou dans les nombreuses publications écloses lors de sa canonisation (1). Comme écrivain, il s'est rendu célèbre par son *Utopie* ou *De optimo reipublicae statu*, plan d'une cité idéale établie dans l'île d'Utopie par un rêveur humanitaire et « utopiste » (2). Moins connus

(1) Citons ici, dans l'abondante bibliographie de saint Thomas Morus, quelques monographies remarquables : Cl. E. Shebbear, *Sir Thomas More : a leader of the English Renaissance*. Londres 1930. — *The fame of blessed Thomas More, being addresses delivered in his honour in Chelsea, July, 1929*, by F. Ronald Knox, H. Belloc, G. K. Chesterton, etc. *With an introductory essay by R. W. Chambers*. Londres 1930. — *The life and death of sir Thomas More, knight, sometimes Lord High Chancellor of England, written in the time of Queene Marie by Nicholas Harpsfield, and now edited by E. Vaughan Hitchcock*, Oxford, 1932. — J. Clayton, *Sir Thomas More*, Londres, 1933. — D. Sargent, *Thomas More*, Londres, 1934. — Trad. franç. de M. Ronneau ; un beau volume de la coll. « Les Iles ». Paris-Bruxelles, 1935. 2^e édition.

(2) A propos de *l'Utopia*, l'œuvre la plus connue de Thomas Morus, mais qui ne nous intéresse pas ici, je me permets de renvoyer le lecteur à un article de G. Renard, *L'Utopie de Thomas Morus*, dans la *Revue politique et parlementaire*, t. 148 (1931), p. 381-93.

sont de nos jours ses dialogues anglais ayant pour objet la *Réfutation des Luthériens*, publiés en 1557 par W. Rastell (1), rendus plus accessibles depuis peu par une nouvelle édition, véritable chef-d'œuvre de bon goût et de solide érudition, dont on trouvera la référence après le texte que nous reproduisons littéralement, en le faisant précéder d'un résumé à l'usage de ceux de nos lecteurs auxquels l'anglais du XVI^e siècle n'est pas familier.

Dans un premier passage, en parlant des offrandes en nature, le contradicteur de Thomas More rappelle qu'à Londres des femmes mariées offrent à sainte Wilgeforte un picotin et que cette mesure d'avoine est probablement destinée au cheval qui doit les débarrasser de leur mari en l'emportant au diable, car tel est bien le but de cette dévotion spéciale, à telle enseigne qu'elles ont changé le nom de la Sainte et qu'au lieu de Wilgeforte, elles l'appellent UNCUMBER ou Débarras, parce qu'elles espèrent bien que, pour un picotin ou *peck of oats*, la Sainte les débarrassera de leur mari. Quelques pages plus loin, après avoir décrit le culte irrévérencieux de saint Martin dans un endroit de France qui n'est pas précisé, on reprend l'examen de ce qui se passe à Londres, à la cathédrale Saint-Paul (*we will come home here to « Poules »*) où les femmes viennent apporter leurs offrandes à sainte Wilgeforte dans le ferme espoir de se débarrasser ainsi de leur époux. Le fait n'est nullement contesté ; on fait remarquer simplement que les prêtres n'exploitent pas cette superstition, dont le produit ne suffirait pas à entretenir trois oies et un jars durant une semaine ; que d'ailleurs ils ignorent les intentions secrètes des dévotes qui prient sainte Wilgeforte ; enfin qu'il n'y a pas grand dommage ni péché ou « illégalité » (*unlawfulness*) à vouloir se débarrasser d'un mauvais époux. Ce but peut d'ailleurs s'atteindre de plusieurs manières (*by more ways than one*), soit que les maris insupportables changent « *theyr cumberous conditions* » ; soit qu'elles-

(1) Cf. l'art. de A. W. Reed, *The editor of sir Thomas More's english works* ; William Rastell, dans *The Library*, 1924, p. 25. — W. A. G. Doyle-Davidson, *The earlier English Works of Sir Thomas More*, dans les *English Studies*, XVII (1935), p. 51-70.

mêmes apprennent à tenir leur langue, cause de tous maux : « *which is happelye the cause of all their combraunce* » ; soit enfin par la mort du mari ou même de l'épouse, ce qui constitue la meilleure solution pour le conjoint, comme le constate non sans humour l'auteur d'*Utopie* : « *Yet it may be their owne (scil. death), and so their housbandes saufe enough* ».

Telle est la conclusion de cet échange de vues concernant la dévotion singulière à sainte Wilgeforte, nettement et incontestablement décrite et localisée dans les deux passages reproduits ci-après.

THOMAS MORUS.

A dialogue concernynge heresydes and matters of religion (1528).

LIB. II, CAP. X-XI.

[The messenger objecteth many things against pilgrimages and relics and worshipping of Saints, because of much superstitious manner used therein and unlawful petitions asked of them, and harm growing thereupon].

Some (saints) serve for the eye onely. And some for a sore brest. St. Germaine onely for chylidren. And yet wyll he not ones loke at them, but if the mother bring with them a white lofe and a pot of good ale. And yet is he wiser then Sainct WILGEFORT, for the good soule is as thei saye served and content with otes. Wherof I can not perceiue the reason, but if it be bicause she should provide an horse for an evyl housbonde to ryde to the devyll upon, for that is the thyng that she is so sought for, as they saie. In so much that women hathe therefore chaunged her name and in stede of Saint Wilgeforte call her Saynt Uncumber, bicause they reken that for a pecke of otes she wil not faile to uncomber them of their housbondes.

.

And we wyll come home here to Poules, and put one ensample of both, that is to say the supersticious maner and unlesful petitions, if women there offer otes unto Saint Wilgefote, in trust that she shal uncomber the of their housbandes. Yet can neither the priestes perceive tyll thei finde it ther, that the folishe women bring otes thyther, nor it is not, I thynke, so often done, nor so much brought at once, that the church may make much mony of it above the finding of the chanons horses.

— Nay, quod he, all the otes of an hole yeres offring will not finde three geese and a gander a weke together.

— Well, quod I, then the priestes mayntayne not the matter for any great covetise ; and also what the pevish women pray thei can not heare. Howbeit if they pray but to be uncombred, me semeth no great harme, nor unlesfulness therin. For that may thei by no wayes thans one...

[*The English Works of sir Thomas Morus, reproduced in facsimile from William Rastell's edition of 1557... by W. E. CAMPBELL, with introduction and philological notes by A. W. REED. T. II, pp. 160-61 ; 166-67. London-New York, 1931*].

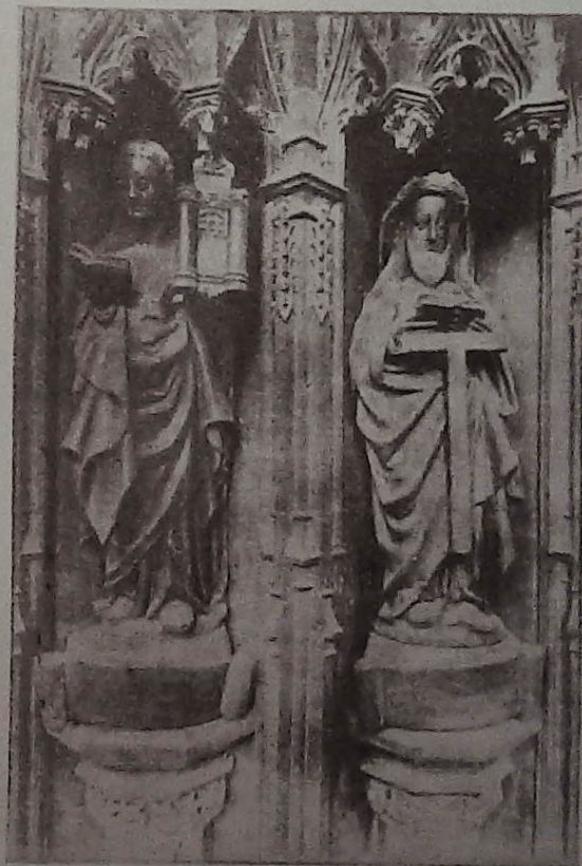
S'il faut ajouter foi à certaine constatation épigraphique, la déplorable réputation des maris anglais provient encore plus de leur caractère volage que de leur « encombrance ». Au « Charlie Brown's Inn », la fameuse auberge londonienne où s'arrêtent les auto-cars chargés de touristes noctambules, on lit sur une pancarte ancienne :

« If every man is as true to his country as he is to his wife, God helps England ».

A l'Abbaye de Westminster.

Parmi les nombreuses statues qui décorent l'incomparable chapelle d'Henri VII († 1509), surnommée l'« orbis miraculum », figure une curieuse sainte Wilgefote, abondamment barbue, dont le sexe est nettement indiqué par la longue chevelure ondulante de part et d'autre sur ses épaules. Devant elle se trouve l'instrument de son supplice. On remarquera que sa croix ressemble, quant à la forme, à celle que tient la Sainte du triptique d'Adrien Reyns, à Bruges. De plus, là comme ici, la Sainte voisine

avec sainte Barbe. L'historien attiré des cathédrales anglaises montre qu'il n'a pas compris le sens de cet attribut, quand il le compare à un té d'architecte dans sa description de l'abbaye de Westminster : « St. Wilgefote or St. Un-



S. Barbe et S. Wilgefote ou « Uncumber » à l'abbaye de Westminster

cumber is a bearded lady, much in demand at childbirth ; in front of her is an open book resting on what looks like a T square » (1). Dans un ouvrage postérieur auquel nous empruntons la reproduction de la statue anglaise, il consacre à notre Sainte un bref alinéa, qui ne nous apprend rien de neuf (2).

(1) Fr. Bond, *Westminster Abbey*, p. 209. Londres, 1909.

(2) Fr. Bond, *Dedications and Patron Saints of English Churches*, p. 143-44. Londres, 1914.

Deux triptyques Brugeois.

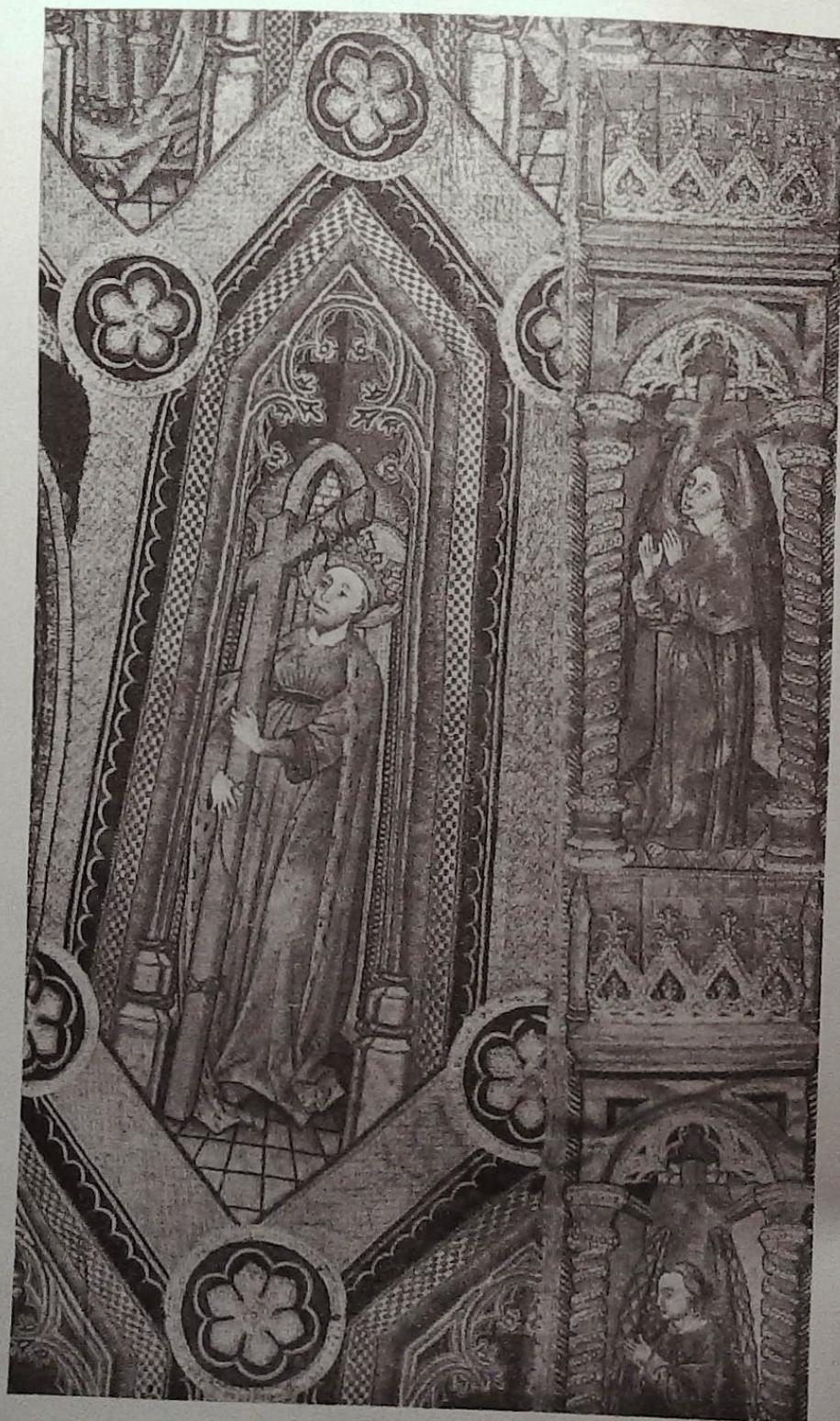
Au point de vue iconographique, c'est à Bruges que Schnürer et Ritz ont fait la plus ample moisson, grâce surtout à la monographie flamande de L. de Wolf, à laquelle ils ont fait de fréquents emprunts (1), se dispensant de venir étudier sur place les œuvres analysées. Hâtons-nous donc de déclarer, en toute humilité, que nous n'apportons aucun document nouveau ; tout au plus pourrions-nous offrir au lecteur quelques détails rectificatifs ou complémentaires à propos des deux triptyques où figure notre Sainte, reproduite ici avec le bienveillant concours de l'éditeur L. Schwann, à Dusseldorf.

Pour l'un de ces triptyques, dont le panneau central représente la sainte Trinité, actuellement au Musée du Secrétariat de l'Assistance publique, rue des Chartreuses, les auteurs précités énumèrent les quatre figures qui décorent les volets. Ce sont, d'après eux : sainte Marie l'Égyptienne, sainte Wilgeforte, sainte Barbe et saint Eloi. Ils omettent, bien à tort, la même énumération pour le triptyque de l'Hôpital Saint-Jean, peint par Hans Memlinc en 1480, dont le panneau principal montre une « Descente de Croix », et où notre Sainte, erronément appelée sainte Hélène par d'aucuns (2), figure à l'extérieur du volet, à gauche du spectateur (3). Une étude attentive des deux triptyques nous permet d'avancer ce qui suit :

(1) L. De Wolf, *De gewezen muurschildering uit de Speelmanskapel te Brugge. Met een algemeen woord over 't Vollo Santo en over S. Oncommere*, dans le *Biekorf*, XXIV (1913), p. 17-119.

(2) Ainsi dans l'excellent *Guide des Musées Belges*, par A. J. J. Delen et R. Leclercq, comme il ressort de ce passage, (p. 423), que nous transcrivons en le corrigeant : « Triptyque, au milieu Sainte Famille pleurant le Christ ; à l'extérieur (*lisez* « à l'intérieur ») des volets, sainte Barbe, le frère Adrien Reins avec son patron ; à l'extérieur, l'impératrice Hélène (*lisez* « la princesse Wilgeforte ») portant la croix et sainte Marie l'Égyptienne passant le Jourdain (*lisez* « dans le désert, après avoir franchi le Jourdain »).

(3) Pour Fierens-Gevaert, cette œuvre généralement attribuée à Memlinc est d'une authenticité douteuse ; cette question ne peut pas nous occuper ici. Cf. Fierens-Gevaert, *Les Primitifs flamands*, I, p. 132. Bruxelles, 1909.



Dalmatique brugeoise (milieu du XV^e siècle).



Volet du triptyque de Memlinc,
à Bruges (1480).



Volet d'un autre triptyque brugeois,
fin XV^e s. j.

1°) que les trois saintes, énumérées ci-dessus, figurent identiquement sur les deux triptyques ;

2°) que l'unique saint, dont la présence étonne tout d'abord près des trois saintes, n'est pas saint Eloi, mais saint Adrien ;

3°) que la présence de saint Adrien, incompréhensible sur le triptyque de la sainte Trinité, s'explique par le triptyque de Hans Memlinc, où le donateur, frère ADRIAEN REINS, est représenté avec son patron. Le peintre du second triptyque s'est inspiré de l'œuvre de Memlinc et a repris « littéralement » les quatre figures hiératiques, mais sans le donateur, qui n'avait plus de raison d'être dans son œuvre. La présence de saint Adrien, étonnante à première vue, malgré le culte dont il était l'objet en Flandre (1), s'y explique par le rapprochement que nous venons de faire ;

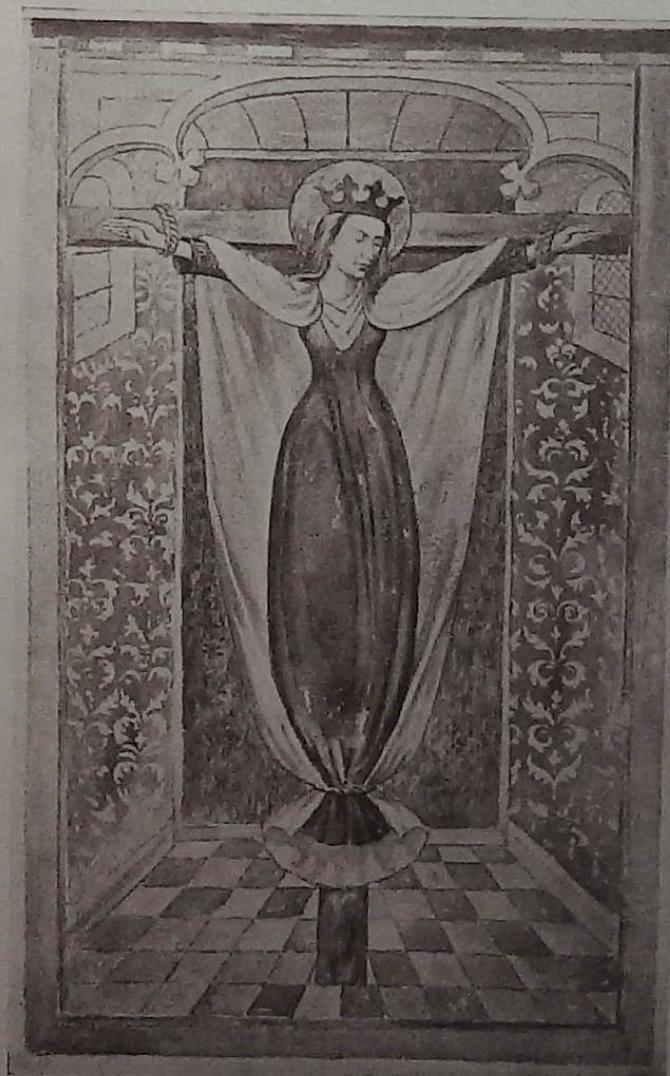
4°) enfin, que l'assertion des deux auteurs au sujet de ce triptyque, où la barbe de la Sainte serait à peine visible, « an dem der Bart kaum erkennbar ist », est erronée et s'applique plutôt à la figure peinte par Memlinc, comme on peut le constater en comparant les deux reproductions d'après Schnürer et Ritz (fig. 77 et 78) ou mieux les deux originaux. Cette comparaison nous permettra de constater une fois de plus l'incontestable perfection technique de Memlinc, que nous admirerons sans réserve, mais aussi sans éprouver l'émotion intense qu'inspire la représentation si profondément « humaine » de la Sainte en Croix, réalisée par son successeur anonyme.

Pour faciliter cette comparaison, nous reproduisons ici, d'après Schnürer et Ritz, les deux œuvres analysées, avec l'assentiment de leur éditeur, L. Schwann, à Dusseldorf, qui a bien voulu nous communiquer également le cliché d'une dalmatique brugeoise du XV^e siècle, actuellement au « Kunsthistorisches Hofmuseum » de Vienne : pièce unique qui méritait d'être signalée à nos lecteurs. Pour la genèse de cette œuvre et sa description détaillée, je renvoie au *standardwork* de mes prédécesseurs, p. 257.

(1) Cf. le petit livre du R. P. Martin le Brun, *Recueil de la vie de saint Adrien, martyr glorieux, patron de Grand-Mont*, Bruxelles, 1631.

La Fresque d'Anderlecht.

Si les auteurs de la vaste monographie sur sainte Wilgeforte avaient parcouru l'imposante collection du *Folklore Brabançon*, ils y auraient rencontré, dans le numéro



Fresque de l'église d'Anderlecht.
Martyre de sainte Wilgeforte.

spécial consacré à Anderlecht en 1930 (X^e année, n^o 55-56), une description des fresques de l'église mises à nu lors des travaux de réfection effectués vers la fin du siècle passé, et ils auraient remarqué la reproduction de l'une de celles-ci, décrite comme suit :

« La dernière fresque du collatéral gauche de la nef est une représentation curieuse et assez rare. Une grande croix de bois est élevée au milieu d'un sol pavé. A cette croix est attaché un personnage féminin portant une couronne et ayant la tête entourée d'un nimbe. C'est sainte Wilgeforte, sainte tenant une place assez considérable dans les légendes du Brabant. De fortes cordes tiennent le corps attaché aux poignets et aux chevilles, mais la forme des pieds n'étant pas indiquée, ces derniers liens ne semblent enserrer que l'étoffe de la robe autour du pied vertical de la croix ». (p. 74).

Nous avons fait reproduire cette fresque, inconnue aux historiens de sainte Wilgeforte, d'après une aquarelle exécutée par M. Tulpinck, de Bruges, dont l'original est conservé aux Musées d'Art et d'Histoire du Cinquante-naire, à Bruxelles.

Quant à l'absence totale de barbe, avant de tirer de cet indice négatif une conclusion quelconque concernant l'évolution de la légende, il convient de ne pas perdre de vue que toutes les fresques d'Anderlecht « semblent avoir été très fortement restaurées ».

Aucune restriction de ce genre ne s'impose pour le document iconographique que nous allons décrire maintenant, et où la Sainte a été, dès le début, représentée imberbe, à l'encontre de sa légende.

Une image populaire très ancienne.

La perfection n'est pas de ce monde. Sans paraître trop téméraire, on peut affirmer qu'il n'existe pas de répertoire iconographique, si complet soit-il, où l'on ne puisse découvrir quelques lacunes, d'importance évidemment inégale. Les relever toutes serait bien souvent fastidieux et peu instructif, à moins qu'il ne s'agisse, comme en l'occurrence, d'une source d'information dont l'oubli constitue une négligence vraiment regrettable. Celle que nous signa-

lons ici présente aussi un côté instructif, puisqu'elle souligne l'utilité ou même la nécessité de consulter un ouvrage dans sa dernière édition.

On peut supposer que les historiens les plus récents de sainte Wilgeforte connaissaient et ont consulté le très méritoire *Manuel de l'amateur de la gravure sur bois et sur métal au XV^e siècle*, publié en français, à Berlin, par W. L. SCHREIBER. Dans le tome III de ce répertoire, paru en



Image populaire allemande ancienne
(grandeur de l'original reproduit par G. Leidinger).

1893, on peut lire sous le n^o 2950 (p. 259), la description suivante, que je transcris littéralement, laissant au lecteur le soin de la compléter pour la comprendre :

« Ste Marguerite (?). La sainte, ornée d'une couronne et d'un nimbe avec les deux mains et en bas autour de la robe par une corde serrée, est liée à une croix. Ses cheveux flottent vers en bas. 60 : 45 ».

On l'a dit avant nous et le lecteur le constatera avec nous : une bonne reproduction vaut les descriptions les plus minutieuses. Si peu claire que soit celle que nous venons de transcrire, on peut cependant en déduire, même en l'absence de toute illustration, que l'attribution, présentée comme douteuse par W. L. Schreiber, est à rejeter sans la

moindre hésitation. Elle s'inspirait du fait que, dans un manuscrit latin du XV^e siècle, provenant de Tegernsee, le n^o 19.820 de la Staatsbibliothek de Munich, l'image décrite par Schreiber se trouve collée dans une biographie de sainte Marguerite. Il souligne lui-même le côté douteux de son attribution, lorsqu'il déclare : « Je garde le nom qui, dans le texte du manuscrit, est donné à la sainte ici en question sans que je croie cependant que le graveur ait voulu représenter sainte Marguerite ».

Voilà comment Schreiber s'exprimait prudemment en 1893. Or, en 1926, paraissait à Leipzig, cette fois en allemand, une nouvelle édition, considérablement augmentée — « stark vermehrte » — de son répertoire sous le titre de *Handbuch der Holz- und Metallschnitte des XV Jahrhunderts*. Et dans le tome III (Leipzig, 1927), on trouve p. 146, sous le n^o 1580 m, correspondant à l'ancien 2950, la rectification suivante, que je reproduis intégralement :

« Da es in der Hs. zu einem an die hl. Margarete gerichteten Gebet eingeklebt ist, hatte ich das Bild unter dieser Bezeichnung aufgenommen, jedoch bemerkt, dass es sich um eine andere Heilige handeln müsse. Inzwischen hat Leidinger die richtige Deutung gefunden, dass es sich um die hl. Kümmeris handelt ».

Voilà, pour notre sujet, une métamorphose intéressante : la Marguerite douteuse de 1893 est devenue, sans contestation possible, une Sainte Wilgeforte dans l'édition de 1926. Il nous reste à voir quand s'est faite cette identification, que Schreiber attribue à Leidinger, un nom qui ne figure pas dans les tables diverses dressées par Schnürer et Ritz à la fin de leur ouvrage fondamental.

Cette identification remonte à 1910, lorsque parut le tome XXI de la collection des *Einblattdrucke des fünfzehnten Jahrhunderts*, sous la direction de Paul HERTZ. Ce volume est consacré aux *Einzel-Holzschnitte des fünfzehnten Jahrhunderts in der Kgl. Hof- und Staatsbibliothek München*, reproduits et commentés par Georg LEIDINGER. Strasbourg, 1910. Sous le n^o 40 figure la reproduction exacte, dans les dimensions et avec les couleurs de l'original, de l'image « grossière » de sainte Wilgeforte, qu'on chercherait en vain dans le grand ouvrage de Schnürer et Ritz et que, pour ce motif, nous avons reproduite à

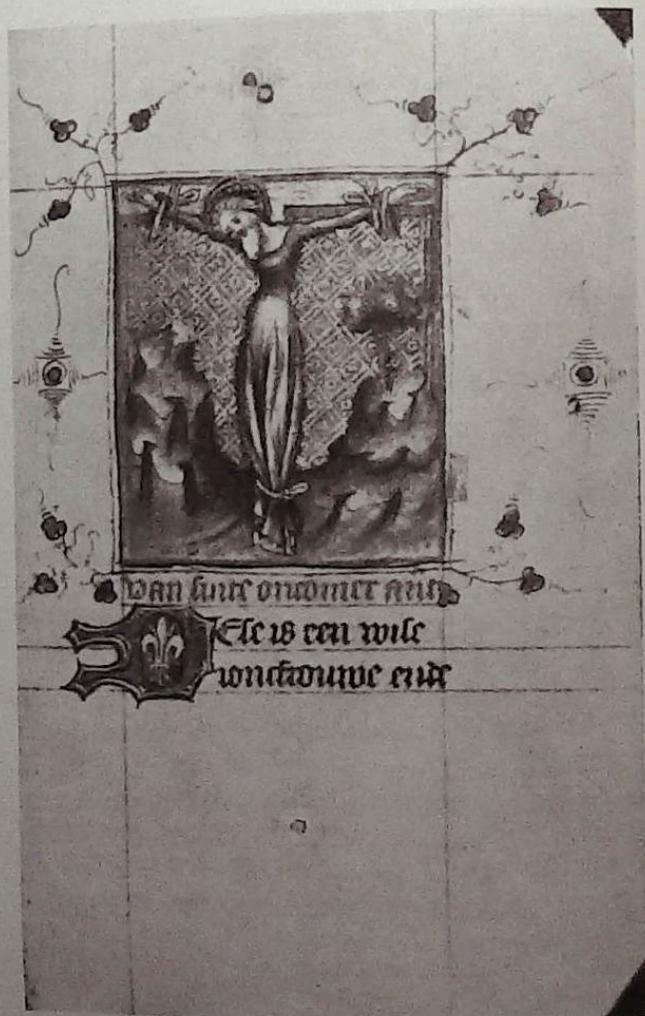
notre tour. Quant au commentaire, dont on trouvera le texte intégral dans notre édition néerlandaise, qu'il nous suffise de signaler ici que, d'après Georges Leidinger, l'image fut exécutée à Augsbourg entre 1470 et 1480 (cf. pp. 8 et 20). On peut donc la ranger parmi les plus anciennes représentations de la Sainte.

Encore deux Miniatures.

Aux trois miniatures analysées et reproduites par mes prédécesseurs, dont deux flamandes et une de facture rhénane (1), nous pouvons en ajouter deux autres de la même époque. La première provient d'un livre d'heures néerlandais, écrit et enluminé à Utrecht vers 1415, conservé de nos jours à Cambridge. Il fut décrit pour la première fois par un professeur de l'Université de Leyde, spécialiste expérimenté de la miniature néerlandaise (2). Celui-ci a bien voulu nous communiquer la photographie qui lui fut envoyée par le détenteur du manuscrit. Grâce à son obligeance, nos lecteurs pourront apprécier cette représentation typique de la vierge barbue, liée à la croix. Je dois à l'aimable possesseur du livre d'heures, Sir Sydney C. Cockrell, la transcription du texte qui accompagne la miniature et qu'on trouvera reproduit dans la seconde version de mon travail, suivi du texte plus clair qui encadre une petite

(1) Des deux miniatures flamandes, l'une est conservée au couvent des Colettines, à Bruges ; l'autre, à la *Staatsbibliothek* de Vienne (n^o 1857, fol. 125). La miniature rhénane appartient aux collections du château d'Aschaffenburg. Cf. Schnürer et Ritz, *op. laud.*, pp. 258, 261 et 271 (fig. 79, 80 et 86).

(2) Cf. A. W. Byvanck, *Aanteekeningen over Handschriften met miniaturen*, dans *Oudheidkundig Jaarboek*, X (1930), p. 119. Dans le manuscrit, la miniature se trouve fol. 191. — Pour la miniature néerlandaise, il faut consulter l'ouvrage classique de A. W. Byvanck et G. J. Hoogewerff, *La Miniature hollandaise dans les manuscrits des 14^e, 15^e et 16^e siècles*. La Haye, 1922-26. Pour la miniature flamande, voir l'excellent travail de F. Lyna, *De Vlaamse Miniatuur van 1200 tot 1530*. Brussel, 1933. Avant même l'apparition du premier volume, actuellement sous presse, je signale l'ouvrage monumental de C. Gaspar et F. Lyna, *Les principaux manuscrits à peintures de la Bibliothèque Royale de Belgique*, I, Paris, 1936.



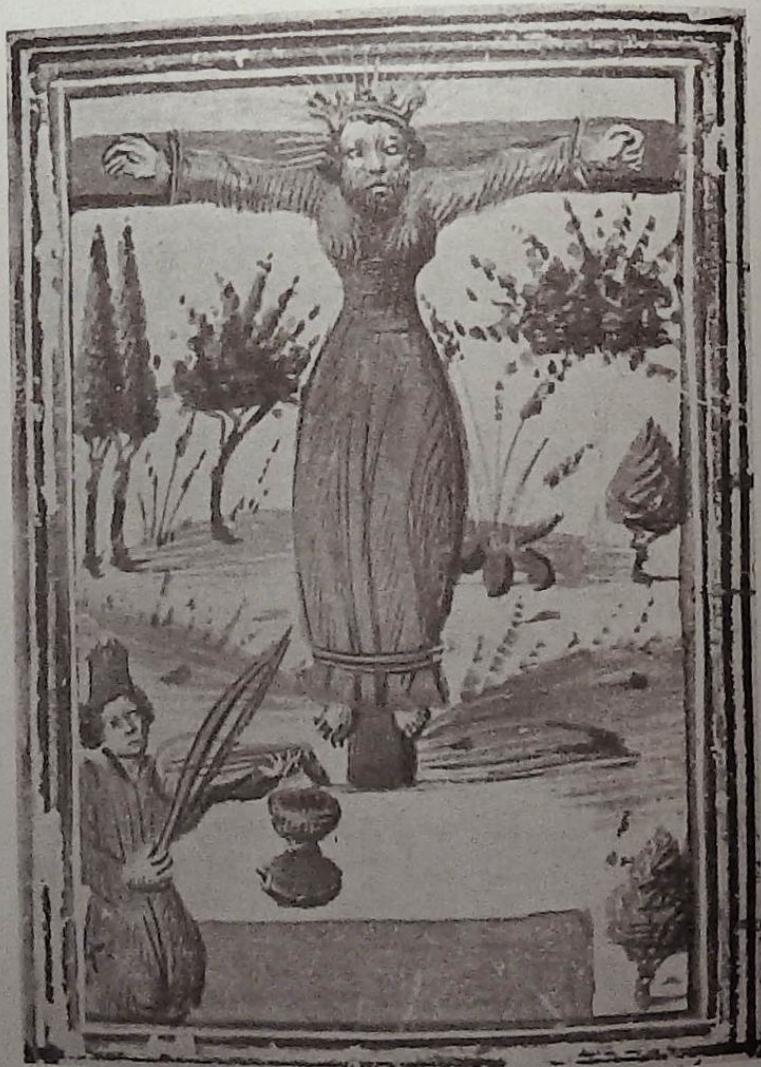
Miniature d'un livre d'heures néerlandais
(d'après M. W. Byvanck).

miniature de la Sainte dans le manuscrit n° 2750 (fol. 112) de la Bibliothèque de l'Université de Gand : un livre d'heures flamand du XV^e siècle, probablement d'origine bruxelloise, à en juger par son premier détenteur, appartenant à



Miniature d'un livre d'heures flamand du XV^e s.
(Bibliothèque de l'Université de Gand, Mss. n° 2750).

la famille scabinale des Vander Vlaest. La reproduction de la petite miniature nous dispense de toute description et permet de constater que c'est la seule miniature où figure le « jongleur » sauvé par la Sainte.



Agrandissement de la miniature du Ms. de Gand.

Une Statuette inédite.

Nous devons au comte J. de Borchgrave d'Altena, savant archéologue et chercheur infatigable, la connaissance d'une curieuse statuette de sainte Wilgeforte, appar-



Sainte Wilgeforte
de la coll. F. vander Straeten-Solvay.

tenant à la baronne F. vander Straeten-Solvay, dont il a publié ailleurs une belle photographie prise par lui et reproduite ici avec son assentiment, accompagnée d'un com-

mentaire auquel nous empruntons les détails suivants (1).

Conformément à sa légende, la Sainte est représentée *barbue*, avec sur la tête un bonnet d'où s'échappent deux longues tresses de cheveux qui tombent en spirales jusqu'aux hanches. Etendant les bras, à la façon d'une crucifiée, elle soulève le large manteau retenu sur la poitrine par une cordelière et montre ainsi tous les détails de son habillement : robe à corsage, double jupe et ceinture nouée par devant. Des liens enserrant le bas de la jupe et les pieds de la martyre, tout comme à Auchy-les-Moines.

L'auteur de cette notice attribue la statuette, gothique encore de métier, au début du XVI^e siècle, à cause de certains détails du costume, les manches à crevés notamment. Telle qu'elle est, on peut la ranger parmi les représentations les plus gracieuses de la sainte à barbe.

L'Image d'Humelghem.

Dans *Le Patriote Illustré* du 1^{er} décembre 1935, M. Adrien Jans a consacré deux colonnes à « Wilgefortis, la Vierge barbue », où il offre à ses lecteurs quelques généralités sur la légende et sa diffusion. Au début de son article, il rappelle « cette image de sainte Wilgefortis, dont nous avons reproduit la photographie dans notre numéro du 30 septembre 1934. Cette petite (2) sculpture de pierre se trouve encastrée dans le mur du chœur, en cette charmante église d'Humelghem. Son authenticité n'est pas certaine, il est vrai, ne reposant pas sur des preuves solidement établies ».

Effectivement, *Le Patriote Illustré* du 30 septembre 1934 contient un attrayant article, abondamment illustré, sur « Humelghem, hameau de Steenockerzeele, et son intéressante église », celle-ci méritant d'être visitée et étudiée par touristes et archéologues. C'est ce que nous avons fait dernièrement, sous la conduite de M. l'abbé Van der Hulst, curé d'Humelghem depuis un quart de siècle, conservateur

(1) J. de Borchgrave d'Altena, *Une Statuette inédite de sainte Wilgeforte*, dans le *Bull. de la Soc. d'Archéol. de Bruxelles*, 1936.

(2) Toute la pierre mesure environ 0.35 m. de hauteur : la croix, 0.25 m.

zélé du joyau archéologique confié à sa garde, qui a fourni au collaborateur du *Patriote illustré* les principales données pour son premier article.

Relisons tout d'abord ce qu'on y dit au sujet de la sculpture qui nous occupe. Dans le chœur, un crucifix de facture romane, placé dans le mur même, attire notre attention.

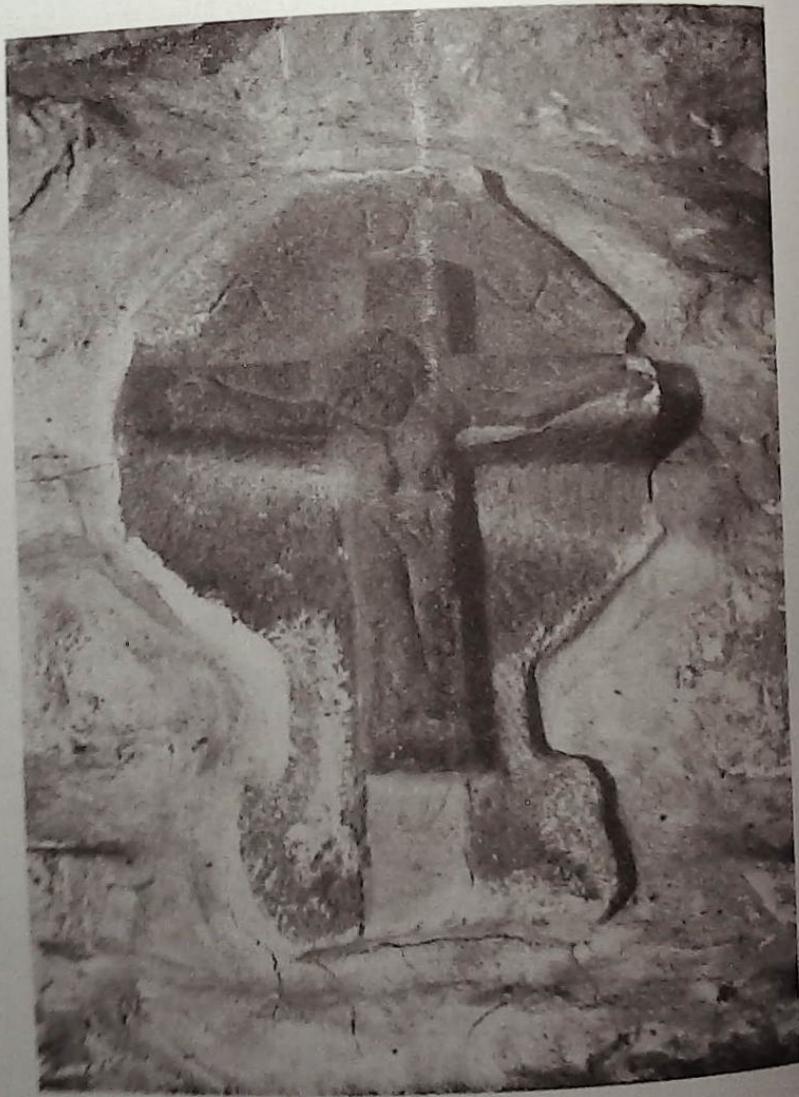
— Voilà un des plus vieux Christ du pays ?

— Il ne s'agit pas d'un Christ, nous répondit notre guide. Cette sculpture représente une femme crucifiée : sainte Wilgeforte... Et le savant curé raconte, avec exactitude et précision, la légende de la Sainte, sans oublier le détail capital de la barbe, qu'on ne retrouve pas dans la sculpture qu'il vient d'identifier si catégoriquement (1). Voilà une première remarque contre cette identification. Il importe d'en faire une autre : la sculpture encastrée dans le mur du chœur de l'église en question ne fait pas partie intégrante de celle-ci. En effet, c'est le curé lui-même qui l'y a fait placer il y a une bonne vingtaine d'années, ne voulant pas perdre cet objet qu'un de ses paroissiens lui avait apporté, sans lui en indiquer la provenance ni l'origine. Les deux archéologues que j'ai consultés à ce sujet, M. le chanoine Maere et le comte J. de Borchgrave d'Altena, sont d'accord pour déclarer qu'il ne s'agit nullement d'une sainte Wilgeforte, mais d'un Christ rustique, méchante sculpture du XVII^e siècle.

Quant à l'apparence qui a pu suggérer l'identification précitée, le comte de Borchgrave ajoute que, vraisemblablement, « on doit à l'inexpérience du sculpteur le dessin maladroit et exagéré des pectoraux ». Notez en effet que l'image est nue, n'ayant qu'une couronne sur la tête et le perizonium autour des reins, ce qui est conforme à l'iconographie du divin Crucifié, mais absolument contraire à la tradition iconographique de notre Sainte. Quant aux trois lettres, si on veut expliquer la dernière par Wilgefortis, on n'arrive pas à fournir une interprétation plausible des deux premières. Il serait plus simple de voir, dans celle du milieu, l'initiale du mot *Deus* ; dans les deux

(1) *Le Patriote Illustré*, 30 septembre 1934, p. 1241.

autres, A et W, une transposition populaire de *alpha* et *oméga*, désignant Celui qui s'est déclaré le commencement et la fin de toutes choses. Pour justifier par un exemple la confusion de l'oméga (minuscule) avec W, je signale au lecteur incrédule *La Trinité* de Jean Bellegambe, conservé



La pierre d'Humelghem.

dans l'église Notre-Dame, à Douai, où l'oméga est fait de deux O entrelacés, qui ressemblent à un W (1).

(1) Cf. la planche 70 dans A. Goffin, *L'art religieux en Belgique. La Peinture des origines à la fin du XVIII^e siècle*. Bruxelles, 1924.



Panneau de Grimbergen.
1^{er} stade.



Panneau de Grimbergen.
2^e stade.

Je conclus donc, n'en déplaise au vénérable curé d'Humelghem, avec le chanoine Maere : « Jusqu'à preuve du contraire, il faut considérer cette sculpture comme un crucifix au Christ reproduit avec barbarie », et avec mon second conseiller : « Quoi qu'il en soit, il est impossible de reconnaître dans cette image la Sainte dont nous nous occupons ».

S. Wilgefortis Grimbergensis.

D'après un correspondant néerlandais, Schnürer et Ritz signalent à l'abbaye de Grimbergen, près de Bruxelles, une représentation de la Sainte crucifiée, peinte au XVIII^e



Panneau de Grimbergen.
3^e stade.

siècle : « anscheinend aus dem 18. Jahrhundert » (p. 254). Nous pouvons corriger et compléter leur indication sommaire, grâce aux renseignements détaillés obligeamment fournis par le R. P. Delestré, de l'abbaye Norbertine de

Grimbergen, et par M. Leegenhoek de Bruges, qui m'a confié les photographies prises par lui, pour rehausser l'illustration de cette notice.

L'abbaye de Grimbergen possédait, dans ses collections artistiques, un paysage peint au XVIII^e siècle, sur bois, provenant probablement de Tronchiennes ou de Furnes. Le panneau était en très mauvais état, fendu horizon-



Revers du panneau de Grimbergen
après nettoyage partiel.

talement sur toute sa largeur, comme le montre notre première reproduction. La restauration en fut confiée à M. Leegenhoek de Bruges, dont l'habileté et la conscience techniques justifient la réputation. Après un premier nettoyage, quelques « sondages » lui permirent de constater la présence d'une œuvre plus ancienne, complètement surpeinte. Guidé par son instinct et certain de faire une trouvaille, il résolut de pousser à fond ses investigations, après avoir

copié soigneusement le paysage marin, appelé à disparaître. Un nettoyage à fond mit au jour une scène guerrière, peinte à la fin du XV^e siècle ou tout au début du siècle suivant, mais dont le sujet était difficile à établir avec une certitude et une précision absolues. Heureusement le restaurateur eut l'ingénieuse idée de nettoyer aussi le revers, couvert d'une épaisse couche de peinture, dans la supposition que le panneau pouvait avoir fait partie d'un triptyque, comme



Revers du panneau de Grimbergen
après nettoyage complet.

volet extérieur. Un nettoyage partiel fit apparaître une figure mystérieuse, qui devint bientôt, à la suite d'un nettoyage complet, sainte Wilgeforte, couronnée et crucifiée, comme on peut le voir par la reproduction des deux photographies prises par le restaurateur aux deux stades de son heureuse opération. En même temps se trouvait expliquée la première scène, en rapport étroit avec le revers. Après

le refus opposé par la Vierge chrétienne à ses sollicitations, le roi de Sicile, courroucé et tenace, envahit le Portugal et assiège son royal adversaire. Celui-ci veut à tout prix éviter une guerre désastreuse et, ne pouvant vaincre l'obstination de sa fille et ses « maléfices », il la fait jeter en prison et puis crucifier. Tels sont les deux épisodes successifs d'une légende, représentés par un peintre anonyme sur l'avert et le revers du volet d'un triptyque qu'on pouvait croire totalement perdu, mais dont une restauration habile est parvenue à ressusciter — le mot n'est pas trop fort — les deux scènes que nous venons d'analyser. Le volet restauré, accompagné de la copie du paysage enlevé, décore le palier de l'escalier d'honneur de l'abbaye norbertine, accroché de telle façon qu'on peut sans peine en admirer les deux faces, reproduites ici comme la troisième et la dernière de nos cinq illustrations, d'un incontestable intérêt documentaire.

En Wallonie. La Vierge Barbue de Liège.

En parcourant les diverses monographies consacrées à sainte Wilgeforte, j'ai rencontré un passage curieux, passablement énigmatique, que je transcris littéralement, à l'intention de mes lecteurs liégeois.

« Hier sei schliesslich eine Nachricht aus GOMOLKI, *Breslauer Merkwürdigkeiten*, erwähnt (1733). Dort heisst es : In der Maria-Magdalenen-Bibliothek zu Breslau ist ein Bild der bärtigen Jungfer von LÜTTICH, von welcher man sagt, dass sie vor grossen Kummer weil sie kein Mann nehmen wolle, den Bart bekommen haben soll » (1).

Je n'ai pas sous la main l'ouvrage de Gomolki et ne l'ai pas cherché, mon intention n'étant pas de pousser plus loin mes investigations, mais simplement de signaler aux folkloristes et autres chercheurs liégeois cette mention probablement unique, puisque le savant directeur du Musée de la Vie wallonne, M. J. M. Remouchamps, ne possède pas

(1) H. Dittrich, *Schlesische Kummernsbilder*, dans la *Jahresbericht des Neisser Kunst- und Altertumsvereins*, VII (1903), p. 37. Neisse, 1904.

la moindre donnée concernant une sainte Wilgeforte ou autre vierge barbue en territoire liégeois. Pour en trouver, il faut aller à Bouvignes, avec le père B. de Gaiffier, ou bien nous accompagner en pays hennuyer.

En pèlerinage à Estaimpuis.

Estaimpuis, près de Herseaux, est une commune du Hainaut, à 15 km. N.-N.-O. de Tournai. Son nom ne figure pas dans l'important « Ortsverzeichnis » de Schnürer et Ritz, qui consacrent cependant tout un alinéa au culte de la Sainte dans cette commune.



Image de « sainte Wille »
à l'église d'Estaimpuis.

« Von den Niederlanden konnte sich der Kult, nachdem er kirchlich anerkannt war, leicht auch in die katholischen Nachbarländer verbreiten. Er beschränkte sich nicht auf die flämisch sprechenden Teile. In dem wallonischen Hennegau ist er bezeugt. In dem dorpe Estaimpuis befindet sich noch heute an einem modernen gusseisernen, mit Rebenblättern gezierten Kreuz eine hölzerne, 75 cm.

hohe Darstellung der hl. Wilgeforte, deren Kleider unten zusammengebunden sind, und die keinen Bart und keine Krone hat. An dem Fehlen des Bartes und der Krone erkennen wir, dass die Darstellung jüngeren Datums ist. Sie soll nach Angabe des Pfarrers seit etwas mehr als zwei Jahrhunderten verehrt worden sein » (1).



Bannière de « sainte Wille »
à Estaimpuis.

Le correspondant auquel mes prédécesseurs font allusion dans cet extrait n'est pas le curé actuel d'Estaimpuis, M. l'abbé A. Franck, qui n'aurait pas manqué de leur signaler, comme à moi, le nom populaire de la Sainte, appelée communément sainte Wille. Je lui dois — et l'en

(1) Schnürer et Ritz, *op. laud.*, p. 262. Je signale deux erreurs de détail dans l'extrait ci-dessus : la statue, mesurant 60 cm. environ, n'est pas en bois, mais en plâtre, et la croix de fonte mesure 75 cm. (Communication de M. l'abbé A. Franck, curé d'Estaimpuis). — La note bibliographique qui accompagne cet alinéa, renvoie aux contributions de F. Desmons dans les *Annales de la Soc. hist. et arch. de Tournai*, N. S. XIII (1908), p. 52, et dans la *Revue Tournaisienne*, VII (1911), p. 101.

remercie encore ici — la petite photo de la statue et de la bannière, d'autant plus que cet envoi était accompagné d'une lettre intéressante (11 déc. 1935), d'où j'extrais ce qui suit :

« J'aurais voulu vous donner plus de renseignements sur sainte Wilgeforte ou sainte Wille (comme on l'appelle ici). Son culte est assez en honneur chez nous : on vient de la paroisse et des villages voisins (un ou deux pèlerins par semaine, en moyenne). Les mères apportent leurs enfants et demandent « les Évangiles », une prière à la Sainte, et font allumer des bougies devant sa statue. La Sainte possède une assez belle bannière qui sort en procession, comme d'ailleurs la statue sur un brancard porté par des jeunes gens. Je n'ai pas trouvé de documents à son sujet : mon prédécesseur m'a dit que son pèlerinage avait toujours été très fréquenté. J'avais déjà pensé à faire frapper de petites médailles de la Sainte, mais j'ai été quelque peu ébranlé en lisant l'article de dom R. Van Doren dans *Les Questions liturgiques et paroissiales*, à Louvain ».

La finale de cette lettre fait allusion à un compte rendu sous forme d'article consacré au beau travail de Schnürer et Ritz, appelé sans plus une « volumineuse étude », où l'auteur résume avec beaucoup de précision, sauf qu'il place Steenberg en dans le Limbourg, sans dire lequel (1), les conclusions nettement négatives des chercheurs précités au sujet de « la mystérieuse vierge et martyre, depuis longtemps d'ailleurs délaissée par la faveur

(1) Cf. dom R. Van Doren, *Sainte Wilgeforte*, dans *Les Questions liturgiques et paroissiales*, XIX (1934), p. 327-31. L'erreur signalée ci-dessus se rencontre p. 329. Aux critiques déjà formulées — manque d'appréciation élogieuse, erreur géographique — je me permets d'ajouter ici combien j'ai été choqué par l'inqualifiable procédé, dans une revue destinée au clergé, de citer un texte liturgique d'après une traduction laïque au lieu de reproduire l'original : « La fête de W. existait officiellement pour tout le diocèse d'Utrecht au 20 juillet. On récitait la messe *Dilexisti*, avec une oraison propre d'un goût assez contestable qu'Huysmans nous a traduit (*sic*) dans un de ses livres : Seigneur, nous vous en p. 52, et dans la *Revue Tournaisienne*, VII (1911), p. 101.

populaire » (1), mais qui figure encore dans la dernière édition officielle du martyrologe romain (2).

Un type spécial.

Nous savons que c'est le *Volto Santo* de Lucques ou une figure analogue qui a donné naissance à la légende de la Sainte crucifiée. Pour que cette transposition de nom et de sexe fût possible, il fallait comme point de départ un Christ habillé, barbu et ceint d'un diadème.



La « Virgo fortis » de Horst.

(1) Cette affirmation paraîtra manifestement exagérée, si on veut bien lire mes notes jusqu'au bout.

(2) « Il y aura sans doute encore une certaine surprise de voir inscrite au martyrologe romain — et cela depuis le XVII^e siècle — la mention de sainte Wilgeforte. La dernière édition officielle porte en effet : *In Lusitania, Sanctae Wilgefortis, virginis et martyris, quae pro christiana fide ac pudicitia decertans in cruce meruit gloriosum obtinere triumphum* ». Ibidem, p. 330.

La présence d'une couronne d'épines, attribut du Christ crucifié, devait donc, semble-t-il, empêcher cette métamorphose. Mais rien n'arrête l'imagination populaire, éprise de merveilleux. A ce point de vue, l'image crucifiée de Horst, dans le Limbourg hollandais, est particulièrement intéressante et trop peu connue. Nous sommes heureux de pouvoir offrir à nos lecteurs, grâce à la bienveillante intervention de M. Th. Creemers, curé-doyen de Horst, une belle reproduction (1) de cette curieuse figure de transition, qui nous dispense de toute description. Malgré la couronne d'épines, c'est une sainte Wilgeforte pour les habitants de la coquette ville hollandaise, qui connaissent bien la légende de la princesse portugaise, « racontée en classe », comme j'ai pu le constater sur place. Cette belle pièce a été restaurée au début du siècle ; nous ne savons donc pas quelle était l'inscription ancienne, sur laquelle on a repeint le « Virgo fortis » moderne, comme on peut le constater sur la photographie.

Une source trop négligée d'information iconographique.

Les auteurs de la monographie allemande qui ont tenté, comme il leur incombait, d'être aussi complets que possible, signalent aussi (p. 267) « eine Statue, die einst Nadar in Paris besass, und die auf einer Ausstellung dasselbst mit boshafter Torheit als « Christ androgyne » bezeichnet wurde. Die Füße sind unten mit dem Gewande an das Kreuz gebunden. Die Haupthaare fallen vorn an dem reich geschmückten Körper lang herab (Abb. 85).

En s'exprimant ainsi, ils confondent — confusion peu grave d'ailleurs — le passé avec le futur et une exposition avec une vente publique, dans cette note empruntée à Alfred Darcel, qui a signalé l'image curieuse de la collection Nadar aux lecteurs de *l'Illustration*. Voici comment il y inaugure son article révélateur, le 20 janvier 1866 :

« Le singulier crucifix dont nous donnons l'image est une statuette en bois de 0 m. 80 de haut, d'origine allemande très probablement, et de la fin du seizième siècle

(1) La *Virgo fortis* de Horst a été reproduite par A. Welters *De Nedermaas*, IX (1931), p. 67, et par G. Schreiber dans *und Volkstum, Jahrbuch für Volkskunde*, fig. 24. Munich, 1936.

Après avoir été au musée rétrospectif, il fera partie, sous le titre de *Christ androgyne*, de la vente d'objets d'art et de curiosité que M. Nadar doit faire le 24 de ce présent mois de janvier. Plusieurs ont voulu voir un Christ androgyne dans cette statuette, et n'ont pas manqué de faire les suppositions les plus hasardeuses » (1)... par ignorance plutôt



Statuette de la coll. Nadar, à Paris
(d'après *l'Illustration*).

que par méchanceté ou « mit boshafter Torheit » comme l'ont supposé nos prédécesseurs, qui analysent l'article de Darcel et en donnent des extraits, probablement sans l'avoir consulté directement. En effet, s'ils l'avaient eu sous les

(1) Cf. A. Darcel, *Sainte Wilgeforte*, dans *l'Illustration*, XLVII (1866), p. 46 et p. 48 pour le magnifique dessin que nous avons reproduit.

yeux, comment auraient-ils pu se décider à donner de cette statuette le maladroit et vilain croquis qui dépare leur beau livre (fig. 85), plutôt que le magnifique dessin de l'*Illustration*, reproduit ici, pour la satisfaction iconophile de nos lecteurs qui apprécieront, même sans commentaire, ce petit chef-d'œuvre, où l'artiste sut conserver à une face barbuë toute sa grâce virginale.

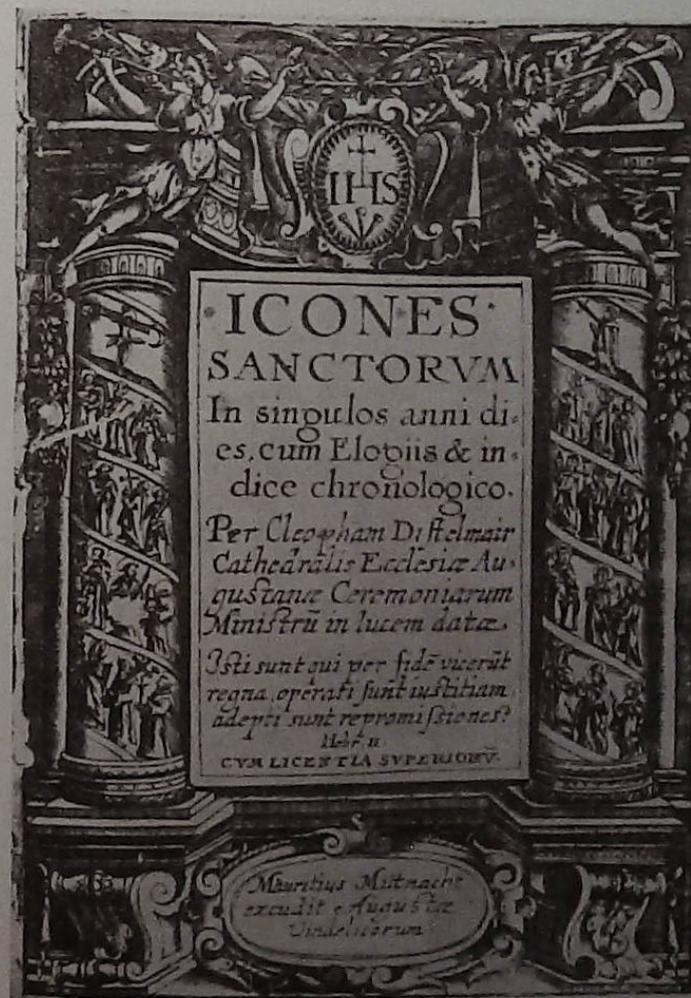
Une autre reproduction de la statuette Nadar *vue de face*, moins belle que la nôtre, mais supérieure à celle de Schnürer et Ritz, figure dans la *Chronique Médicale* (1908) d'après une photographie communiquée par « l'excellent M. Nadar », ce qui prouve qu'en 1908 le propriétaire de la statuette n'avait pas changé de nom, malgré la vente publique annoncée en 1866. Nos prédécesseurs n'ont pas connu cette revue, pourvue d'excellentes tables annuelles, avec maints renvois à sainte Wilgeforte (1). Quant à l'*Illustration*, comment n'ont-ils pas rappelé, ne fût-ce que par un mot ou par un renvoi, le document iconographique mentionné par Darcel dans son bref et substantiel article, où se rencontre l'alinéa suivant, qui vaut d'être transcrit littéralement :

« Nous trouvons son image dans les *Icones Sanctorum in singulos anni dies cum egiis eorum* a C. DESTELMAYR. — *Aug. Vindelicorum*, 1610. Sainte Wilgeforte est en croix et entourée de soldats, mais la gravure est si petite qu'on ne peut voir si elle est liée ou clouée à la croix. C'est le 20 juillet que l'on célèbre sa fête ».

De ce recueil iconographique, mentionné tout au long par Darcel et qui touchait de près à leur sujet, Schnürer et Ritz ne soufflent mot. Voilà pourquoi nous supposons qu'ils n'ont pas vu par eux-mêmes l'article de Darcel : s'ils l'avaient consulté directement et lu en entier, ils ne pouvaient se dérober à l'obligation de mentionner à leur tour le recueil signalé par lui et de faire les recherches nécessaires, si fastidieuses fussent-elles, pour l'identifier et en retrouver un exemplaire. Je sais par expérience que la chose n'est point aisée : on a beau consulter les répertoires bibliographiques anciens ou modernes et les catalogues des plus

(1) Cf. *La Chronique Médicale*, X (1903), p. 548 ; XI, (1904), p. 621 ; XII (1905), p. 25 et 583 ; XIV (1907), p. 460 ; XV (1908), p. 667.

riches bibliothèques : nulle part on ne trouvera la mention d'un recueil icono-hagiographique sous le nom de Destelmayr, pas même dans l'important catalogue, en voie de publication, des imprimés de la Bibliothèque Nationale, à



Frontispice des *Icones Sanctorum* de Distelmair.

Paris. Cependant, si l'on continue à en tourner patiemment les pages consacrées à la lettre D, on trouvera bientôt la référence suivante que je transcris *in extenso*, après des recherches prolongées :

« DISTELMAYR (Cleophas). — Icones sanctorum in
 « singulos anni dies, cum elogiis et indice chronologico,
 « per Cleopham Distelmair, ... in lucem datae. — Augustae
 « Vindelicorum, apud J. Praetorium (s. d.). In 8°, pièces
 « liminaires, 192 p., index et pl. (H. 9315) ».



3^e planche de juillet
 dans les *Icones Sanctorum* de Distelmair.

Sous cette graphie plus correcte, le recueil iconogra-
 phique est relevé dans le *Supplément* de Brunet, mais pas
 dans le *Trésor* de Graesse, avec un titre plus complet, une

variante quant au format et à l'imprimeur, et avec la date
 de 1610, indiquée par Darcel (1).

J'ai devant moi l'exemplaire de la *Staatsbibliothek*
 de Berlin, l'ouvrage étant introuvable en Belgique et la
 Bibliothèque Nationale ne prêtant pas volontiers ses im-
 primés. Je puis ainsi offrir au lecteur la reproduction du
 frontispice et de la troisième planche du mois de juillet,
 avec l'image de sainte Wilgeforte dans un médaillon. Mal-
 gré les dimensions réduites, qui sont celles de l'original,
 on peut constater l'absence de liens au poignet gauche.
 Aussi, sans partager les hésitations de Darcel, nous affir-
 mons que la Sainte est *clouée* à la croix. A la p. 106, on lit
 ces quelques lignes, sous la date du 20 juillet :

WILGEFORTIS Virgo. Regis Portugalliae filia, pro
 Christianae religionis & pudicitiae defensione decertans,
 cum a Christo sponso suo deformari rogasset, ne ad nuptias
 posset expeti, subito illi satis promissa excrevit barba. Cele-
 bratur sub nomine *ONTCOMMERAE*, a depellendis forte
 vitae curis et molestiis.

Au lecteur qui, influencé par le sens des dérivés *pro-*
mettre et *promesse*, s'étonnerait de l'expression *promissa*
barba dans notre texte, je me permets de faire remarquer
 que le participe *promissus*, employé adjectivement, signifie
 « qu'on a laissé pousser, qui pend, long ». Je lui recom-
 mande en même temps le nouveau et magnifique *Diction-*
naire illustré latin-français, par F. GAFFIOT, édité chez
 Hachette, Paris et Bruxelles.

Une planche pour deux recueils.

Petrus Biverus ou Pierre de Bivero, théologien es-
 pagnol, naquit à Madrid en 1572. Il entra dans la Com-
 pagnie de Jésus en 1593 et y professa bientôt la rhétorique,

(1) « *Icones sanctorum. In singulos anni dies, cum Elogiis et
 indice chronologico, par Cleopham DISTELMAIR, cathedralis
 ecclesiae Augustanae ceremoniarum ministrum in lucem datae.
 Mauritius Mitnacht excud. Augustae Vindelicorum, 1610, pet.
 in-4°, fig.* ». J.-Ch. Brunet, *Manuel du Libraire et de l'amateur de
 livres*, VII, *Supplément* par P. Deschamps et G. Brunet, col. 408.
 Paris, s. d. (1922). — J. G. Th. Graesse, *Trésor de livres rares et
 précieux*, Berlin, 1922 (réimpr.).

la philosophie et la théologie. En 1616, il se rendit à Bruxelles, en qualité de *concionator* ou prédicateur des archiducs Albert et Isabelle. Plus tard, il rentra en Espagne et mourut, recteur du Collège de Madrid, le 26 avril 1656.

En même temps qu'un illustre théologien et orateur, le père de Bivero fut un écrivain fécond. Cependant la grande encyclopédie espagnole — *Enciclopedia Universal ilustrada europeo-americana* — généralement bien informée au point de vue bibliographique, ne mentionne aucun ouvrage de ce jésuite espagnol, ce qui prouve que l'auteur de l'article ne s'est pas donné la peine d'ouvrir la *Biographie générale* de Didot, que tout le monde connaît, ni la célèbre *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus*, par A. De Backer et J. Sommervogel. Ce dernier répertoire mentionne, comme septième œuvre du théologien madrilène, le traité édifiant qui intéresse notre sujet et dont voici le titre complet : *Sacrum Sanctuarium Crucis et patientiae crucifixorum et cruciferorum, emblematicis imaginibus laborantium et aegrotantium ornatum,...* auctore R. P. PETRO BIVERO, *Matritensi Soc. Jesu theologo, serenissimorum Belgii principum concionatore*.

Le pieux recueil parut en 1634 à Anvers, « ex officina Plantiniana Balthasaris Moreti ».

L'ouvrage de l'érudit et éloquent théologien se compose de trois parties, consacrées aux nombreux martyrs — hommes, enfants, femmes — qui ont subi le même supplice que leur Divin Maître.

La dernière partie inaugure p. 525 la série des Saintes crucifiées, telles Blandine, Eulalie, Julie et, en septième lieu, Wilgefortis. A la p. 585, une belle gravure sur cuivre, la 65^e du recueil, représente le supplice de la Sainte à barbe, commenté longuement (p. 587-592) sous le titre : « Emblematica imago LXV S. Wilgephortis virginis crucifixae explicata ». Ce long commentaire ne nous apprend rien, si ce n'est que l'auteur rappelle, à titre de rapprochement, l'histoire d'une femme à barbe, fille du consul Symnaque, rapportée par saint Grégoire dans ses Dialogues, IV, 13, et imprimée par Migne, *Patrologie latine*, t. 77, col. 340.

Au bas de la gravure se lit le distique suivant :

*Purpureum quae barba decus violaverit oris,
Haec tibi non fracti pectoris omen erat.*

La gravure est reproduite dans les études de l'abbé E. Maupas et de H. Levelt, citées au début de cet article. Nous la reproduisons à notre tour, parce que les reproduc-

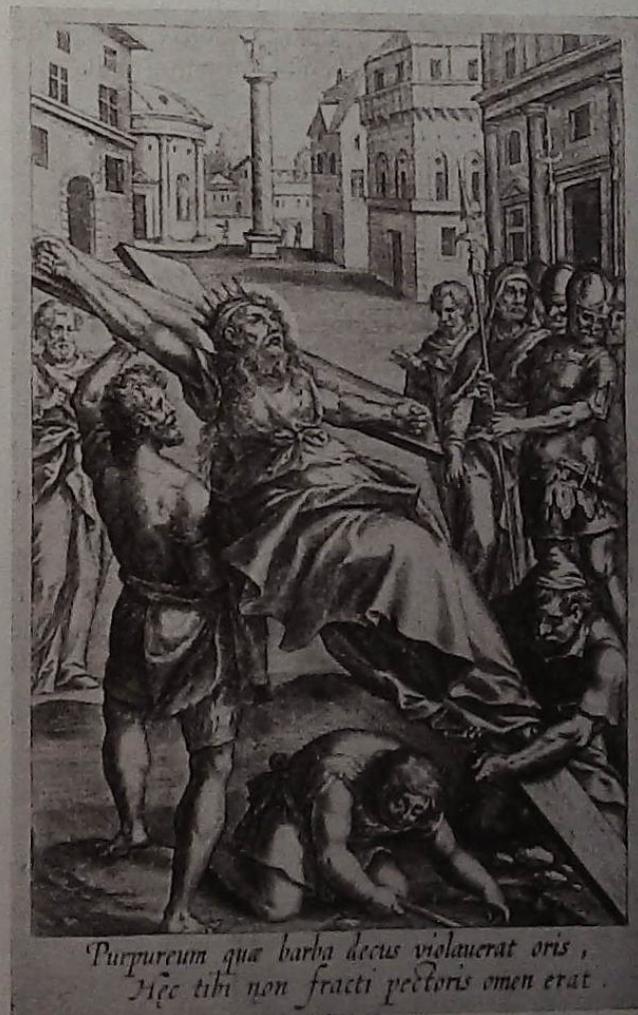


Planche de A. Collaert
pour les ouvrages de B. Ricci et de P. Bivero.

tions existantes sont imparfaites, surtout la seconde, et que les deux monographies sont aussi peu connues que l'œuvre originale, aucune des trois n'étant mentionnée dans le grand ouvrage de Schnürer et Ritz.

A propos de l'illustration du *Sacrum Sanctuarium Crucis*, le P. Sommervogel donne, col. 1524, les renseignements que voici, d'après le Catalogue du Musée Plantin, 2^e éd., p. 84 : « Cet ouvrage a un titre gravé et 70 gravures. Les planches furent faites par A. Collaert pour l'ouvrage du P. Barth. Ricci, et retouchées par Ch. de Mallery pour celui du P. Bivero ».

L'ouvrage in-8^o du Jésuite italien Barth. Riccius parut chez Plantin en 1608 sous le titre suivant : *Triumphus Jesu Christi crucifixi* (1). Les 70 figures sont imprimées au recto de chaque feuillet ; elles représentent les martyrs de chaque mois, qui ont été crucifiés comme Jésus-Christ. Malgré le prix peu élevé auquel furent adjugés quelques exemplaires dans les ventes publiques, d'après les indications de Brunet, reproduites par Th. Graesse, cet ouvrage manque dans les riches collections de la Bibliothèque royale, à Bruxelles, et sur les rayons de mieux en mieux garnis de notre bibliothèque universitaire. Nous avons utilisé l'exemplaire du Musée Plantin-Moretus, à Anvers, ce qui nous a permis de constater que les « retouches » précitées sont nulles en ce qui concerne la gravure, et se réduisent à un changement de chiffre, le 65 remplaçant le 45 primitif.

Un tableau moderne.

Le petit village de Waalre, près d'Eindhoven, était jadis un centre important de la dévotion à sainte Wilgeforte (2). Schnürer et Ritz signalent un tableau d'autel

(1) Cf. M. Rooses, *Catalogue du Musée Plantin-Moretus*, 5^e éd., p. 99. Anvers, 1902. — Les deux recueils sont mentionnés séparément par A. Bouvenne, *Sainte Wilgeforte*, dans la *Revue de l'Art chrétien*, X, (1866), p. 113, mais sans soupçonner qu'il s'agit d'une planche identique pour les deux recueils.

(2) « In Waelre autem, juxta Eyndoviam pago, sacram habet sodalitatem, et celebri peregrinorum concursu olim visitari solita est, ac magno cum fructu et sublevamine eorumdem, ante nuperam Iconomachiam ». A. Wichmans, *Brabantia Mariana tripartita*, p. 599. Anvers, 1632.

peint pour l'église de Waalre par le maître hollandais, qu'ils appellent un « flämischen Maler » (p. 253), Adrien de Lelie, peintre de genre et de portraits, né à Tilbourg en 1755, mort à Amsterdam en 1820. Le musée de Haarlem possède une de ses œuvres (1). Quant au tableau de l'église



Martyre de S. Wilgeforte à Waalre.

de Waalre, où la Sainte est représentée *imberbe*, comme le montre la planche-frontispice de H. Levelt, reproduite ici avec son assentiment, les auteurs précités ne la connaissent

(1) Cf. *Catalogus der Schilderijen en teekeningen in het Frans Halsmuseum*, p. 83. Haarlem, 1929.

que par la description donnée dans la revue brgeoise *Biekerf* (XXIV, p. 41), incomplète et inexacte. On n'y mentionne pas le fait capital que la Sainte est représentée sans barbe, et la reproduction, si peu claire qu'elle soit, permet de contester que « een beul *nagelt* (je souligne) hare linkerhand vast », car le bourreau ne cloue pas, mais lie : détail sur lequel nous avons attiré l'attention dans la deuxième note de ce travail. On constatera encore une fois qu'une reproduction, même imparfaite, dépasse toutes les descriptions.

S. Wilgeforte versifiée.

Tandis que brillait à la cour de Louis XIV le plus célèbre des poètes latins modernes, Jean de Santeul (1630-1697), le chantre attitré des exploits du Grand Roi, un contemporain et presque son homonyme, P. J. Sautel (1613-1662), après avoir terminé ses études d'humanités chez les Jésuites, entra dans l'ordre de saint Ignace et consacra sa vie à l'enseignement et à la culture des lettres. Il composa successivement les recueils poétiques suivants : *Divae Magdalenae ignes sacri* (Lyon, 1656) ; *Lusus poetici allegorici* (Lyon, 1656-67) ; enfin son *Annus sacer poeticus*, dont la première édition parut en 1665. C'est dans ce recueil, dont le titre sommaire indique suffisamment le contenu, qu'on trouve, sous le 20 juillet, un petit poème élégiaque en l'honneur de sainte Wilgeforte : spécimen curieux de ce mélange de sacré et de profane qu'affectionnait le poète humaniste, qui introduit des réminiscences classico-païennes dans un sujet nettement chrétien. A cause de son intérêt pour notre sujet et de la rareté du recueil, oublié de nos jours, ou presque, nous reproduisons ci-après les distiques du P. Sautel, sans les déflorer par un commentaire, d'ailleurs superflu pour la plupart de nos lecteurs.

S. VUILGEFORTIS VIRGO BARBAE REPENTE ENASCENTIS MIRACULO CASTITATEM TUETUR.

Virgineo metuens formosa puella pudori
(Nam nitet eximio pulcher in ore decor :)
Quotquot empyreo Superos agnorat Olympo
His rogat, aut paribus supplice voce sonis :
« O Superi, quibus est curae virtutis honestas,
Quosque pius tangit virginitatis amor ;
Vos precor, ut nostro species abscedat ab ore,
Quae solet infestos sollicitare procos.
Non ego deformes vetulae cutis abnuo rugas,
Nec quae gibboso tubere terga tument.
Nullum ego, Caelicolae, quodcumque est, respuo monstrum,
Dum meus egregio cedat ab ore nitor ».
Audivere preces Superi, namque insita mento !
Hirsutis coepit crescere barba pilis.
Spectantùm insolitus praecordia perculit horror,
Seque fugit comitem jungere virgo comes.
Abdicat et mater sobolem, soror ipsa sororem,
Nec proprio nota est hispida Nata patri.
At virgo laetatur ovans, dum turba procorum
Excidit, optatis non fruitura suis.
Namque viro ut propior facta est barbata virago,
Coepit ab impuro tutior esse viro.

[*Annus sacer poeticus, sive selecta de divis Caelitibus Epigrammata, in singulos anni dies tributa, duobusque tomis parlita, a R. P. Petro Justo SAUTEL, e Soc. Jesu lucubrata. T. II, p. 24. Lugduni, 1679*].

Une inscription campanaire.

Les auteurs de la grande monographie allemande ont recueilli quelques renseignements sur le culte de sainte Wilgeforte à Bavegem ou Baevegem, commune de la Flandre Orientale, près d'Alost, qu'ils ont transportée par erreur dans la Flandre Occidentale, tout en la conservant sous la juridiction de l'évêque de Gand (p. 261), « quae simul stare

non possunt », dirait Hocsem. Cette commune vénère la Sainte comme sa patronne, sous le nom de *Sinte Oncomene*. En 1805, une nouvelle cloche, placée sous l'invocation de la Sainte, fut établie dans la tour de l'église. Elle porte l'inscription suivante, transcrite par les historiens des communes de la Flandre-Orientale (1) :

† SAINTE ONCOMINE.

FRANÇOIS DE LAUSNAY, CURÉ. JEAN-FRANÇOIS DE PORRO, MAIRE. ANGE DE CLERCO, ADJOIND. JEAN-BAPTISTE VAN DER MEULEN, AUGUSTIJN BRAECMAN, MARGUILLIERS. F.-P.-C. DROUOT, 1805.

De nos jours, la sainte patronne de Bavegem est encore honorée à l'église paroissiale, où un vitrail en son honneur a été placé en 1912. C'est la dernière survivance d'un culte liturgique autrefois répandu dans toute la Flandre et le Brabant. A ce titre, elle méritait d'être signalée ici. Des détails sur la dévotion actuelle seront publiés dans les *Studia Catholica* par un folkloriste du terroir, M. de Meyere. Nous renvoyons les intéressés à cet article, qui paraîtra incessamment, et, en attendant, au texte néerlandais de notre travail, plus complet en ce qui concerne la Flandre Orientale.

Les Reliques de la Sainte.

A Bruxelles, sainte Wilgeforte était vénérée particulièrement dans l'église Notre-Dame de Bon Secours, autrefois chapelle de Saint-Jacques.

Il y a une dizaine d'années, un savant prêtre bruxellois a consacré une notice détaillée à ce vieux sanctuaire, reprenant et complétant les notices antérieures (2). Voici ce que nous y lisons à propos de la procession qui sortait le dimanche après la Saint-Jacques (25 juillet) :

(1) Cf. Fr. de Potter en J. Broeckaert, *Geschiedenis van de gemeenten der provincie Oost-Vlaanderen*, 5^e série, I, Bavegem, p. 10. Gand, 1894. — Sur le fondeur lorrain F. P. C. ou Clément Drouot, voir F. Donnet, *Variétés campanaires*, dans les *Annales de l'Académie royale d'Archéologie de Belgique*, 6^e série, I (1909), p. 124.

(2) J. Van Tichelen, *A l'Ombre d'un vieux sanctuaire*. Brasschaat, 1925.

Elle était très populaire à Bruxelles, et conduite, d'ancienne date, par le curé de la paroisse de St-Géry, dont faisait partie, alors, le quartier de Bon-Secours.

Après la confrérie de St. Jacques, les métiers et le serment de St. Christophe, venaient « les porteurs de la statue de sainte Oncommier, qui, la tête ceinte d'une couronne de laurier, tient dans la main droite un crucifix de bois ; les porteurs du buste-reliquaire de la Sainte avec l'inscription : « Hier rusten de Reliquien van de H. Oncommere, bequame Patronesse ter genesing van de Watersugtige » (p. 24).

La même procession est décrite en 1764 par Gaucheret, recteur de la confrérie de Saint-Jacques, dans la notice historique citée en note (1). Son texte est reproduit dans la version flamande de notre étude. Une autre description se rencontre dans un des nombreux recueils de notes historiques, composés par Philippe Baert, généalogiste et biographe de la fin du XVIII^e siècle, et conservés à la Bibliothèque royale de Belgique, à Bruxelles. Elle figure au fol. 390 du volume coté II. 95⁷, analysé par Van den Gheyn (2). D'après son biographe, Baert « écrivait mal, comme la plupart des Belges de son époque » (3). On en jugera par cet extrait, reproduit littéralement, mais en l'accentuant et en le ponctuant, pour la facilité du lecteur :

Procession solennelle de la confrérie de St. Jacques, le dimanche après la fête de ce St. Apôtre.

La confrérie de St. Jacques marchoit....

Item, door de ambachten van St. Jacobs natie, door de Colveniers gulde, tambour battant. On n'i portoit pas le S. Sacrement, mais seulement les reliques de Ste Wilgeforte et la statue de St. Jacques. On y voioit un homme à cheval qui représentoit S. Jacques le bras nuds, et le sabre à la main, faisant mine de se battre contre les Maures. Devant ce prétendu St Jacques, étoit à cheval son équier portant son guidon. La procession étoit fermée par les provideurs, les mambours et les receveurs de l'hôpital de St. Jacques : ils tenoient des branches de laurier à la main, et

(1) Gaucheret, *Historie van de Alderheyligste Maget en Maeder Godts Maria onder den bijnaem van Bijstant*. Bruxelles, 1764.

(2) Cf. J. Van den Gheyn, *Catalogue des Manuscrits de la Bibliothèque royale de Belgique*, VIII, p. 378 (n^o 5810), où il figure avec la cote fautive II. 957, au lieu de II. 95⁷.

(3) Voir sa notice par le baron de Saint-Genois, dans la *Biographie Nationale*, I, col. 633-34. Bruxelles, 1866.

avoient des couronnes de laurier autour du bras droit. Il est à remarquer que le prétendu St. Jacques restait debout devant l'autel pendant qu'on célébrait la messe avant la sortie de la procession ».

La procession fut supprimée en 1726, mais la dévotion à sainte Wilgeforte ne faiblit pas à l'église Notre-Dame de Bon Secours, puisqu'il est statué en 1757 qu'à la fête de la Sainte, les plus beaux ornements rouges seront employés. Dans le livre des comptes de la Confrérie pour l'exercice 1765-66, on inscrit la somme de 14 florins pour une messe en musique, célébrée en actions de grâces pour avoir obtenu une relique de sainte Wilgeforte ; le même compte mentionne une dépense de 47 florins pour un reliquaire. Au siècle précédent, l'église possédait déjà des reliques de la Sainte. En 1682, les mambours et régisseurs de Notre-Dame de Bon Secours avaient dressé l'inventaire de l'ameublement de la Chapelle. Dans cet acte, déposé aux archives de l'église, on relève e. a. :

« Item, encore deux statues en bois polychromé, l'une figurant St Jacques, l'autre Ste Oncommer, debout, un crucifix en bois dans la main droite.

Item, un buste reliquaire de Ste Oncommer ».

D'après un acte du 4 juin 1687, dont l'original repose également aux archives de l'église, les mêmes régisseurs accordent aux doyens du métier des Brasseurs l'autorisation d'élever un autel en l'honneur de saint Arnould, leur patron. De plus, ils décident que « le jour de Ste Oncommer, sa statue et ses reliques, étant à la Chapelle par devers cet autel, pourront être exposées sur cet autel, durant toute l'octave ».

Lors du bombardement de Bruxelles par le maréchal de Villeroi en 1695, la Chapelle eut beaucoup à souffrir. Un incendie s'étant déclaré, on sauva les objets les plus précieux. Les statues précitées et le reliquaire ne sont pas relevés sur la liste des objets mis en lieu sûr, ni dans les comptes de la restauration, mais nous savons, par un procès verbal que dressa, le 30 septembre 1670, un vicaire général de Malines et dont Cuperus nous a conservé le texte, que les reliques vénérées dans l'église de Velsique-Ruddershove, près d'Alost, provenaient précisément du sanctuaire

bruxellois dédié à la Madone del Socorro (1). Après le vol de ces reliques vers 1910, le curé de Bavegem, Ch. Baert, actuellement retraité, céda à Velsique, sur les instances de l'évêché, « une partie minime » des reliques conservées dans son église.

D'autres reliques de la Sainte ont été signalées, il y a près d'un siècle, dans une description pittoresque de la Belgique, dont bien des pages présentent encore de l'intérêt. Voici ce que nous y lisons, à propos de la chapelle de Blauwput (Louvain) :

« A quelques minutes de Louvain, abrités par un groupe de vieux tilleuls, se trouvent une chapelle et un puits. Trois ou quatre maisons, avec leurs granges, y forment un hameau ; c'est la chapelle, le puits et le hameau de Blauwput... La chapelle date d'une époque fort reculée. Incendiée en 1534, elle a été rebâtie telle que nous la voyons aujourd'hui. Elle est dédiée à sainte Wilgeforte, vierge et martyre, jadis fort vénérée en Brabant et dans la Campine sous le nom de *sinte Oncommer*. Je laisse à des étymologistes plus savants que moi le soin d'expliquer par quelle série de métamorphoses Wigeforte a pu produire Oncommer. Cette sainte est peu connue, mais une preuve irrécusable de son existence, c'est qu'elle a laissé des reliques, dont cette chapelle possédait — et possède peut-être encore — un fragment, qu'on y gardait dans un beau reliquaire d'argent doré. Le reliquaire fut enlevé par des voleurs, qui jetèrent la relique dans le puits. Le lendemain, en venant tirer de l'eau, une femme en retira la relique, et depuis ce temps, l'eau de ce puits a conservé la miraculeuse vertu de guérir la folie » (2).

Voilà ce qu'écrivait Eugène Gens en 1849. Depuis lors, « que de choses qui sont mortes, qui sont nées ! » pourrions-nous soupiner avec Cyrano mourant. « Que restait-il aujourd'hui de Blauwput et de la vierge Oncommer ? »

(1) Cf. Schmürer et Ritz, *op. cit.*, p. 255. — Tous les autres détails donnés ci-dessus sont empruntés à l'excellente notice de M. l'abbé Van Tichelen, qui mérite amplement les éloges que le R. P. Pl. Lefevre lui décerne dans la préface. Cf. e. a. pp. 108, 114, 121 et suiv., 195 et 199.

(2) E. Gens, *Rutnes et paysages en Belgique*, p. 14-15, Bruxelles, s. d. (1849). A propos du reliquaire mentionné dans l'extrait ci-dessus, signalons qu'il se trouve actuellement à l'église paroissiale de Blauwput.

se demande Jean Chalon, après avoir reproduit la description d'Eugène Gens. Et voici comment il répond lui-même à sa question, avec le persiflage qui lui est coutumier, à la suite d'une visite faite à Blauwput en 1915 :

« Les vieux tilleuls ont disparu depuis longtemps, et les maisons rurales aussi.

Blauwput existe encore : c'est un faubourg de Louvain (en note : « Plus exactement : dépendance de la commune de Kessel-Loo ») ; il n'a pas souffert pendant que la ville brûlait de l'autre côté du remblai.

Voici la chapelle, bien grande, une petite église. Au-dessus de la porte, on lit :

O. L. Vrouw ter Krampen,

et de fait, aux environs, il suffit de demander la chapelle de Notre-Dame des Crampes ; la premier gamin venu vous renseignera, en flamand bien entendu... Et cette brave Oncommer ? A moins que vous ne préféreriez Wigeforte... en admettant que l'une ou l'autre ait jamais existé.

Rien ! Pas la moindre trace. Le curé, embarrassé sans doute entre elles,

Mit les plaideurs d'accord en croquant l'une et l'autre,
et en les remplaçant d'autorité par *O. L. Vrouw ter Krampen* » (1).

Telle est l'interprétation fantaisiste de Jean Chalon. En voici une autre, plus conforme à la vérité et qui explique la confusion commise par Eug. Gens et par J. Chalon. Il y avait à Blauwput *deux* chapelles : la grande, entourée jadis de tilleuls, devant laquelle on remarque encore le puits comblé, était dédiée à la sainte Trinité, puis à N. D. des Crampes ; elle fut restaurée en 1893, pendant que l'archiviste de Louvain, Edward van Even, composait son grand ouvrage historique, où l'on trouve un croquis de cette chapelle, avant la restauration, et la mention de l'autre chapelle de Blauwput, beaucoup plus petite et dédiée celle-ci à notre Sainte, comme il ressort de l'extrait suivant :

« Non loin de la chapelle précédente, sur la route de Vlierbeek, se trouvait un oratoire en l'honneur de sainte Wilgeforte, en flamand Sinte Oncommer, qui était autrefois en grande vénération dans ces contrées. Augustin

(1) J. Chalon, *Fétiches, Idoles et Amulettes*, I, p. 243-44. Saint-Servais (Namur) s. d. (1921-22).

Wichmans, abbé de Tongerlo, nous a laissé quelques renseignements sur cet oratoire, dont nous ignorons l'origine, mais qui existait en 1563, ainsi qu'il résulte d'un registre de naissance de la paroisse de Saint-Michel... Notre chapelle fut démolie en 1798 ».



Reliquaire de Cruyshautem.

Voilà ce que nous apprend van Even, généralement bien informé (1). Une enquête sur place n'a donné que des résultats négatifs quant à l'emplacement exact de la chapelle de sainte Wilgeforte, dont la légende et le culte n'ont plus laissé le moindre souvenir à Blauwput.

(1) E. Van Even, *Louvain dans le passé et dans le présent*, p. 443. Louvain, 1895.

Enfin, mon ami et ancien collaborateur, M. C. de Baere, qui s'intéresse à mes recherches, m'a signalé qu'on conserve une relique de la Sainte à l'église paroissiale de Cruyshautem, son village natal, situé dans la Flandre Orientale, près d'Audenaerde. Et voici quelques précisions à ce sujet. Une demande de renseignements, adressée au curé-doyen de la paroisse, nous a valu la copie d'une réconnaissance récente, dont nous publions le texte inédit.

ANTONIUS STILLEMANS

*Miseratione Divina et S. Sedis Apostolicae gratia
Episcopus Gandavensis.*

Omnibus has visuris Salutem in Domino.

Tenore praesentium fidem facimus et attestamus, quod Nos, servatis servandis, juxta Concil. Trident. praescriptum, debite recognoverimus et approbaverimus certas Reliquias Sanctae Wilgefortis, virginis et martyris, quas reverenter reponi et collocari fecimus in reliquiario cupreo figurae ovalis, circulo argenteo et crystallo ab anteriori parte ornato; quod reliquiarium, bene clausum et filo cupreo debite colligatum, sigillo Nostro in cera hispanica rubra impresso obfirmari jussimus, permittentes ut praefatae Reliquiae in Diocesi Nostra publice fidelium venerationi exponantur, non tamen exaltentur.

Datum Gandavi, die 26^a mensis Januarii anno 1899.

(Sig. :) A. DE BOCK, vic. gen.

De Mandato Ill^{mi} ac Rev^{mi} D. Episcopi praefati.

(Sig. :) Oscar BYL

Secret.

Concordat cum originali,

quod attestor,

J. VANDECATSYNE

Pastor decanus in

Cruishoutem, 23-11-35.

En France.

Vestiges et Survivances.

Depuis 1727 nous savons, grâce à la notice de Cupepus, l'infatigable Bollandiste anversoise, qu'il existait au XVII^e siècle un pèlerinage très fréquenté en l'honneur de saint Colpinus et de sainte Wilgeforte à Aulnoy, près de Valenciennes, « quo ad eorum opem implorandam confluunt undique ex ipsa etiam Francia, sed praesertim ex Hannonia plurimi ». Mes devanciers se sont contentés de reproduire et de commenter cette information, mais sans la compléter. Il m'a paru intéressant de rechercher les vestiges contemporains de ce culte d'autrefois. Grâce à l'intervention d'une aimable correspondante de Valenciennes, M^{me} Dreyfus-Sée, plus connue dans le monde pédagogique sous son pseudonyme d'Amélie Dubouquet, j'ai obtenu de M. l'abbé Cattelien, curé d'Aulnoy, des renseignements détaillés à souhait et la photographie de la statue de saint « Copain », qui ne nous intéresse par directement ici. De sa lettre en date du 15 décembre 1935, j'extrai ce qui suit :

« Voici les quelques renseignements que j'ai pu recueillir auprès de personnes âgées et sérieuses. Oui, sainte Wilgeforte fut vénérée à Aulnoy jadis. Il y a environ quarante ans, elle avait une statue peu grande dans le fond de l'église. Robe rouge et par dessus « une espèce de rochet blanc ». Elle portait une barbe, mais sa figure était surtout pleine de boutons noirs et gros ; c'était du reste pour les « boutons » qu'on l'invoquait. Il y a quelque temps — m'a dit une femme qui tient la clef de l'église — une personne d'un village voisin est encore venue, au nom d'une autre, invoquer sainte Wilgeforte « pour les boutons ».

La statue dont on m'a parlé n'existait plus à mon arrivée à Aulnoy, il y a 33 ans ; elle était remplacée par une statue de saint Antoine. Le curé qui l'a enlevée est mort. Peu après mon arrivée à Aulnoy, j'ai visité le grenier du presbytère. Dans un coin noir, j'ai trouvé une très vieille statue, crucifiée, qui m'a d'autant plus frappé que jamais je n'avais entendu parler de sainte Wilgeforte. Comme le bois était vermoulu et tombait en poussière, je la brûlai pour éviter une profanation possible... N'y aurait-il pas là

une indication qu'il y a eu à Aulnoy, de longue date, une dévotion à sainte Wilgeforte ? Cette petite, vieille et meurtrie statue du grenier semble le prouver.

Face à la statue de sainte Wilgeforte, dans une niche en chêne, très convenable, se trouvait une autre statue, de



Eglise de Wissant
avec médaillon de sainte Wilgeforte.

même taille environ (0.70 m.). Elle a été sauvée de l'église lors de son incendie, à la fin de la guerre. Elle existe encore, dans l'église nouvelle et elle est beaucoup fréquentée par les mamans d'Aulnoy et des environs, pour les enfants languoureux et à la marche qui se fait trop attendre. Avant la

Révolution française, cette statue à la barbe fort fruste se trouvait, dit un vieil historien de Valenciennes et des environs, dans la cave (crypte) de l'église, et des pèlerins nombreux y descendaient pour « servir le saint » avec leurs enfants. C'était saint Copain, dit-on ».

Pour l'ancien comté d'Artois, qui a formé la plus grande partie du département du Pas-de-Calais, les historiens de sainte Wilgeforte citent Béthune, avec mention d'une image moderne de la Sainte, puis ils ajoutent :



Médaillon de sainte Wilgeforte
dans l'église de Wissant.

« Ferner werden Rinxent, Camiers, Etaples als Orte ihrer Verehung genannt » (p. 263). Pour Wissant, situé également dans le Pas-de-Calais, entre Calais et Boulogne, ils mentionnent un bas-relief en bois, relativement moderne, avec l'inscription : « Sainte Wilgeforte, priez pour nous ». Il se trouve dans un grand médaillon, au-dessus du confessionnal, à gauche. Nous en donnons ici la reproduction, dans une vue d'ensemble de l'église, et séparément.

L'image de Rinxent est plus ancienne, comme le renseigne tout d'abord un archéologue local : « On con-

serve dans l'église une assez ancienne et curieuse statuette de Sainte Wilgeforte, barbue et crucifiée, qui y est l'objet d'un pèlerinage très fréquenté » (1). Au sujet de cette statue, classée officiellement comme objet d'art il y a quelques années, des renseignements détaillés nous ont été obligeamment fournis par M. l'abbé J. Decréquy, curé de Rinxent : « La statue, qui doit dater du XVI^e ou XVII^e siècle, mesure environ 0,35 à 0,40 m. de hauteur. Malheureusement, les bras ont disparu. Pendant la Révolution, elle avait été jetée au bûcher avec le mobilier de l'église, mais elle a été sauvée par un paroissien qui l'a retirée du feu à moitié consumée et l'a rendue au culte après la tourmente révolutionnaire. On aperçoit encore nettement dans le dos les traces du feu. La figure, bien conservée, est agrémentée d'une barbe hirsute ».

Dans leur énumération, Schnürer et Ritz n'ont pas cité la petite commune d'Auchy-les-Moines, alias Auchy-les-Hesdin, canton de Parcq, arrondissement de Saint-Pol. On y conserve une statue du XVII^e siècle qui constitue un type probablement unique dans l'iconographie de la Sainte, comme on peut s'en convaincre par la belle reproduction que nous en publions, avec l'aimable autorisation de la direction des Archives photographiques d'Art et d'Histoire (rue de Valois, 1 bis, à Paris). Il n'est plus possible de savoir quel était l'objet que la sainte tenait de la main droite : peut-être l'instrument de son martyre, indiqué par la palme qu'elle porte dans l'autre main.

A Flamanville, dans la Seine Inférieure, en plus de la statue et d'un autel modernes, établis et mentionnés par l'abbé Maupas, il y a une statue ancienne, dont il n'existe malheureusement pas de reproduction, mais que M. l'abbé Martin a bien voulu faire photographier à notre intention. La petite photographie, prise à l'intérieur de l'église, n'est pas très claire, et il n'y a pas moyen de faire mieux (2).

(1) R. Rodière, *Épigraphie du Pas-de-Calais*, III, p. 765. Arras et Boulogne, s. m., 1907-1919.

(2) A ma suggestion de faire photographier la statue au grand jour, hors de l'église, M. l'abbé Martin m'a répondu (26-11-35) : « Malheureusement, nous ne pouvons pas songer à détacher le fond de la statue qui est trop solidement scellé dans le mur pour l'enlever ; la croix elle-même est solidement fixée sur le bois : je ne puis me risquer à ces travaux ».

Elle permet cependant de vérifier l'observation faite par M. l'abbé Martin dans la première lettre que j'ai reçue de lui (30-4-35) : « Il y a à Flamanville une vieille statue en



Statuette d'Auchy-les-Moines.

bois de sainte Wilgeforte, mais qui me paraît être plutôt un Christ ».

C'est dans ce coin nord-ouest de la France que s'est conservé vivant le culte de sainte Wilgeforte, éteint et

oublié, ou presque, dans les pays germaniques (2). Déjà M. H. Levelt, dans sa belle monographie, avait recueilli des preuves de cette survivance, fournies e. a. par le rév. F. Dalmas, curé-doyen de l'église Saint-Etienne, à Beauvais, et par M. l'abbé R. Edouard, curé d'Arques-la-Bataille. Ce dernier lui écrivait, le 30 juillet 1920 : « J'ai l'honneur de vous confirmer que le culte de sainte Wilgeforte est toujours très vivace dans ma paroisse et que de nombreux pèlerins viennent s'agenouiller et faire leurs dévotions devant le tableau qui représente cette sainte » (2).

Nous avons déjà dit que Flamanville est le centre d'un pèlerinage très important à la Sainte ; une lettre de M. l'abbé Hachin, curé à Wissant, en date du 3 octobre 1935, m'apprend que la dévotion à sainte Wilgeforte est toujours en grande faveur dans sa paroisse. On y implore la Sainte pour les petits enfants : « Lorsqu'ils commencent à marcher, on les lui présente trois fois pour la prier de hâter leurs progrès dans l'art de se tenir sur leurs jambes. Elle est invoquée également pour les agonisants et les enfants rachitiques ».

De même, M. l'abbé J. Decréquy, curé à Rinxent, m'a écrit, le 21 septembre 1935, que le culte de la Sainte est encore très répandu dans toute la région. « On vient la prier pour les enfants malades ou qui ne marchent pas tout seuls. Les fidèles arrivent à Rinxent pendant tout le cours de l'année, mais il y a un jour, le lundi de la Trinité (huitième dimanche après Pâques), où le défilé des enfants qui viennent, portés dans les bras de leur mère, recevoir les Évangiles et faire brûler des cierges devant la statue de la Sainte, dure presque toute la journée ».

A titre de rapprochement, nous signalerons ici, à la suite de dom Morin, que jadis on honorait, « de temps im-

(2) Cf. J. Lechner, *op. cit.*, p. 60 : « Spätere nennenswerte Spuren der Kummernisverehrung in St. Walburg sind aus dem Kloster nicht oder nicht mehr bekannt ; selbst die ältesten Mitglieder des gegenwärtigen Konvents wissen von einem Kult der Heiligen nichts mehr ».

(2) H. Levelt, *Sancta Wilgefortis of Sinte Ontkommer, Maagd en Martelares*, p. 11. Bergen op Zoom, 1929. J'ai consacré à cette étude une notice spéciale dans l'édition flamande de mon travail.

mémorial », à Anhée, près de Dinant, un saint nommé Photinus ou Photin, surnommé *Stamp* par le peuple, qui l'invoquait tout spécialement pour faire « stamper » ou tenir debout et marcher les petits enfants (1).

Tels sont les renseignements inédits, fournis par des correspondants bien informés, sur le culte de sainte Wilgeforte au XX^e siècle dans une région française. On peut en conclure, avec Paul Sébillot, que « les dévotions populaires ont souvent la vie dure ».

JEAN GESSLER.

(1) G. Morin, *Un cas d'hagiographie dinantaise*, dans les *Annales du XVII^e Congrès de la Fédération archéologique et historique de Belgique*, p. 633. Dinant, 1903. — Pour illustrer à l'aide d'un exemple typique la citation qui termine cette étude, je signale l'article de P. Saintyves, *Le Culte de saint Greluchon*, dans *Aesculape*, N. S., XXII (1932), p. 269.



Le baron François-Mercure van Helmont

Le fils du célèbre médecin brabançon occupe une place toute particulière dans l'histoire de la médecine ; son buste trône à l'Académie royale et cependant Mercurius n'était pas médecin ; chose plus curieuse on chercherait en vain dans les annales de la Compagnie les titres scientifiques de ce mystérieux savant.

Le fils van Helmont dut cette faveur à un joyeux concours de circonstances. En 1863 le gouvernement avait commandé au sculpteur Jaquet un buste du docteur Jean-Baptiste van Helmont pour l'offrir à l'Académie de médecine. Sur les conseils du D^r Marinus, l'artiste prit pour modèle le portrait qui avait été publié par le D^r Broeckx dans son *Essai sur l'Histoire de la médecine en Belgique*, la gravure était empruntée au frontispice de l'*Ortus medicinae*. Dans la suite on s'aperçut que l'œuvre de Jaquet représentait les traits de Mercurius ; on constata alors que le graveur avait fait erreur ; les deux Helmont figuraient au frontispice et l'artiste avait copié le portrait du fils. La méprise fut réparée d'une façon élégante. Le baron de Stassart en souvenir d'une parenté avait de son vivant fait sculpter par Godecharle le buste du docteur brabançon et l'avait légué à l'Académie des sciences. Cette œuvre décorative fut placée sur l'escalier d'honneur du palais des Académies et Mercurius demeura sur le socle qui porte toujours le nom de son père. L'erreur fut probablement reconnue lors de la séance commémorative en l'honneur du novateur de l'art médical et ainsi le D^r Broeckx put écrire en 1870 que le fils van Helmont avait depuis trois ans son buste à l'Académie de médecine. L'historien avait en effet consacré un article dans les *Annales de la Société Médicale d'Anvers* à ce collègue inattendu ; il y fait l'énumération des écrits de baron François Mercure van Helmont, il est par contre très discret sur leur contenu et esquisse la conclusion de son travail en ces termes : « Je souhaite qu'un autre confrère fasse une étude plus approfondie, il pro-

j'en nourris l'espoir que François-Mercure van Helmont ne le cède guère à son père ainsi que Leibnitz l'a fait graver sur sa tombe ». Broeckx ponctuée de trois points d'exclamation l'exagération de cette épithaphe, elle eut cependant un succès qui dépassa certes les intentions de l'auteur ; des orateurs sont venus proclamer en s'appuyant sur ce texte ambigu que Mercurius est un génie et placent les deux Helmont sur le même piédestal.

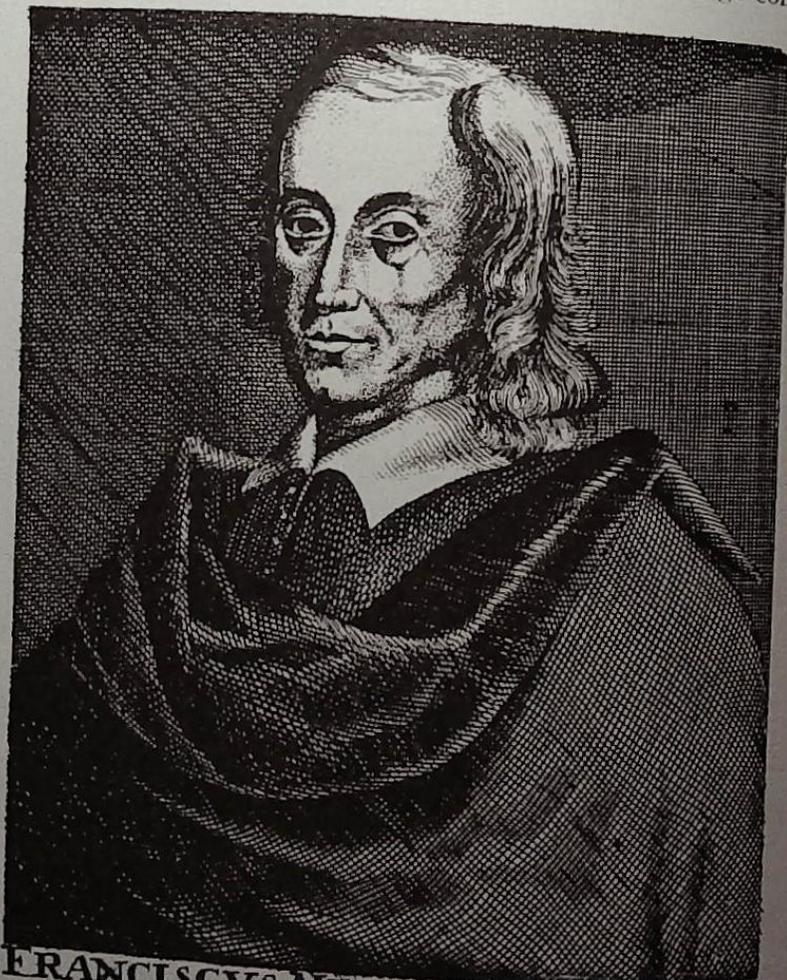
Adelung est le seul écrivain qui ait analysé d'une façon détaillée les ouvrages du théosophe ; malheureusement il y a mis beaucoup de partialité ; il tenait à justifier la place en vue qu'il avait donnée à François Mercure van Helmont dans son *Histoire de la folie humaine*. Il est donc intéressant de reprendre l'étude de ce curieux personnage, d'après les documents originaux ; les renseignements que nous possédons sur cette étonnante carrière sont peu nombreux et pour en suivre les péripéties il faudra s'aider de quelques notions d'histoire.

* * *

François-Mercure van Helmont est né à Vilvorde le 20 Octobre 1614. Le docteur bruxellois s'était retiré en cette ville depuis le début de son mariage ; il habitait une propriété érigée en métairie et y avait installé un laboratoire, c'est là qu'il poursuivait paisiblement ses recherches. François-Mercure passa sa jeunesse dans cette atmosphère studieuse ; à vrai dire il prit peu de goût aux études médicales, il éprouvait un besoin irrésistible de voir du pays. Pour satisfaire son ambition, le jeune homme ne pouvait guère compter sur l'aide paternelle, la famille van Helmont n'était pas en ce moment dans l'opulence ; le docteur avait abandonné à sa sœur la plus grande partie de ses biens. Sa situation ne changea guère lorsqu'il épousa la riche héritière Marguerite van Ranst, les biens de cette famille étaient en partie engagés dans un important procès de succession et les Helmont ne rentrèrent dans leurs droits que peu de temps avant la mort du docteur. En attendant Jean Baptiste van Helmont avait à pourvoir aux besoins d'une nombreuse famille ; il eut à soutenir un procès onéreux contre l'Inquisition. Ces détails sont indispensables pour expliquer comment le jeune gentilhomme, voulant courir l'aven-

ture, se décida à suivre une troupe de Bohémiens ; il se sentait attiré par les mœurs originales de ces tribus nomades et leurs curieuses industries.

Au cours de cette vie errante, le seigneur belge con-



FRANCISCVS MERCVRIVS ab HELMONT,
Bruxellensis,
Insignis Medicus, Amstelodami magna in autoritate vixit
Docuit se Philosophum per unum in quo omnia, et lapides
Philosophorum exercuit.
Natus A. 1619. Den. A. 1699.

François Mercure van Helmont. Gravure du Cabinet des Estampes, sans indication de provenance.

tracta des habitudes qui le suivirent pendant toute son existence ; elles contribuèrent à lui donner une grande originalité. Mercurius menait une vie frugale, il s'habillait

avec une simplicité affectée et voyageait d'ordinaire à pied ; il pouvait exercer divers métiers. Rentré à la maison paternelle, il continua sa vie austère, malgré les railleries de son entourage ; il était abstinent et végétarien ; il faisait lui-même sa cuisine.

Mercurius avait 22 ans lorsque son père sortit des griffes de l'Inquisition. Le docteur, miné par le chagrin, avait beaucoup vieilli, il se désintéressa de ses recherches et se consacra à la rédaction de l'ouvrage qui devait contenir l'ensemble de ses doctrines. Malheureusement il acheva cet important travail dans des conditions déplorables ; peu à peu ses productions fléchissaient, la sénilité accomplissait sournoisement son œuvre (1) ; le savant se rendait compte de sa déchéance et se lamentait à ce sujet. Sentant venir sa fin, il se complut dans les méditations théologiques qui avaient passionné sa jeunesse et, la maladie aidant, il s'égara dans le mysticisme (2) ; Mercurius assista à cette triste fin ; il prit goût à ces rêveries théosophiques où son esprit mal préparé voyait de la science.

Le docteur van Helmont mourut en 1644, avant d'avoir pu terminer la publication de son ouvrage ; Mercurius se chargea de cette délicate mission et comme il n'avait pas de culture scientifique (3) il s'en tira fort mal.

La plupart des biographes accusent le fils d'avoir dénaturé l'œuvre paternelle en y mêlant ses propres rêveries. Ce reproche est injustifié, aucun de ces critiques n'a pu incriminer un passage déterminé ; les inégalités de l'*Ortus medicinae* s'expliquent suffisamment par la triste

(1) L'usure du cerveau se manifesta cliniquement en 1641, au cours du mois de janvier. Le docteur était assis dans sa bibliothèque. Ressentant brusquement un malaise, qu'il attribua aux émanations d'un réchaud, il sortit au jardin ; pris par le froid, il perdit connaissance et se releva avec une paralysie du bras droit. Il avait alors 63 ans.

(2) Le mot *mysticisme* n'est pas employé ici dans le sens théologique ; en médecine il a une tout autre signification, il indique une tendance pathologique de l'esprit vers le mystère ; les signes cliniques de la littérature mystique sont décrits par le Dr Max Nordau dans son livre sur la Dégénérescence (Tome I, Alcan Paris, 1899).

(3) Qui nunquam Academias frequentaverim ut ex stylo has meo inculto satis apparet (Préface *Ortus*).

maladie qui vint imprimer sa marque sur les dernières productions de l'auteur ; on peut s'en convaincre aisément en comparant le texte latin au Dageraad, l'ouvrage flamand qui fut achevé à l'âge de 58 ans et servit de canevas à l'œuvre définitive (1). Le jeune Helmont était d'ailleurs incapable de comprendre l'œuvre dont il avait entrepris la publication, il ne connaissait pas le latin ; pour s'initier à cette langue il s'était exercé à déchiffrer des passages de la Bible en s'aidant d'une traduction allemande ; cette méthode ne donna que des résultats précaires comme nous le verrons dans la suite.

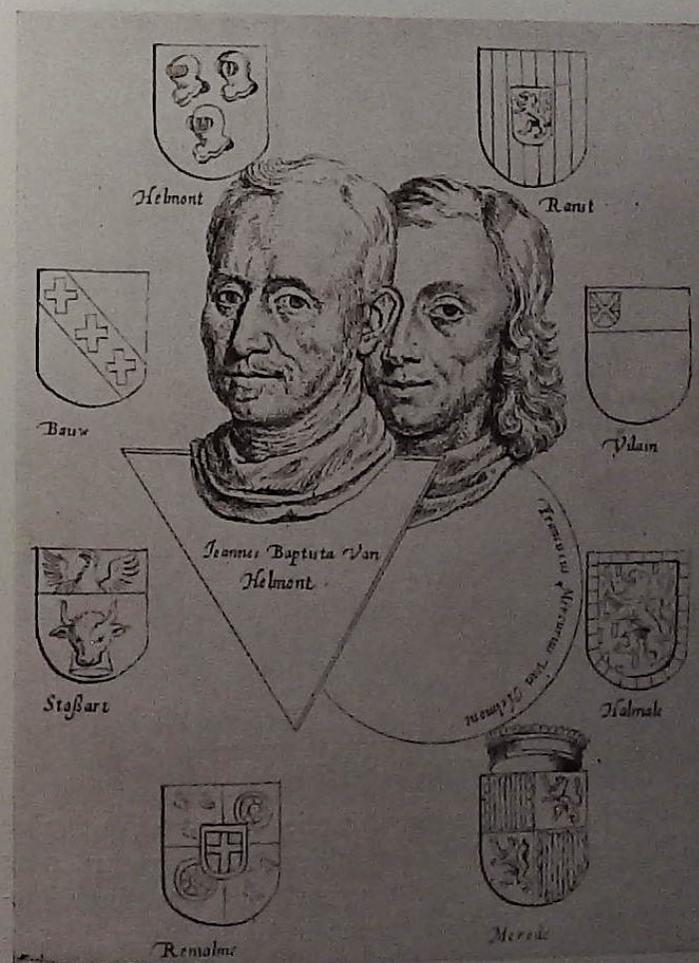
Contentons nous de reprocher à ce singulier exécutif testamentaire d'avoir remis à l'imprimeur les manuscrits, tels qu'il les avait trouvés sans en avoir élagué les redites et la littérature du déclin. Le théosophe a tenu à publier le fascicule ultime qui est un assemblage de rêveries mystiques, sans intérêt au point de vue médical. Il a présenté ainsi sous un jour déplorable le grand novateur de la médecine. Mercurius s'est borné à composer une préface en flamand, qui fut ensuite traduite en latin ; c'est un modèle de littérature mystique par la confusion qui règne dans les idées et la tendance à voir en toutes choses du mystère ; l'auteur se livre au jeu favori des mystiques qui consiste à rechercher le sens caché des mots et comme ces interprétations sont faites sur des mots flamands la traduction conduit à des effets baroques.

La famille van Helmont estima qu'il était prudent de publier l'ouvrage à l'étranger. Le traité sur les fièvres avait soulevé la fureur des scolastiques ; le Dr Moreau de Paris avait protesté avec violence, auprès de l'université de Louvain, parce que le censeur d'Anvers avait accordé l'approbatur. Les fascicules suivants réunis sous le titre *Opuscula medica inaudita* furent publiés en 1644 à Cologne. Deux ans plus tard la veuve du docteur demanda à l'Archevêque la réhabilitation de son mari. Mgr Boonen accéda à sa demande en souvenir de la sollicitude que le docteur avait témoignée envers les pauvres, mais il faisait des réserves expresses au sujet de l'orthodoxie de ses écrits ;

(1) Le *Traité sur la peste* est démonstratif à cet égard. Voir : *Les doctrines de J. B. van Helmont sur la syphilis*. Pro Medico, Décembre 1934, N° 5.

ceux-ci contenaient en effet des extravagances qui avaient été exploitées contre l'auteur. Mercurius se rendit alors à Amsterdam et confia le manuscrit à la célèbre maison des Elzéviens.

L'*Ortus medicinae* parut en 1648 ; l'ouvrage, luxueusement édité, eut un grand succès ; il présentait un intérêt qui dépassait les sphères médicales, l'auteur abordait



Frontispice de l'*Ortus medicinae*
édition Elzevirienne.

des problèmes de métaphysique qui passionnaient le grand public ; il attribuait ces phénomènes à une force naturelle, le magnétisme animal, alors que les scolastiques y voyaient encore l'intervention du démon ; de même les philosophes

et les alchimistes trouvaient dans ce livre une ample matière à leurs méditations. Le jeune Helmont eut sa part dans le succès, il fut considéré comme le collaborateur de son père (1). Il n'avait d'ailleurs rien négligé pour donner cette impression, son portrait figurait en bonne place au



Elisabeth, reine de Bohême.
(Gravure empruntée au Cabinet des Estampes).

frontispice et la préface signalait que le maître avait initié son fils à ses secrets. Dans son milieu, Mercurius prit rang parmi les savants et cette renommée favorisa singulièrement sa carrière ; il évita cependant de se lancer dans la médecine, il se confina dans la théosophie où sa préparation scientifique était moins contrôlable. Le gentilhomme flamand devint rapidement un personnage en vue dans la

(1) Boerhaave dans sa critique sur l'*Ortus*, réunit les deux Helmont dans le même hommage. (*Eléments de chimie*, 1752, p. 242).

colonie étrangère d'Amsterdam ; on pouvait admirer au frontispice de l'*Ortus* les brillantes alliances de sa famille ; ce seigneur plaisait par la simplicité de sa vie, l'austérité de ses mœurs ; l'attention se porta encore davantage sur sa personne, lorsqu'il adopta le costume des Quakers ; cette secte faisait en ce moment son apparition dans les Provinces-Unies.



Charles II, roi d'Angleterre.
Grav. extr. de la Relation du Voyage en Hollande.
La Haye. 1660. (Bibl. royale).

Parmi les exilés qui cherchaient un refuge en Hollande il y eut plusieurs membres de la famille royale d'Angleterre. La fille de Jacques I, Elisabeth, habitait La Haye depuis de nombreuses années ; elle avait épousé Frédéric V et lorsque l'Electeur palatin fut chassé de ses États, pour avoir laissé échapper la couronne que la Bohême lui avait offerte, Elisabeth suivit son mari dans l'exil. Devenue

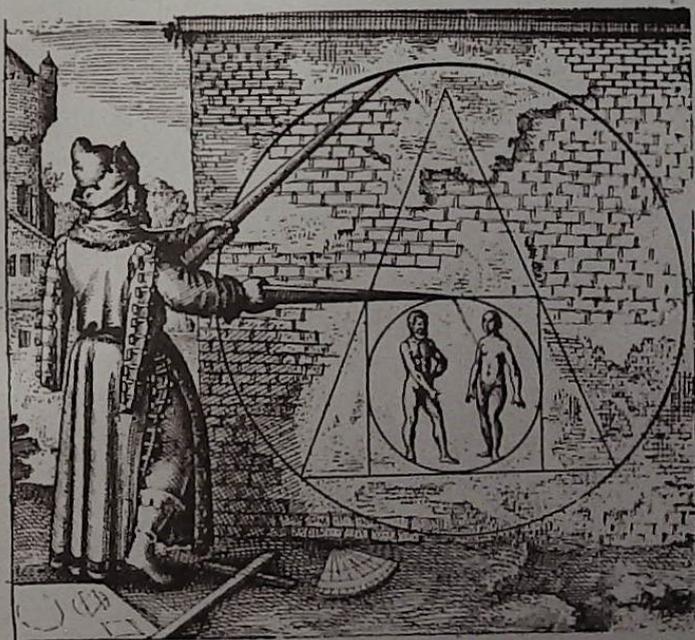
veuve, elle continua à habiter La Haye et y vivait très modestement, consacrée toute entière à l'éducation de ses treize enfants. Jacques II échappé aux mains des parlementaires se refugia temporairement en Hollande vers 1648, et Charles II fit de même lorsqu'en 1651 il fut chassé d'Angleterre par Cromwell.

L'éphémère reine de Bohême aimait la société des philosophes et comme toute la famille royale d'Angleterre elle avait un faible pour l'occultisme. Il est permis de supposer que le seigneur brabançon entra en relation avec les Stuart pendant son séjour en Hollande ; le docteur van Helmont avait été reçu jadis par Jacques I, Mercurius n'était donc pas un intrus. Dans ce milieu les rêveries du théosophe pouvaient passer aisément pour de la science ; le gentilhomme avait d'ailleurs acquis, au cours de ses pérégrinations, des connaissances utiles, qui rendaient sa fréquentation intéressante, il donnait des leçons d'art manuel ; mais il conquist surtout du prestige en se posant en Adepté de la pierre philosophale.

L'espoir de retrouver le secret des Sages de l'Antienne Egypte était encore tenace à cette époque ; une floraison d'ouvrages prétendaient dévoiler les arcanes de l'École Hermétique. Mercurius tenait à passer pour un initié ; dans la préface de *l'Ortus* il présentait son père comme un Adepté de cette école et il fit graver au frontispice du livre un triangle et un cercle, emblèmes de la chrysope.

Jean-Baptiste van Helmont tenait l'école Hermétique en haute estime ; elle recélait dans ses mystères le legs des chimistes du passé ; c'est dans les écrits de Basileus Valentin et de Paracelse que le savant trouva les fils conducteurs de ses belles découvertes. Mais le novateur n'était pas aveuglé par l'esprit d'École ; sa foi était faible dans la pierre philosophale, le mirage créé par la légende ; il se moque du Maître de Bâle qui mourut jeune après avoir écrit plusieurs ouvrages sur l'art de prolonger la vie. Dans le dernier fascicule de *l'Ortus*, le vieillard raconte une expérience, faite au moyen d'une poudre, qui lui avait été remise par un inconnu. En projetant une parcelle de cette substance sur du mercure il avait obtenu une poudre couleur jaune safran et brillante comme du verre pilé. Il affir-

me que c'était de l'or le plus pur ; cette littérature du déclin témoigne d'une fabulation évidente ; le même fait est relaté trois fois de façon différente ; il est d'ailleurs étrange qu'un événement aussi extraordinaire ne soit pas consigné dans le *Dageraad*. Dans tous les cas l'auteur commente cette expérience en termes qui n'ont rien d'occulte ; il tient le langage des philosophes chimiques de son époque. Il est disposé

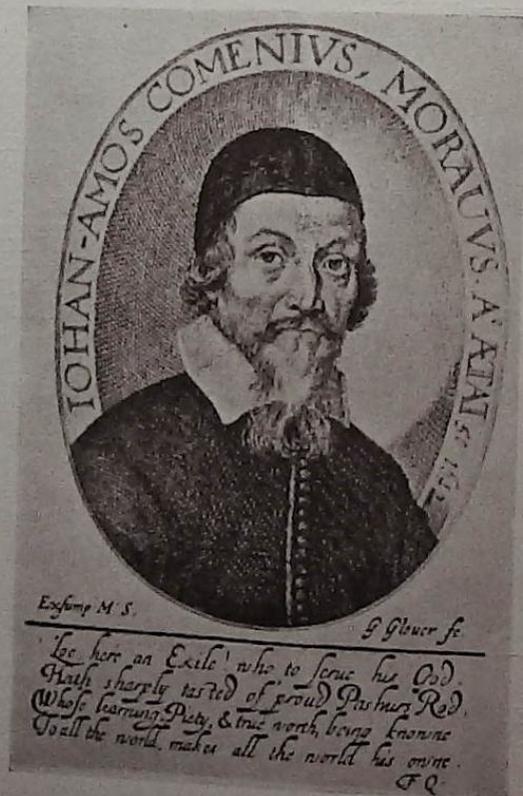


Enblema XXI. *Lapis philosophorum, Alalanta fugiens*, de Mich. Maierus, Grav. de Jeh. Th. de Bry-Oppenheim. 1618.

à croire, dit-il, à l'existence de pierres « aurifiques et argentifiques » puisque lui-même a pu transmuter du mercure en or au moyen de cette poudre mystérieuse. Il donne ensuite divers arguments pour démontrer que cet agent de transmutation ne peut être de nature métallique ; il suppose que c'est un ferment issu du règne végétal, et il conclut en ces termes : *Uteunque lapis philosophorum sit reuera in natura ; attamen ob rationes ante dictas, semper ratus nullum remedium metallicum continere benedictionem arboris vitae.*

En plaçant l'*Ortus* sous le signe de la chrysopée, Mercurius présenta donc le Maître bruxellois sous un faux jour ; mais il acquit ainsi pour lui même une renommée qui devait l'aider dans sa brillante carrière.

En 1648 le traité de Westphalie rendit l'Electorat de Mannheim au fils aîné de l'ex-reine de Bohême. Le prince Charles-Louis prenait au sérieux les connaissances alchimiques de Mercurius, il l'invita à sa Cour et l'encouragea



Comenius.

dans ses recherches pour fabriquer de l'or ; l'Electeur s'intéressait également à l'étude des langues orientales et rencontra en Helmont un fervent adepte. Au cours de son séjour en Hollande, le seigneur flamand s'était enthousiasmé pour l'enseignement de Comenius. La méthode de ce pédagogue avait été mise à la mode dans les Provinces-Unies grâce à une édition de vulgarisation de la *Janua aurea linguarum* ; cette petite encyclopédie, la première du

genre, était rédigée en quatre langues. En 1657 Comenius, ancien partisan de Frédéric V, vint également s'établir en Hollande et y fonda un enseignement qui fut suivi par de nombreux fils de famille. Le novateur opposait aux dissertations stériles des scolastiques des leçons de choses, des réalités ; il préconisait l'enseignement dans la langue maternelle ; il mettait en honneur la pratique des arts manuels, la culture physique et l'hygiène. Malheureusement, sur le tard il paya un lourd tribut au mal du siècle : la Réforme avait mis à la mode la lecture de la Bible et son interprétation ; beaucoup de savants s'appliquaient à commenter les textes ; ils croyaient même trouver dans l'Écriture Sainte des arguments favorables à leurs thèses scientifiques ; d'autres y cherchaient l'explication des grands mystères et s'égarèrent dans l'occultisme. Le philosophe se laissa séduire par les théories de Weigel, il voulut à son tour déchiffrer le sens caché des textes hébreux de l'Ancien Testament et crut y trouver la source de toutes les sciences. Helmont naturellement porté vers le mysticisme, s'enthousiasma pour ces divagations et se plongea dans l'étude de la Cabale.

A la Cour de Mannheim, le seigneur brabançon rencontra la sœur de l'Electeur ; la princesse Sophie était férue de philosophie et aimait à converser avec le théosophe ; elle n'appréciait pas beaucoup ses théories, elle avait coutume de dire qu'Helmont ne se comprenait pas lui-même ; mais plus tard, devenue Electrice de Hanovre, elle invita souvent à la Cour le vieil ami de sa famille.

Durant son séjour au Palatinat rhénan, le gentilhomme flamand entra en relations avec le souverain de l'Electeur, l'empereur d'Allemagne. A la Cour impériale Helmont était précédé de la réputation de son père ; Rodolphe II avait fait au docteur bruxellois des offres tentantes pour l'attirer à Vienne. Ferdinand III, son successeur, reçut le fils avec sympathie et lui témoigna dans la suite beaucoup d'affection ; il avait reconnu chez ce seigneur original des qualités qui pouvaient lui être très utiles dans les démêlés incessants qu'il avait avec ses Electeurs protestants. Ce monarque, autant par sentiment que par nécessité, désirait ardemment la paix ; il ne pouvait la maintenir dans ses États qu'à force de diplomatie, malheureusement ses principes trop rigides l'empêchaient de faire

les concessions nécessaires. Helmont convenait particulièrement comme médiateur ; cet idéaliste rêvait de paix universelle et ne demandait qu'à se dévouer au bien public ; adepte du Quakerisme, il planait au-dessus des querelles de dogmes qui divisaient les princes ; son désintéressement, sa probité inspiraient confiance et respect et lui donnaient l'autorité nécessaire pour régler les conflits d'intérêt dans les familles régnantes. Il voyageait à ses frais de Cour en Cour et partout était reçu en ami. Ce pèlerin était particulièrement qualifié pour remplir des missions officieuses ; l'hommage d'un livre, d'un écrit personnel était le motif habituel de ses visites et tout en dissertant de théosophie et de la pierre philosophale, ce voyageur pouvait régler mainte affaire où un diplomate de carrière aurait échoué.

Helmont vivait dans l'intimité de l'Électeur de Mannheim dont le père fut le chef de l'Union évangélique ; sa grande protectrice la princesse Sophie épousa dans la suite le duc de Brunswick, le futur Électeur de Hanovre et la fille née de ce mariage, Sophie Charlotte, devint la femme du futur Électeur de Brandebourg. Par l'intermédiaire de l'ex-reine de Bohême le médiateur pouvait atteindre le Prince d'Orange (1). Son influence auprès des Princes régnants augmenta encore lorsque la Restauration rappela la famille royale en Angleterre et la conversion des Stuart au catholicisme ne put que faciliter la mission du médiateur.

Il n'existe pas de précisions au sujet de l'activité diplomatique de notre compatriote ; elle doit avoir été appréciable puisque l'empereur Léopold I reconnut publiquement les mérites de François Mercure van Helmont en le créant baron du St. Empire. Ce fait me fut révélé par la préface d'une plaquette très rare que l'auteur Muys van Holy (2) a dédiée au seigneur brabançon. Voici la traduc-

(1) Dans sa jeunesse d'Orange fut l'un des prétendants de cette princesse réputée alors pour sa beauté ; il lui resta fidèle dans le malheur.

(2) Voorstel van seker faciel middel... eene gelykmatige schatting over de ingesetenen, naar proportie van ieders capital, zoude kunnen onstaen, sonder fraude onderworpen te zyn, of eenige hardigheden te gebruyken. Amsterdam. Jan Rieuwertz 1691. Biblioth. Gand.

tion du passage qui concerne cet anoblissement : « Ceux qui ont connu Votre Seigneurie à la Cour de Charles II et dans l'empire allemand savent combien Vous y étiez estimé et considéré. Aussi l'empereur actuel a reconnu Vos



Léopold I^{er}, empereur du saint Empire romain germanique (1640-1705)

Grav. extr. de la Phoenurgia Nova d'Athanasie Kircher. 1673.

mérites et ceux de Votre noble famille, Demoiselles et parents par alliance, tous issus d'une race de très haute noblesse, en Vous élevant au rang de Barons et baronnes du St. Empire. Et ce qui est mieux, Sa Majesté a reconnu que Vous étiez tous dignes du titre comtal. Peut-on donner

une moindre récompense à un homme doué de tant de connaissances et de vertus ; qui a apaisé tant de fois dans diverses ambassades les graves dissentiments et querelles entre les Electeurs et leurs souverain ; qui a éteint la guerre et rétabli la paix entre tant de Princes. En cela Vous n'avez jamais recherché Votre intérêt personnel comme le font



Gravure extr. des « Opera omnia » de Leibnitz.

tant d'autres, mais Vous avez agi uniquement par grandeur d'âme et inspiré par un amour élevé de la paix ; en prenant tous les frais à Votre charge. Cela ressort du témoignage public que l'empereur Vous a décerné par l'acte authentique qui fut imprimé à Londres en 1685 chez Freeman Collins (1).

(1) Cet éloge semble être le résumé de la lettre patente que M. Louis Stroobant a découverte dans les archives du Conseil héraldique et dont il a donné la primeur aux lecteurs du *Folklore brabançon* dans le N° d'Octobre 1935.

Helmont a trouvé enfin la carrière qui convenait à ses goûts ; il prend le nom « d'eremita peregrinans » et donne libre cours à son besoin de perpétuel déplacement. Leibnitz le rencontra au cours d'une visite chez l'électeur de Mannheim ; le célèbre philosophe fut conquis par la simplicité d'allures de ce gentilhomme, si différent des autres hommes de Cour ; il nous a laissé dans ses mémoires ce vivant portrait : (1) « Mercure, baron de Helmont, fils du célèbre médecin de ce nom, était vêtu d'un habit de drap brun à la mode des Trembleurs. Il portait aussi un manteau de même couleur et un chapeau sans audaces, on l'aurait pris plutôt pour un artisan qu'un baron. Il était âgé de 79 ans et en même temps fort vif et alerte. Il savait plusieurs métiers et en travaillait ; par exemple, de cuir, de tourneur et de tisserand, de peintre et autres semblables. Il entendait aussi parfaitement la chimie et la médecine ; il était fort versé dans l'hébreu ».

* * *

La mère de Mercurius mourut, en 1657 dans sa maison de Bruxelles, située au Roskam près de la porte de Louvain. Trois ans plus tard le conseil de Brabant réglait l'héritage de Marguerite de Mérode, les enfants van Helmont sortirent d'indivision, et le voyageur put de nouveau se mettre en route, lesté d'un certain avoir. Au cours de son séjour en Belgique il retrouva un manuscrit flamand laissé par son père, le « *Dagenaad ofte nieuwe opkomst der Geneeskonste* » ; c'était l'œuvre initiale du Maître ; elle avait servi de canevas à l'édification de l'ouvrage latin ; une fille du docteur l'avait confiée à un ami de la famille et celui-ci le remit à Mercurius. Helmont passa d'abord en Hollande, il fit imprimer le livre flamand à Amsterdam en 1659 et l'année suivante en publia une nouvelle édition à Rotterdam.

En 1660, Charles II est rappelé en Angleterre et Helmont ne tarde pas à le suivre. Le seigneur flamand est reçu à la Cour et entre en relation avec les savants de la Royal Society ; l'occultisme y était en honneur ; un des principaux membres était le chancelier Digby, le fameux

(1) *Miscellanea Leibnitii*. — Fellerus, secrétaire du Duc de Saxe Leipzig, 1718, page 226.

empirique. D'ailleurs à cette époque d'audacieux tâtonnements, les limites entre la science et la chimère étaient mal définies ; le physicien Boyle cherchait la pierre philosophale, tout en imaginant ses belles expériences sur l'élasticité de l'air ; le théologien Henry Morus déchiffrait les textes judaïques et expliquait le sens caché du premier livre de Moïse sur la Genèse.



P. ATHANASIVS KIRCHERVS FVLIDENSIS
 è Societ. Iesù Anno ætatis LIII.

Henricus et aliorumque regi præcipue et D.D. C. Illustrissimi Regni à M. A. 1663

Le P. Jésuite Athanase Kircher.
 Gravure empruntée au Cabinet des Estampes.

Malheureusement à cause de la tendance de son esprit, Helmont enveloppait toutes ses acquisitions d'un nuage de mysticisme et ne tira pas grand profit de la fréquentation de ce milieu scientifique. Avant de quitter l'Angleterre Mercurius fit imprimer à Londres une traduction anglaise de l'*Ortus* (1662).

* * *

En 1663 nous trouvons le seigneur brabançon à la Cour de l'Électeur de Mayence ; en ce moment il était

enthousiasmé pour l'enseignement de Kircher, il avait offert au Prince Archevêque, Charles-Philippe, un livre du célèbre orientaliste sur le sens caché des lettres hébraïques. Le jésuite Kircher séjournait à Rome depuis de nombreuses années, il avait été au service du cardinal Barberini qui utilisait ses connaissances pour déchiffrer les écrits coptes ; mais le cardinal s'étant aperçu que son protégé mettait beaucoup de fantaisie dans l'interprétation des textes, renonça à son concours. Kircher trouva facilement un protecteur moins averti en Ferdinand III, qui le subventionna pour publier à grands frais plusieurs ouvrages d'inégale valeur ; ces livres présentaient sous une forme accessible aux gens du monde des sujets scientifiques divers, ils eurent un grand succès et portèrent au loin la renommée du jésuite. Helmont ne tarda pas à rejoindre son nouveau maître, il s'intéressait surtout à la cabalistique. Kircher dans cette ville surveillée par l'Inquisition mettait beaucoup de circonspection dans l'interprétation des écrits judaïques ; Helmont n'y mit pas la même réserve. Le Saint-Office apprit bientôt qu'un seigneur étranger répandait des doctrines peu orthodoxes ; le nom d'Helmont était suspect, les écrits du docteur avaient été condamnés par l'Inquisition d'Espagne, Mercurius fut mis en prison. Pendant sa détention, il rumina l'enseignement de Kircher et développa l'idée que les lettres hébraïques reproduisaient le graphisme des mouvements de la langue pendant la phonation et il conclut que cet alphabet naturel pouvait servir à l'enseignement des sourds-muets.

Il est probable que l'empereur intervint pour son protégé, car au bout d'un mois le théosophe fut relâché.

Le gentilhomme brabançon quitta Rome le 12 juillet 1663 et se rendit à la Cour de Mayence ; Charles-Philippe refusa de le recevoir. On peut attribuer cette disgrâce aux intrigues du comte de Boinebourg, qui était en ce moment au service de l'Électeur. Ce diplomate de carrière manifestait une grande animosité contre le pèlerin de la paix ; il l'avait rencontré maintes fois au cours de missions chez les princes allemands. Lorsqu'il apprit l'emprisonnement du théosophe, par ordre du Saint-Office, il jugea le moment propice pour se débarrasser de son adversaire ; il écrivit

de suite à son ami Corning, médecin du duc de Brunswick, pour s'informer des charges qui pesaient sur Helmont, il qualifie le théosophe avec mépris, en ces termes : « Cet homme n'a pas une connaissance suffisante du latin ; il possède à peine mille mots de la Janua de Comenius et s'imagine, sur la foi de l'auteur, que cette encyclopédie va lui ouvrir les portes de la science. Il n'est pas en état de comprendre les doctrines des savants, il n'a pas d'instruction et, à la façon des alchimistes, il s'embourbe dans des chimères ». Boinebourg ne put attendre la réponse de Corning, un mois plus tard il annonce lui-même à son correspondant les motifs de la détention (1).

Le diplomate allemand ne profita pas longtemps de sa victoire ; peu de temps après lui-même tomba en disgrâce et connut la prison.

Après la rebuffade de l'Archevêque, Helmont s'achemina vers Mannheim où l'Electeur protestant lui fit bon accueil.

En 1666, Helmont se trouve à la Cour de Sulzbach, chez le comte palatin de Bavière Chrétien-Auguste. Il avait découvert au cours de ses voyages un livre curieux d'un juriste italien et comptait en offrir une traduction latine à l'Archiduc d'Autriche Sigismond-François ; ce prince venait d'être marié par procuration à la fille du comte. Un événement tragique déranger le projet du donateur ; l'archiduc périt dans un accident de chasse au moment où les époux allaient se rejoindre. Mercurius fit alors l'hommage de son livre à la jeune Archiduchesse ; dans la préface, il commente en termes émouvants la dramatique situation de

(1) Voici la traduction de cette deuxième lettre : « Helmont avait répandu des doctrines extravagantes qui ne pouvaient demeurer ignorées. Cet homme est dénué de culture scientifique et ne se rend pas compte de la portée de ses innovations en matière religieuse ; sinon il est assez probe dans la vie ordinaire. A l'exemple de Comenius, il vante les rêveries de Weigel et si ces doctrines ne valent pas mieux, celles du disciple sont de loin inférieures ». En terminant, le diplomate annonce l'envoi d'une liasse d'écrits qui permettraient de juger de l'homme mieux que par toute description. *J. H. Helmont. Commemoratio epistol. Leibnitz. Hannover 1745.* *Manuscript. B. 1000.1190.1101.1104.*

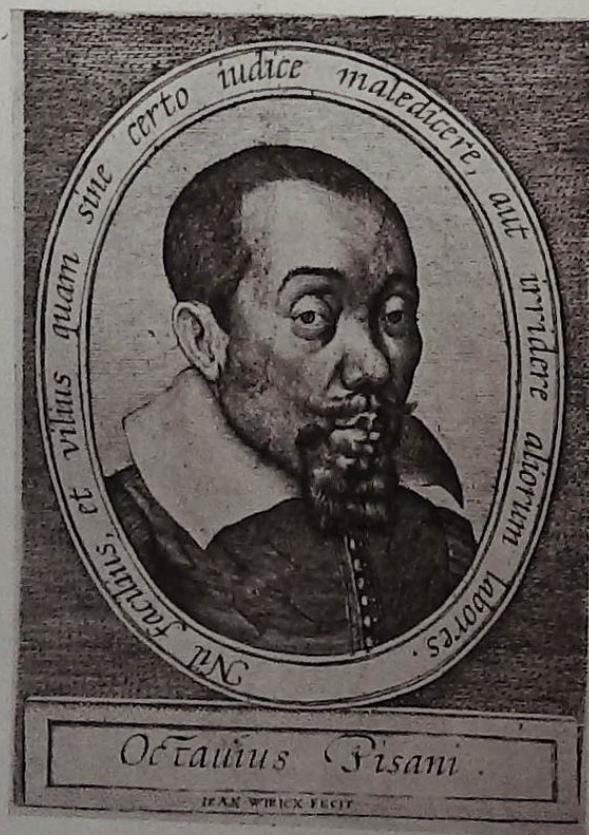
cette veuve virginale. Le comte palatin prit le théosophe en amitié, Helmont resta pendant dix-sept ans à la Cour de Sulzbach.



Maria Edwige Augusta, archiduchesse d'Autriche.
Gravure extr. de la traduction latine de l'ouvrage de
Pisani par le B^{on} v. Helmont. (Biblioth. Gand)

Le livre du juriste Pisani est intéressant à parcourir parcequ'il nous aide à établir la personnalité de son admirateur. Le « *Leggi per lequali se fa vera et presta Giustitia* » (Anvers 1618) est un curieux mélange de paradoxes et d'idées pratiques, le Licurgue italien y donne libre cours à

sa fantaisie ; l'ouvrage n'était pas destiné au grand public, Pisani en avait imprimé quelques exemplaires à l'intention de ses amis et comme ce grand voyageur avait des relations dans la plupart des pays d'Europe, il l'avait traduit en



Octavius Pisani, le Lycurgue italien.
Gravure extraite de son ouvrage sur l'Astrologie. Anvers 1613.

sept langues différentes ; ne voulant pas lui donner un caractère scientifique, il ne l'avait pas fait imprimer en latin (1).

(1) Pisani était un homme remarquable, il avait publié un important livre de droit en latin. Au bout de trente ans de pratique, le juriste, étant en possession d'une grosse fortune, abandonna sa profession, pour entreprendre de grands voyages et finalement il

Pisani rêvait d'une organisation sociale où règnerait une meilleure justice et plus d'honnêteté.

De sa longue pratique du droit, le juriste avait gardé la conviction que l'appareil judiciaire était trop compliqué ; les livres de jurisprudence laissent le juge perplexe, la plupart des auteurs sont en désaccord. Les avocats disent blanc ou noir d'après les intérêts de leur client, le talent du plaideur consiste à dérouter le magistrat. Les frais de procédure également empêchent une bonne justice, ils la rendent inaccessible aux pauvres. Pisani voulait confier l'exercice de la justice à des magistrats désignés par leur haute valeur morale, ils ne devaient pas nécessairement être spécialisés dans le droit, ils régleraient les affaires selon l'équité. Après l'audition des témoins, les juges pèseraient le pour et le contre et n'ayant pas d'intérêts particuliers à défendre, ils jugeraient sagement.

Une autre réforme consistait à examiner les affaires au point de vue de l'équité et du droit, avant de les conclure ; la plupart des procès ont pour origine un accord boiteux ; les notaires passent des actes, rédigent des testaments sans s'inquiéter si des intérêts légitimes ne sont pas lésés ; les magistrats civils seraient chargés de cet examen. Pour les affaires de commerce le censeur serait un membre intègre de la corporation, il aurait en outre dans ses attributions de fixer les prix normaux et de réprimer le commerce usuraire.

Pisani voulait aussi créer des magistrats de moralité, ceux-ci seraient chargés de combattre les délits de parole, car la plupart des actes criminels ont pour origine des propos coupables, l'excitation des mauvais instincts par les diffamations, les injures, les calomnies. Ces magistrats auraient pour mission d'assainir la moralité publique en mettant

vint résider à Anvers où il jouissait d'une grande considération. Il y publia un bel in-f° sur l'astrologie avec de curieuses planches articulées ; cet ouvrage est un excellent exposé de la science astronomique de cette époque. Son plan de rénovation sociale est un ensemble original de réformes séduisantes, mais l'auteur ne se fait pas d'illusions sur le caractère utopique de son système judiciaire.

hors d'état de nuire les individus dont la fréquentation était néfaste, ils pourraient les condamner à la peine du silence, et au besoin les emprisonner ; ils auraient également dans leurs attributions la police de l'hygiène, le contrôle des denrées alimentaires, l'inspection sanitaire des officines de barbier. L'auteur prévoit une corporation charitable de visiteurs à domicile chargés de surveiller le nettoyage des taudis, d'enseigner les soins à donner aux enfants, de veiller à la propreté dans les ménages pauvres. Les malades atteints de peste seraient évacués dans un hôpital situé hors ville. Les mendiants et les infirmes seraient relégués également dans la banlieue où on les utiliserait selon leurs aptitudes. Le magistrat se chargerait de recueillir les dons pour l'entretien de ces institutions. Les artisans sans ouvrage seraient secourus ; ceux qui connaissant un métier ne voudraient pas travailler seraient mis en prison.

Un dernier moyen de moralisation consistait dans l'examen de conscience préventif. Beaucoup de gens ne voient plus la malice dans les actes repréhensibles lorsqu'ils les commettent journellement. L'auteur passe successivement en revue différentes professions ; les médecins, par ex., doivent se demander s'ils possèdent les connaissances nécessaires pour traiter les malades qui se confient à leurs soins ; appelés auprès d'un patient ils se borneront à donner leur avis sur le mal sans dénigrer le confrère qui les a précédés et, si la médication qui a été prescrite est bonne ils ne la changeront pas, dans l'unique but de s'attribuer les mérites de la guérison.

* * *

A la cour du comte palatin de Bavière Helmont pouvait donner libre cours à son penchant pour le mysticisme. Chrétien-Auguste, était plongé dans les études hébraïques, il avait pris à son service le célèbre cabaliste Knorr de Rosenroth et en avait fait son chancelier ; ensemble, ils déchiffraient les textes sacrés, Knorr avait initié son maître au sens caché de la Bible. Helmont fut d'autant mieux reçu qu'il apportait dans ses bagages des écrits juifs très rares ; il trouva dans le chancelier un collaborateur précieux pour

mettre au point le travail qu'il méditait depuis son séjour à Rome.

L'*Alphabeti hebraici vere naturalae delineatio* parut en 1667 à Sulzbach, en latin et en allemand. L'auteur expose dans la préface le but qu'il poursuit : il veut donner à la langue hébraïque l'importance qu'elle mérite ; il espère que cette publication aura pour résultat la création d'une académie destinée à l'étude des écrits hébreux. L'auteur ne manque pas d'arguments originaux pour défendre son projet. L'hébreu est la langue divine, le Créateur l'inculqua au premier homme. Adam traduisit par un mot hébreu l'impression que lui donnait chaque animal, chaque objet ; l'étude de ces mots peut donc révéler la véritable nature des choses. Les écrits de l'Ancien Testament renferment le secret de la théosophie ; ils sont le miroir de toutes les vertus et contiennent les principes véritables des sciences humaines. Il est indispensable de lire l'Écriture sainte dans le texte original, car aucune traduction ne peut en refléter exactement le sens. L'académie serait un merveilleux moyen de propagande pour la chrétienté ; une version unique de la Bible ferait disparaître les schismes et enlèverait en même temps la cause principale des guerres ; elle amènerait la conversion des juifs d'une façon plus efficace que les persécutions. Pour faire naître un mécène, il rappelle l'exemple glorieux du roi Ptolémée, de l'empereur Justinien et de tous les princes qui ont immortalisé leur nom en protégeant les sciences.

L'auteur entreprend alors de démontrer la thèse de son alphabet naturel.

Avec une ténacité déconcertante, il passe en revue chaque lettre de l'alphabet ; cette démonstration est forcément empreinte de la plus haute fantaisie et elle devient encore plus confuse quand l'auteur fait remarquer que la forme primitive des lettres s'est perdue par des transcriptions successives ; il donne à choisir entre quatre alphabets recueillis par des orientalistes sur des manuscrits d'époques différentes. Chemin faisant, Helmont initie le lecteur au procédé utilisé par les mystiques pour découvrir le sens caché des écrits hébraïques.

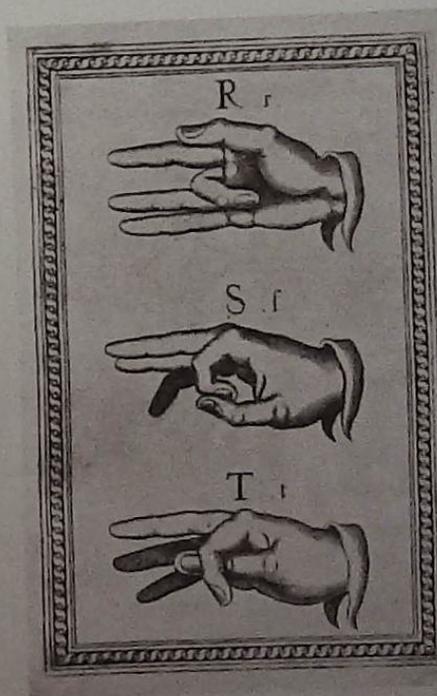
Dans ce fouillis de divagations, il y a cependant une page qui mérite de retenir l'attention, notre compatriote explique d'une façon très claire le principe sur lequel repose l'enseignement des sourds muets : « Ces infirmes sont privés d'ouïe, pourtant ils sont capables d'émettre des sons ; ils ne peuvent les articuler parce qu'ils ignorent l'attitude des muscles phonateurs pendant l'émission des mots. Par



Gravure de l'*Alphabetici hebraici vere naturali delineatio* de Fr. M. van Helmont. Lettre lameth.

contre leur vue est très exercée : quand une personne leur demande un objet ils saisissent admirablement les mouvements de la langue des lèvres, de la bouche, des joues et de la gorge. Ils arrivent à comprendre, par le même procédé qu'un illettré apprend à lire ; celui-ci utilise d'abord de grandes lettres, puis des caractères de plus en plus petits, finalement ils parviennent à déchiffrer des brouillons et même des abréviations. Ainsi les sourds muets ont observé d'abord les personnes qui criaient fort, ils ont noté les mouvements des muscles et peu à peu ils sont parvenus à

suivre la conversation. Pour eux les mouvements de la langue constituent donc une écriture qui leur donne la connaissance des choses ; il est à prévoir que les sourds-muets pourront lire facilement les lettres dont la forme reproduit le mouvement de la langue, et on peut prétendre qu'ils arriveront à parler s'ils s'exercent à reproduire ces mou-



Gravure de l'abécédaire de Juan Pablo Bonet (1560-1620), secrétaire du connétable de Castille : *Reduccion de las letras*, etc. Madrid. 1620.

vements devant un miroir ; de même qu'on apprend à danser en imitant sur un dessin le mouvement des pieds ».

Malheureusement Helmont rendit sa méthode inutilisable en se servant de caractères hébreux. Il n'eut d'autre élève que le vieux musicien dont il raconte l'étonnante histoire en ces termes : « Ce vieillard complètement sourd avait fait de tels progrès en trois semaines qu'il pouvait répondre à tout ce qu'on lui demandait, à condition de bien ouvrir la bouche ; plus tard au moyen des lettres qu'on lui

avait enseignées, il s'exerça à lire l'hébreu en s'aidant d'une traduction, et en peu de temps il arriva à comprendre toute la Bible dans le texte original ».

On a prétendu que le baron van Helmont fut le premier à établir les principes qui servent de base à l'enseignement des sourds-muets ; c'est méconnaître les faits d'une



Joh. Wallis (1616-1703), professeur à l'Université d'Oxford. Gravé d'après un portrait peint (Opera Mathem. Vol. III, 1699).

façon trop évidente. En 1620, Jean Pablo Bonet, secrétaire du connétable de Castille décrivit ce procédé dans un ouvrage remarquable intitulé : *Reduccion de las letras y arte para de enseñar a hablar a los surdos*. L'élève appre-

nait d'abord à écrire les lettres de l'alphabet ; dans un abécédaire, il trouvait en regard de chaque lettre un dessin indiquant une attitude conventionnelle des doigts pour s'exprimer par signes. Le sourd-muet s'exerçait ensuite à émettre les sons, en imitant les mouvements de la phonation que le maître exécutait devant lui. Pour mieux indiquer l'attitude de la langue, Bonet se servait d'un modèle en cuir flexible et dans son livre il donne une description détaillée de l'articulation phonétique pour chaque lettre de l'alphabet. Trente ans plus tard, John Wallis, professeur de l'université d'Oxford entreprit l'enseignement des sourds-muets au moyen d'un procédé analogue, il publia sa méthode en 1653 dans le *Tractatus de loquela* annexé à sa grammaire anglaise ; cet ouvrage eut plusieurs éditions (1). Cet enseignement était donc connu dans le milieu scientifique que Mercurius fréquenta à Londres vers 1662.

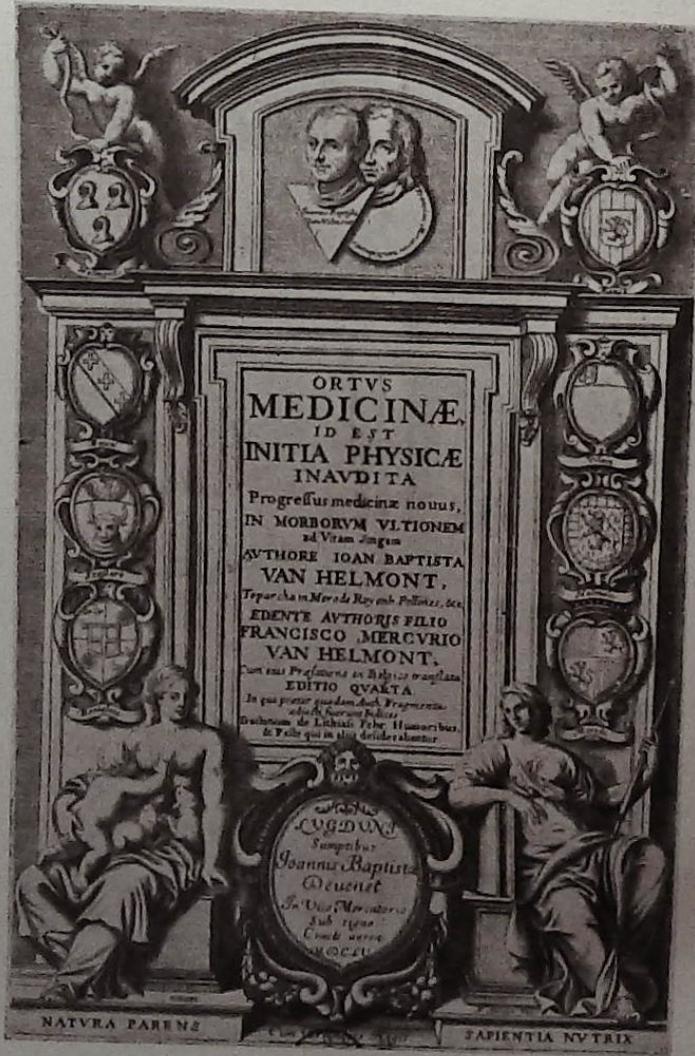
* * *

Pendant son séjour à la Cour de Sulzbach la réputation de Mercurius, comme alchimiste, reçut une rude atteinte. Il avait prétendu imprudemment qu'on pouvait faire du fer avec de l'argile ; par malheur, il y avait à ce moment à la Cour de Vienne le chimiste Becher, un professeur de Munich que l'empereur retenait à son service pour rechercher la pierre philosophale. Helmont fut mis à l'épreuve par le savant munichois et y laissa son prestige de « chercheur ». Ses protecteurs ne lui gardèrent pas rancune, le baron leur rendait d'autres services.

Pendant ce temps, l'*Ortus medicinae* poursuivait sa glorieuse carrière ; la maison des Elzéviens put rééditer l'ouvrage en 1652 ; elle y ajouta une excellente table de matière qui mettait un peu d'ordre dans le texte. Mercurius fit paraître une nouvelle édition de l'œuvre paternelle en 1655 à Liège chez J. B. Devenet ; en 1667, le célèbre libraire de cette ville, Huguetau se chargea de la réimpression. Dans les éditions liégeoises le frontispice représente

(1) Joh. Wallis. *Grammatica linguae anglie*. Edit. sexta Lond. 1765-8° (Bibl. royale) acc. epistola ad Th. Beverley de mutis medicis informandis.

un monument funéraire, le graveur a trouvé ce moyen ingénieux pour montrer d'une façon plus discrète les alliances de famille. Plus tard Mercurius éprouva le besoin de rajeunir l'ouvrage, l'édition qui parut à Francfort en 1682



Frontispice de l'édition liégeoise de l'*Ortus Medicinæ* de J. B. van Helmont.

porte le titre pompeux de : *Opera omnia* et promet des chapitres inédits, extrêmement curieux et de la plus haute utilité, on y cherche en vain la justification de cette grandiloquence.

L'année suivante Helmont confie à un ami la transiation de l'œuvre, en allemand (1). Le traducteur qui garde l'anonymat prévient le lecteur qu'il n'a pas repris la préface rédigée par le fils parceque celui-ci considère lui-même cet écrit comme une erreur de jeunesse ; ce repentir venait un peu tard Mercurius avait alors 69 ans et l'année auparavant cette préface figurait encore dans l'édition de Francfort. Le traducteur excuse en outre son ami d'avoir publié cet ouvrage en complet désordre, il raconte que les manuscrits avaient été volés et furent rendus à la famille dans cet état.

L'édition allemande présente un intérêt particulier, parceque l'anonyme a mis en regard du texte latin les passages du *Dagcraad* qui avaient subi une modification.

La même année Knorr de Rosenroth publia un grand ouvrage sur la Cabbale. Mercurius raconte, dans une de ses préfaces, qu'il y fit insérer la traduction d'un traité sur la réincarnation. Les biographes en ont conclu qu'il prit une part active à la rédaction des *Cabbalæ denudatæ* ; pourtant on ne trouve pas dans le livre la trace de cette collaboration. Le traité auquel Helmont fait allusion : *Tractatus primus Libri Druschim seu Introductio metaphysica ad Cabbalam* était un manuscrit dû à un rabbin de Palestine, Jizchak Loriense. Knorr avait interprété le texte original et en avait fait la traduction latine ; il soumit son travail au théologien anglais Henry More. Le baron van Helmont était un ami du professeur de Cambridge et c'est par son intermédiaire que le chancelier obtint cette précieuse collaboration. Le gentilhomme au cours de ses voyages diplomatiques alla trouver le théologien et l'engagea à faire la critique du travail ; la lettre de More entraîna naturellement une réponse du chancelier ; Mercurius fit une seconde démarche et obtint un nouvel écrit du théologien ; cela donna à Knorr l'occasion de rédiger une dernière dissertation. Toute la controverse parut dans le second tome des *Cabbalæ denudatæ*, la contribution du célèbre professeur de Cambridge donnait à l'ouvrage un prestige scientifique qui en augmentait singulièrement la valeur.

(1) *Cabbalæ denudatæ*. Tome II, p. 52 et p. 173, lettres de More à Knorr (Bibl. royale).

Peu après le baron van Helmont quitta le comte palatin pour se rendre en Angleterre ; ce déplacement se fit probablement à la demande de l'empereur ; à ce moment la Cour de Vienne préparait une coalition contre la France et la bienveillance de l'Angleterre était très désirée. Le roi, devenu catholique fit un accueil d'autant meilleur à l'émissaire de Léopold, Helmont fut comblé d'attentions. Le gentilhomme belge tenait à faire bonne figure à cette Cour luxueuse ; contrairement à ses habitudes, il mena un assez grand train de vie, ce qui lui suscita des jalousies ; ses détracteurs constatant qu'il faisait des dépenses peu compatibles avec ses ressources, l'accusaient de fabriquer de l'or, il est plus vraisemblable que ses frais de représentation étaient payés par l'empereur.

Notre compatriote perdit bientôt son grand protecteur, Charles II mourut en 1685, et par malheur son successeur Jacques II fut détroné trois ans plus tard par Guillaume III d'Orange. Helmont rencontra à la Cour d'Angleterre la comtesse de Connaway, sœur du chancelier. Cette grande dame se passionna pour la doctrine de la réincarnation des âmes, elle hébergea le vieux théosophe dans son palais et tous deux composèrent en collaboration des écrits mystiques dont l'essentiel est contenu dans les *Paradoxal Discourses*, édités à Londres en 1685.

A cette époque, l'ère des persécutions touchait à sa fin, les Quakers avaient repris leurs paisibles réunions. Helmont, accompagné de son élève, assistait avec assiduité à ces séances, il venait y développer ses théories pythagoriciennes ; il mit tant d'obstination à vouloir imposer ses idées, que la majorité des membres, craignant une scission, demandèrent l'exclusion de cet élément turbulent (1).

Mercurius gagnait cependant d'autres adeptes ; un gentilhomme danois fit expressément le voyage d'Angleterre pour converser avec lui. Rentré dans son pays, le disciple rédigea en allemand l'essentiel de leurs entretiens ; il fit imprimer son travail à Hambourg. Le livre fut ensuite traduit en anglais par la comtesse de Connaway, qui le fit éditer à Londres.

(1) *Historia Quakerania*. G. Croesius, Amsterdam 1695-8°, Tome II, p. 281.

* * *

En 1688 le successeur de Charles II, fut détroné, et peu après mourut la comtesse de Connaway. Helmont perdit ainsi les liens qui le retenaient en Angleterre ; il se décida à retourner en Hollande où il avait gardé de nombreuses relations. A peine installé à Amsterdam, il rencontra un ami qui s'intéressa à ses dissertations sur la nature et rédigea le résumé de leurs conversations dans un opuscule intitulé : *Eenige Gedachten rakende de natuurkunde* (in 12°, 1690). Helmont reconnut plus tard que ce texte est très obscur ; il déplore que n'étant pas habitué à écrire, il soit obligé d'avoir recours à la plume d'un tiers pour traduire ses pensées ; il trouva finalement un élève mieux doué qui refit le livre en latin. Cet opuscule est introuvable en Belgique, le mal n'est pas grand, car l'auteur se répète dans ses écrits d'une façon désespérante.

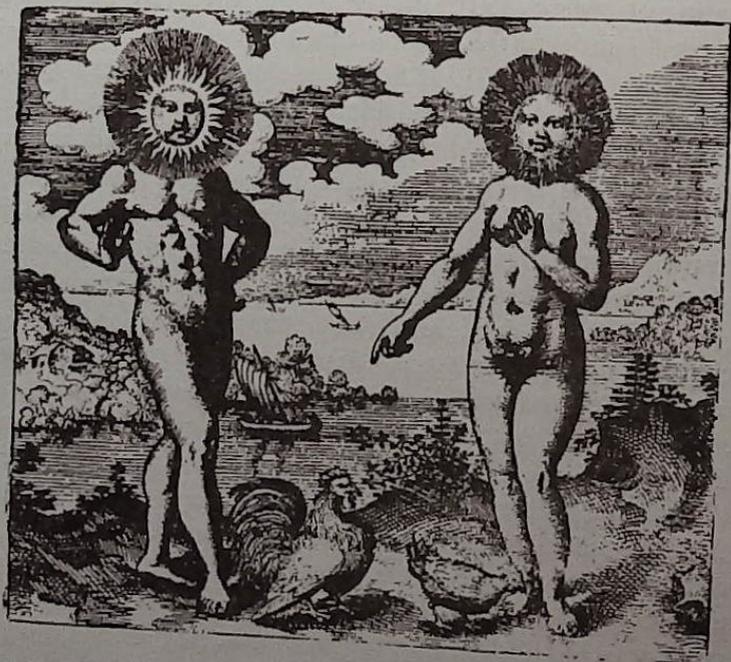
Un autre disciple désigné sous les initiales C. K. se chargea de remanier complètement les *discours paradoxaux* ; il le fit en présence du maître, et cette fois Helmont se déclare satisfait. C'est donc dans cette édition néerlandaise, imprimée en 1693, chez Janssen à Amsterdam, que l'on trouve la doctrine définitive du théosophe sur les relations du macrocosme avec le microcosme ainsi que sur la réincarnation (1). Cet ouvrage défie l'analyse ; c'est un exposé confus d'idées nuageuses. Le mystique a rendu méconnaissable la doctrine vitaliste de son père en y introduisant des variantes empruntées aux fantaisies astrologiques de Paracelse sur les relations du système planétaire avec

(1) *Paradoxale discoursen ofte ongemeene meeningen van de groote en kleyne wereld en desselfs vereeningen in alle natuurlyken en bovennatuurlyke saken en special van de wederkeering der menschelyke zielen — uit het engelsch vertaelt door C. K.* Amsterdam. Hendr. Janssen 1693 in-12° (Biblioth. Gand).

Ce livre renferme également « *Het goddelyk wesen* » publié en 1694 et redigé par Buchius sur les indications de Fr. M. van Helmont. Celui-ci a fait éditer à Londres en 1693 une traduction de ce dernier fascicule. Mercurius avait fait publier en 1690 à Amsterdam sans nom d'auteur les : *opuscula philosophica... quibus subiecta sunt 200 problemata de revol. anim. hum* (1690, in-12°).

l'organisme humain ; on y retrouve également des rêveries empruntées à l'École Hermetique ; le tout est adapté à la doctrine pythagoricienne.

Mercurius montre qu'il n'a pas compris beaucoup à l'œuvre paternelle qu'il a fait éditer tant de fois ; il prétend que l'air est de l'eau volatilisée et méconnaît ainsi une des principales découvertes du grand Helmont. L'idée dominante de cette adaptation pythagoricienne est que la



Emblema XXX. Solis indiget luna ut Gallus Gallina. Atalanta fugiens de Mich. Maierus. Grav. de Jeh. Th. de Bry.

création doit tendre fatalement vers la perfection, puisqu'elle est d'essence divine. Chaque transformation de la matière est une nouvelle création ; elle comporte l'apport d'une force céleste qui infuse une vie nouvelle, tandis que l'esprit vital mourant retourne aux cieux pour se régénérer et se perfectionner. Peu à peu l'auteur s'égare dans des conceptions mystiques empruntées à l'École Hermétique et devient incohérent : La nature des êtres de la création nous apprend que tous sont constitués par un feu vivant et un élément aqueux. Toutes les générations étant précédées d'une fécondation, on peut considérer ces éléments constituants comme doués de propriétés mâles et femelles ; toute

vie nouvelle a ainsi pour origine une force active la chaleur du soleil, un élément passif dérivant du froid de la lune. Cette doctrine nébuleuse est appuyée par des arguments d'une puérité déconcertante. Mercurius voit la démonstration du feu interne de l'organisme dans la production des phosphènes ; d'autres preuves sont déduites du mysticisme des mots : Le sel est un feu ; c'est pourquoi les Grecs ont appelé le sel *Halos* et le soleil *hélios* ; pour la même raison les latins emploient les mots *sal* et *sol*.

La seconde partie qui traite spécialement de la réincarnation est dans le même ton. L'auteur s'efforce de concilier la doctrine païenne avec les textes de l'Ancien et même du Nouveau Testament. Retenons seulement que le panthéiste explique par la réincarnation l'injustice apparente qui règne dans le monde ; un pauvre n'est qu'un ancien mauvais riche qui subit sa purification, pour atteindre dans la suite à la perfection.

Ce livre présente cependant de l'intérêt, parce que l'auteur au cours de son argumentation signale divers procédés qui étaient utilisés dans l'industrie ; il fait preuve de connaissances techniques réelles et donne l'impression, que souvent, il parle d'expérience personnelle. Il fournit des détails sur le métier de tisserand, de chapelier, de forgeron, d'armurier, de graveur ; il décrit la fabrication du papier, du verre, des glaces, du cristal ; les procédés pour tanner le cuir, pour façonner les peaux dites de chamois ; il détaille la transformation du fer en acier, le raffinage du sel gemme et du salpêtre, les particularités qu'on rencontre dans le forage des puits artésiens ; il note les propriétés physico-chimiques de certains minéraux. Enfin il raconte les déceptions qu'il rencontra dans sa jeunesse en essayant de fabriquer de l'or ; il se console de son échec en disant que n'ayant pu accumuler des richesses il pourra quitter ce monde avec moins de regrets.

Le théosophe avait également fait la conquête d'un docteur en médecine, appelé Buchius. Ce médecin qui n'a pas laissé d'autre renommée, avait eu pendant un an et demi des entretiens suivis avec le baron van Helmont sur la nature de l'homme et des maladies ; les deux mystiques finirent par se comprendre et Buchius fut chargé d'exposer ces doctrines dans un petit livre intitulé. *Aenmerkingen*

over den mens en desselfs siekten qui parut en 1692 chez Pieter à Rotterdam. C'est une adaptation des discours paradoxaux à la physiologie et à la pathologie humaine ; la collaboration du docteur n'a pas suffi pour donner à ces théories nébuleuses une tenue scientifique et l'argumentation est tout aussi puérile (1).

L'ouvrage se termine pourtant par des considérations philosophiques qui ne sont pas dénuées de bon sens : Puisque l'origine des maladies est dans une perturbation de l'esprit vital le traitement doit consister à faire disparaître les causes de ce dérèglement de l'archée ; on peut y arriver en corrigeant les erreurs de régime, en menant une vie régulière à l'abri des passions, des terreurs, des tracasseries. Si la perturbation est dans l'esprit, le remède doit agir sur l'état psychique. Il faut faire comprendre au patient que les maux dont il souffre contribuent à son bien, car ce sont les avertisseurs d'un mauvais fonctionnement de l'organisme ; ils montrent au malade la nécessité d'abandonner certains errements. Le malade supportera ainsi son affection avec plus de résignation ; le moral étant rétabli, la guérison deviendra plus facile ; un malade inquiet aggrave sa situation. Le médecin doit avoir la confiance du patient pour lui inspirer la foi dans le remède. Souvent deux médecins obtiennent des résultats différents avec le même médicament ; l'un ignorant la cause du mal est hésitant et perd toute influence sur le malade, l'autre au contraire sûr de lui-même, communique sa foi et obtient la guérison.

Mercurius annonce dans la préface que l'ouvrage comprend deux volumes, et que la seconde partie paraîtra bientôt si le lecteur fait bon accueil à la première. Cette suite devait contenir un procédé infailible pour redresser les bossus et les bancals ; mais plus tard l'auteur renonça à son projet, la publication n'ayant pas eu le succès qu'il escomptait.

Le baron van Helmont était surtout apprécié dans son entourage parce qu'il avait l'esprit ouvert à toutes les

(1) Un exemple suffira pour en donner une idée. L'homme a deux oreilles, deux narines, deux yeux ; l'un agit comme élément mâle, l'autre comme élément femelle, pour engendrer les impressions auditives, olfactives ou visuelles ; pour le même motif le cerveau a deux lobes.

innovations. Un citoyen d'Amsterdam Muys van Holy se plaça sous son égide pour préconiser un système de taxation dont il était l'inventeur. La guerre ruineuse contre la France venait de se rouvrir, les États généraux avaient décrété un impôt extraordinaire, dit du douzième denier ; les personnes ayant un certain avoir, étaient classées en capitalistes et demi capitalistes, ces listes avaient été dressées d'une façon arbitraire d'après les apparences de fortune. Cette taxation donnait lieu à des réclamations continuelles ; les uns étaient taxés au delà de leurs moyens, d'autres réclamaient parce que beaucoup de gens aisés échappaient à l'impôt ou étaient imposés d'une façon insuffisante. Holy combattait aussi la déclaration sous serment que devaient faire les contribuables en cas de contestation, cette mesure ne profitant qu'aux fripons. Dans son système la déclaration de la fortune devait être faite par le contribuable, tous les citoyens devaient se faire inscrire en deux mois sous peine de flagellation ; ceux qui n'avaient pas un avoir suffisant pour figurer sur la liste des capitalistes grands ou petits devaient faire une déclaration dans ce sens et étaient de ce fait exonérés de l'impôt ; les autres étaient obligés d'indiquer par un chiffre le montant de leurs biens, ils pouvaient se tromper de moitié sans être inquiétés ; au delà de cette limite ils devenaient punissables par une amende s'élevant à la moitié du montant de la fraude. L'auteur connaissait un procédé pour découvrir les fraudeurs sans recourir à des mesures vexatoires ; pour donner tout son effet ce moyen devait rester secret ; Muys avait confié son procédé au baron van Helmont et s'appuyait sur son autorité pour en affirmer le caractère pratique. Les États généraux ne furent pas séduits par cette belle promesse, l'auteur et son confident gardèrent leur secret.

A cette époque, le D^r Amman, un médecin suisse établi à Amsterdam, s'était spécialisé dans l'enseignement des sourds-muets ; il publia sa méthode en 1692 dans un opuscule intitulé : *Dissertatio de loquela* (Wolters, Amsterdam). Helmont alla voir l'auteur et après avoir assisté à quelques démonstrations il convint volontiers que ce procédé était différent du sien et que le docteur en utilisant des lettres néerlandaises était arrivé à des résultats pratiques.

Amman fut très honoré de l'intérêt que lui portait le baron van Helmont ; il profita de l'occasion pour se mettre sous la protection de ce généreux personnage (1). Il avait l'intention de faire paraître une édition flamande de son traité et proposa au seigneur flamand de publier un livre contenant leurs méthodes respectives ; cette association ne pouvait que lui être avantageuse. L'ouvrage fut imprimé à Amsterdam en 1697 (2).

Le professeur Wallis reconnu dans la pratique du D^r Amman les principes de sa méthode ; il adressa une lettre au médecin suisse dans laquelle il réclamait la priorité de cette innovation. Le D^r Amman fit un nouvel exposé de son enseignement en 1700 dans un ouvrage latin ; il reconnaît dans la préface que la protestation du professeur anglais était fondée ; le livre ne fait plus mention de l'alphabet hébreux.

Helmont chargea aussi son protégé de traduire en latin l'ouvrage, sur la nature de l'homme et de ses maladies (3), que le D^r Buchius avait rédigé en flamand. On lit dans la préface que le théosophe a refusé de faire paraître le second volume parce que les scolastiques avaient accueilli ses doctrines par des railleries.

Le baron van Helmont quitta la Hollande au début de 1696 ; il avait laissé à son imprimeur un livre latin dans lequel il commentait les premiers chapitres de la Genèse. Ce sont de nouvelles divagations sur le sens caché des textes hébreux ; l'auteur y étale ses connaissances d'hébreu et en même temps la tendance de son esprit vers l'occultisme (4).

(1) Dans son dictionnaire historique de la médecine (Tome II, Mons 1778) Eloy renseigne à l'endroit de Fr. M. van Helmont : « avec peu de revenus il faisait de grandes dépenses. C'est à cette opinion qu'il dut l'estime et la considération dont il jouit à Amsterdam ».

(2) *Surdus loquens of de Doove sprekende*. Pieter Rotterdam 1697 (Biblioth. communale d'Anvers).

(3) *Observationes circa hominem ejusque morbus per P. Buchium, Belgico in latine sermone transl. per Amman 1692, 12^o*. Wolters, Amsterdam.

(4) Voici un échantillon de cette littérature mystique : Lameth est une grande lettre et la langue doit se relever pour la prononcer ; l'enfant ne peut l'émettre qu'avec peine parce que les muscles

Au mois de Mars de l'année 1696 le théosophe arrive à la Cour de Hanovre ; il y retrouve son ami Leibnitz dans les fonctions de bibliothécaire. Le philosophe relate cette rencontre dans une lettre à Thomas Burnet : « Nous avons eu ici Mercure van Helmont durant quelques jours ; lui et moi nous nous rendions tous les jours vers les neuf heures dans la chambre de l'Electrice. M. van Helmont tenait le bureau et moi j'étais l'auditeur, et de temps en temps je l'interrogeais, car il a de la peine à s'exprimer clairement. Il a des opinions bien extraordinaires, avec cela je trouve qu'il a de très beaux sentiments pour la pratique et qu'il serait ravi de contribuer au bien-être général, en quoi il est entièrement de mon humeur ».

Helmont soumit à Leibnitz un ouvrage qu'il avait composé à l'intention du comte de Bavière ; le livre était intitulé *Messias puer*. L'auteur y décrivait la naissance et l'enfance du Christ d'après la doctrine hébraïque ; « il croyait que l'âme de Jésus-Christ était celle d'Adam et que l'Adam nouveau réparant ce que le premier avait gâté, c'était le même personnage qui satisfaisait à son ancienne dette ».

Helmont était attendu chez le comte palatin de Bavière ; Leibnitz craignait pour son ami les fatigues du voyage. L'octogénaire, toujours plein d'énergie ne se laissa pas dissuader et se rendit à Sulzbach ; il revint à la Cour de Hanovre trois mois plus tard. Cette fois, Leibnitz put juger le théosophe de plus près : « Je ne l'avais pas fort entretenu lorsqu'il était ici dernièrement, mais maintenant que la Cour est une solitude, je l'ai pu mieux écouter et j'ai même trouvé qu'il dit plusieurs bonnes choses, mais qu'il en dit bien d'autres où je n'entends rien ; surtout lorsqu'il donne des explications sur l'Écriture sainte, qui sont bien extraordinaires ».

L'Electrice attendait la visite de sa fille Sophie-Charlotte. Sachant que cela lui ferait plaisir, elle retint le philo-

linguaux ne sont pas encore assez puissants ; c'est pourquoi cette lettre indique une haute qualité, elle termine habituellement le nom des anges : Michel, Gabriel. (*Quaedam praemeditatae et consideratae cogitationes super quatuor priora capita Libri primi Moysis genesis nominati* (Fr. M. ab Helmonte Amsterdam 1697). Bibliothèque Gand.

A propos du rôle créateur de l'angoisse mythique dans les contes et légendes.

En feuilletant les recueils de contes et de légendes on rencontre presque à chaque page des êtres fantastiques : revenants, cauchemars, huckups, loups-garou, feux-follets, etc., créés par l'imagination du héros ou de la victime sous le coup de la frayeur.

Cette frayeur porte un nom savant : c'est l'angoisse mythique (mythische Angst).

À ma connaissance seul un folkloriste allemand de grand mérite pour l'étude des Contes et Légendes, Friedrich Ranke, s'est occupé du rôle créateur de l'angoisse mythique dans une étude, intitulée : « Sage und Erlebnis » (Antrittsvorlesung, Göttingen, 1912) (1).

D'après cet auteur l'angoisse mythique est le produit d'un état pathologique du sujet. Pour étayer sa thèse Ranke a cité plusieurs cas typiques de « voyage à travers les airs », qui ne pouvaient s'expliquer autrement que par la psychiatrie.

La plupart de ces voyages aériens à la suite du « Chasseur Maudit » (die Luftfahrt mit dem wilden Heer) ne sont que le fait d'épileptiques.

En effet, la littérature clinique connaît de nombreux cas de voyages ou d'évasions d'épileptiques plongés dans un état spécial nommé crépusculaire (Dämmerzustand).

Il n'est pas de notre compétence de traiter ici de l'origine, ni de la nature de cet état maladif. Je me contente de citer à la suite de Ranke un extrait significatif d'un « Traité sur l'épilepsie » d'Otto Biswanger (Wien, 1899, p. 284), où cet état est décrit succinctement comme suit :

(1) Paru dernièrement dans sa « Volkssagenforschung, Vorträge und Aufsätze, Breslau, Maruschke u. Berendt Verlag, Breslau, 1935.

(Trad.) « L'état crépusculaire épileptique est un équivalent psychique du paroxysme épileptique, c'est-à-dire qu'à la place de la crise véritable le malade est en proie à cet état subconscient ou crépusculaire, provoqué par l'apparition de représentations monotones ou d'excitations hallucinatoires ».

Cet état amène une amnésie complète, sans cependant interdire au malade certaines actions habituelles ou machinales. Généralement le malade fuit le lieu où il se trouve au moment de la crise épileptique larvée. Sa fugue peut durer des jours et des semaines et le mener fort loin. Au moment de son réveil il ne se rappelle plus rien, à l'exception des sensations auditives, mais aussi visuelles, qui ont précédé son voyage.

Biswanger a analysé les prolégomènes de la crise dite crépusculaire qu'il appelle « aura ».

Il distingue l'aura psychique, consistant en sensations de peur, d'angoisse ou d'oppression du cœur et de la poitrine de l'aura sensoriel, consistant en hallucinations de la vue et de l'ouïe, et enfin de l'aura moteur, qui provoque les mouvements saccadés des membres, propres aux épileptiques.

Cette analyse a permis à Ranke d'édifier sa fameuse théorie des « Erlebnissagen », qui a corrigé si heureusement la théorie de Ludwig Laistner sur les « Nebelsagen ». La classification des légendes (sagen) de Ranke en « hallucinations de l'œil » (Erlebnisse des Auges), « hallucinations de l'oreille » (Erlebnisse des Ohrs), « hallucinations provoquées par des troubles organiques » (Erlebnisse im Innern des Menschen) a rendu et rend toujours de grands services au folkloriste en quête d'une classification réaliste. Je puis donc m'y rallier quoiqu'il ne faille pas considérer l'angoisse mythique comme étant uniquement le produit d'un état épileptique. Il est d'expérience commune que la peur paralyse, coupe les jambes, arrête la respiration. Je ne doute pas que la frayeur doive être terrible chez des personnes superstitieuses, et que, quoique saines de corps et d'esprit, leur état d'angoisse les rende anormales. Il se peut que cet état anormal frise l'épilepsie.

Si l'on tient compte de la distinction que Biswanger établit entre l'aura psychique et l'aura sensoriel il semble

bien que la création spontanée de l'angoisse mythique se limite à des sensations assez vagues de pesanteur ou d'oppression.

L'aura sensoriel fait voir au malade des étincelles, des éclairs, des formes animales et humaines, de plus il entend des sons tonitruants ou murmurants, une musique angélique ou des détonations effroyables.

Après cela il est clair que l'imagination a sa part dans les sensations de nature plutôt physiologiques de l'aura psychique.

Une sensation de lourdeur sur le dos ou sur la poitrine, qui les immobilise ou les fait fuir éperdument, accable les peureux ou les fanfarons des contes et des légendes.

Les huckups et les cauchemars répondent parfaitement à cet ordre de sensations.

Quant aux formes animales ou humaines que ces êtres amorphes revêtent dans le folklore, elles sont généralement empruntées à des animaux domestiques connus : chiens, chats, veaux et poulains ou à des représentations démoniaques ou diaboliques conventionnelles.

Le rôle créateur de l'angoisse mythique est donc, d'après moi, et c'est un premier point sur lequel je voudrais attirer l'attention, d'ordre essentiellement imaginaire.

En d'autres termes, c'est l'aura sensoriel, source d'hallucinations, qui peuple notre folklore de revenants, de cauchemars, de huckups, de loups-garou, de feux-follets et de quantité d'autres êtres fantastiques si différents les uns des autres.

Cela étant il semble possible d'appliquer ici la formule désormais célèbre de Hans Naumann : « Ces êtres fantastiques relèvent-ils du fonds commun primitif venu d'en bas ou du fonds de culture rassis venu d'en haut ? » (von unten gekommenes primitives Gemeinschaftsgùt oder von oben gekommenes gesùnkene Kulturgùt).

En examinant superficiellement ces créations de l'imagination populaire nous reconnaissons l'influence de certaines cultures du passé, des traits caractéristiques qui les relient à des religions ou des mythologies connues.

Qui ne reconnaîtrait pas par ex. dans le pied fourchu du diable chrétien du Moyen-âge le pied de bouc du faune ou du satyre gréco-latin ?

Les huckups et les cauchemars, pour ne citer que ceux-la, ne seraient-ils que des démons empruntés tels quels aux mythologies celtique, germanique, voir indo-européenne, où ils se rencontrent sous des noms différents sans doute, mais exerçant sous un aspect quasi identique leurs maléfices ?

Je crois que nous faisons fausse route en acceptant trop bénévolement cette solution.

Analogie ou même identité ne signifie pas forcément emprunt soit de l'une, soit de l'autre partie en présence.

L'emprunt à mon sens dans le cas qui nous occupe peut venir aussi bien du dedans que du dehors.

D'après moi, et c'est un second point sur lequel je voudrais insister, la conscience religieuse n'est pas un tout uniforme, mais présente, si je puis l'exprimer aussi géologiquement en pareille matière, spirituelle par essence, des stratifications différentes. Certains fantasmes correspondent plus à l'une qu'à l'autre de ces stratifications. Le huckup appartient par ex. à une stratification différente de celle du feu-follet, le huckup étant plus primitif, religieusement parlant, que le feu-follet.

En effet avec le huckup nous sommes encore en pleine croyance du cadavre vivant, avec le feu-follet nous sommes déjà arrivé à la croyance de l'âme survivant au corps. Néanmoins la croyance populaire, même actuelle, englobe les deux éléments si différents cependant du point de vue de la religion chrétienne. Cela est tellement vrai qu'une des légendes chrétiennes des plus connues et des plus émouvantes est une transformation d'une histoire de huckup.

C'est la légende bien connue de St. Christophore, le passeur géant, et l'Enfant Jésus.

Christophore, interpellé par la voix d'un inconnu, risque de se noyer en portant un enfant d'une rive à l'autre. L'enfant, qu'il porta sur l'épaule, léger au début, devint lourd comme du plomb au milieu de la rivière, de sorte qu'il dût user de toutes ses forces de géant pour achever sa marche à travers l'eau.

Arrivé au but Christophore dit à l'enfant : « Tu m'as pesé bien lourd sur l'épaule comme si j'avais à porter le monde entier ».

« Ne t'étonnes pas, Christophore, non seulement tu as porté le monde, mais aussi celui qui l'a créé ; apprends que je suis Jésus, ton roi, que tu as bien servi ». Après ces paroles, il disparut à ses yeux.

Je sais que J. J. Speyer a voulu prouver l'origine indienne de la légende de St. Christophore (*De Indische oorsprong van den Heiligen Reus Sint Christophorus, Bijdragen tot de Taal-, Land- en Volkenkunde van Nederlandsch-Indië*, dl. 63, 's-Gravenhage 1910).

Il existe en effet une analogie assez frappante entre la légende de St. Christophore et l'anecdote du Bodhisattva qui sous les dehors du prince Sutasoma se fait porter sur l'épaule par l'ogre Kalmaschapada et parvient à le convertir, seulement le caractère du huckup est trop marqué dans la légende de St. Christophore, qui nous vient de Jacques de Voragine (13^e siècle), pour douter que la croyance au huckup s'est alliée ici à une dévotion éminemment chrétienne, celle de l'Enfant Jésus.

Si nous envisageons du point de vue de la présence simultanée de croyances religieuses les fantasmes de nos contes et légendes, il semble possible de les répartir également en types primitifs et types évolués, pour les peuples chrétiens, en types pré-chrétiens et chrétiens.

C'est en ce sens que F. Ranke a parlé de « pré-christianisme » et de « christianisme » dans les légendes populaires allemandes (« *Vorchristliches und Christliches in den deutschen Volkssagen* », Vortrag 1928) (1).

Les contes et légendes actuelles présentent en effet un meli-melo de fantasmes, dont à première vue on n'arrive pas à distinguer le caractère dominant.

Ainsi dans beaucoup de contes le loup-garou joue le rôle du huckup et le diable le rôle de cauchemar et vice-versa.

Cet enchevêtrement rend la tâche du classificateur des légendes (*sagen*) en légendes pré-chrétiennes et chrétiennes bien malaisée.

Avec sa perspicacité habituelle Rank a montré que la différence est d'ordre moral, les contes chrétiens visant à une morale religieuse, à une punition ou une peine imposée par Dieu, que les contes païens ne connaissent pas.

(1) Voir « *Volkssagenforschung* », ouvrage cité, 1935.

Nous ne voulons donner ici qu'un aperçu succinct et rapide de la diversité des types et esquisser un essai de classement de quelques fantasmes en primitifs et évolués dans un recueil de légendes (*sagen*) flamandes du célèbre folkloriste flamand Alfons de Cock ; les « *Vlaamsche Sagen uit den Volksmond* » (1921), (*Légendes flamandes recueillies par voie orale*).

Recueillies par de Cock de la bouche même du peuple flamand, ces légendes portent l'empreinte de la foi et du culte catholiques.

Notre choix se porte sur les « *Légendes du monde des Esprits* » (*Sagen uit de geestenwereld*), et en particulier sur A. Les Esprits des Airs (*de Luchtgeesten*).

L'esprit malin qui aime à effrayer et à tourmenter les gens solitaires et attardés en leur sautant sur le dos, est le « huckup ». Le huckup porte en flamand le nom de Kludde. J'ai l'impression que ce nom est localisé en pays flamand dans les contrées avoisinant le haut-Escaut et la Dendre, mais cela n'importe pas ici.

Le huckup ou kludde se distingue nettement des autres fantasmes, tels que le revenant ou le cauchemar, par la manière dont il tourmente sa victime, il lui saute notamment sur le dos, s'y agrippe malgré les efforts du porteur pour s'en débarrasser et devient de plus en plus lourd jusqu'à faire succomber l'homme ou la femme sous son poids, à moins qu'un hasard providentiel les délivre.

Parmi les 13 histoires de Kludde de la collection de de Cock, à peine 4 histoires : les n^{os} 123, 124, 129, 131 sont des histoires véritables de huckup.

Le n^o 121 *Kludde en zijn vel* (Kludde et sa peau) est une histoire de lycanthropie ou de loup-garou ;

le n^o 122 *Kludde verlost* (Kludde délivré), de même ;

les n^{os} 123 *Kludde laat zich dragen* (Kludde se fait porter) et 124 *De Waterduivel van Wetteren* (Le démon aquatique de Wetteren) sont de véritables histoires de huckups.

Le n^o 125 *De Waterduivel van Nevele* (Le démon aquatique de Nevele) est comme le titre l'indique, et notwithstanding la note de de Cock, où il déclare sans aucune preuve d'ailleurs que, d'après lui, le démon aquatique du n^o 125 et du n^o 129 présente le caractère d'un « kludde » plutôt

que d'un « nekker » (nixie), un génie de l'eau, puisqu'il ne fait rien de ce que le huckup fait habituellement : sauter sur le dos de sa victime et tenter de l'écraser sous son poids croissant.

Pour le n° 129 Kludde en de Visscher van Uitbergen (Kludde et le pêcheur de Uitbergen) de Cock a raison, du moins en partie.

Le n° 126 Kludde — een plaaggeest (Kludde — un esprit tourmenteur) est une histoire de génie de l'eau.

Le n° 127 Kludde herkend (Kludde divulgué) est une histoire de loup-garou.

Le n° 128 De waterkludde (Kludde aquatique) est, comme son titre l'indique, une histoire de génie de l'eau.

Le n° 129 Kludde en de visscher van Uitbergen (Kludde et le pêcheur de Uitbergen, est en partie une histoire de huckup.

Le n° 130 Het groeiende Spookdier (le maki ou l'animal spectral croissant) est dans le même cas.

Le n° 131 Kludde te Aalst (Kludde à Alost) est une véritable histoire de huckup.

Le n° 132 De zwarte Hond (le Chien noir) est en partie une histoire de huckup, le chien, appelé « priesterazen (?) hond » (1) est plutôt un revenant.

Le n° 133 Van een vreemden hond (Un chien étrange) est également une histoire de revenant.

Il nous faut retenir de cet aperçu des histoires flamandes de « Kludde » que le type de huckup, tout en s'y rencontrant encore à l'état pur dans quelques rares légendes, a cependant conservé sa vitalité dans des histoires où un autre type plus évolué comme le revenant animal (l'âme sous forme d'un animal) ou le démon aquatique prédomine.

Le conteur populaire attribue tout bonnement certaines caractéristiques qui n'appartiennent qu'au type pri-

(1) A Knesselaere on appelle par dérision les chauves : « hij is bereên van den priesterazenhond ». Cette locution rapportée par de Cock est mise en rapport avec l'histoire du Chien noir, parce que le fanfaron de la légende est monté (bereên) par le chien et que la frayeur a blanchi ses cheveux le lendemain. Le nom : priesterazenhond me semble être dérivé de pesteragiehond (pesteragie = mot composé de peste (moyen-néerl. pestilencie) et ragie (fr. rage, lat. morbus). Le « pesteragiehond » ne serait-il pas tout simplement le chien de St. Roch ?

mitif en tout ou en partie à d'autres types plus évolués.

Le caractère primitif ou pré-animiste du huckup ne peut être mis en doute si l'on tient compte, comme F. Ranke l'a fait dans son étude « Der Huckup », 1919 (1), des antécédents physiologiques dûs à l'angoisse mythique, soit épilepsie ou disposition à l'épilepsie, comme le présume Ranke, soit frayeur de superstitieux, et des concordances avec la croyance primitive au « cadavre vivant ».

Il en est de même du cauchemar (en allemand : Alp), type primitif comme le huckup, mais qui au contraire du huckup, tend à étouffer sa victime en lui pesant sur la poitrine.

Ici aussi la confusion dans les contes et légendes avec des types évolués, tels le revenant-fantôme (geest of schim), qui présuppose l'existence d'une âme séparée du corps, et la sorcière, servante du diable ou de l'esprit du mal, est constante.

De Cock ne cite que 6 histoires de cauchemars, dont 3 au moins introduisent un sorcier ou une sorcière, qui ont « envoyé » le cauchemar.

Le n° 134 De Mare — een oude vrouw in 't zwart (Le cauchemar — une vieille femme en noir) est l'histoire d'une sorcière qui joue le rôle de cauchemar.

Le n° 135 De Nachtmerrrie verjaagd (le cauchemar chassé) est une histoire de cauchemar véritable.

Le n° 136 Om van de mare verlost te worden (pour être délivré du cauchemar) est une recette pour divulguer une sorcière, qui a pris l'apparence d'un cauchemar.

Le n° 137 De nachtmerrrie te voorschijn doen komen (Pour faire apparaître le cauchemar) est également une histoire de sorcier.

Le n° 138 Paard van de maar bereden (Cheval monté par le cauchemar) est une histoire véritable de cauchemar (en allemand Trud).

Le n° 139 De kracht der « Paaschnagelen » (la force magique des « clous » d'encens pascaux) est une histoire où le cauchemar (trud), qui s'acharne sur le cheval, est appelé « kwaad » (le mal ou le diable).

Ce sont surtout les histoires de revenants ou âmes en peine du Purgatoire, qui véritables « cadavres vivants »

(1) Voir « Volkssagenforschung », ouvrage cité, 1935.

des primitifs, étayent notre thèse de l'emprunt interne, c. à d. de l'emprunt chez les conteurs populaires aux couches inférieures ou subconscientes de la conscience religieuse, plutôt qu'à un emprunt volontaire ou inconscient à une religion ou une mythologie étrangère.

Si le revenant humain n'est pas toujours en chair et en os, ce qui est la forme pré-animiste, il a généralement l'apparence d'un squelette, tel que le Moyen-âge a représenté le maccabée ou le mort et par abstraction la Mort.

Je n'en citerai comme exemples, empruntés à de Cock, que les n° 153 De Doode Gast (Le mort invité) et 154 Het Hemd van den Geest (La chemise du fantôme).

Le mort invité au banquet, s'attablant, buvant et parlant, enfin appréhendant son petit-fils incrédule et blasphémateur est une légende à tendance nettement chrétienne, enseignant le respect dû aux morts, mais ce mort, quoique squelettique, est bel et bien le « cadavre vivant ».

Dans la « Chemise du fantôme » il n'est plus question de squelette, le personnage qui épouvante les trois lessiveuses du curé est en chair et en os et à la fin il exprime sa reconnaissance de vive voix, quoique sa voix ait le son cavernieux des fantômes. La bonne femme qui par plaisanterie lui a enlevé sa chemise mortuaire et la lessive avec le linge du curé, mais qui, sur les vives instances de ce dernier, s'empresse de remettre la chemise sur les épaules du fantôme, l'a libéré par son acte courageux des souffrances du purgatoire, élément catholique par excellence.

J'en arrive à ma conclusion.

Je crois avoir montré par ces quelques exemples dans le recueil des légendes flamandes de de Cock, qu'on trouverait facilement ailleurs, que les êtres fictifs de nos contes et légendes sont soumis à une transformation incessante, due surtout au progrès spirituel de la croyance. Celle-ci parvient bien souvent à brouiller le caractère du type primitif, sans cependant le détruire à fait.

Ainsi les types primitifs ou pré-animistes du cadavre vivant, du huckup, du cauchemar réapparaissent dans des histoires animistes et même chrétiennes. Par leur caractère ils semblent bien être aussi indestructibles que l'archange mythique elle-même.

(Gand).

P. DE KEYSER

Enseignes Nivelloises.

RUE BAYARD. (1)

Coutelirs (ruelle des) 1393 — *Coutelliers* (ruelle des) 1400, nom qui indique que la rue était habitée en majeure partie par des ouvriers couteliers, et qu'elle conserva jusqu'au XVII^e siècle, indépendamment d'autres désignations telles que : *Labiou* (rue qui va en) 1421 — *Brognard* (ruelle) 1482 — *Grange du Bayard* (rue) 1586 — *Labil* (rue menant de la rue Montoise à) 1605 — *Coutelliers* (rue du *Petit Leup* faisant le coin pour aller à la rue des) 1663.

Ces différents noms ne s'appliquaient, en général, qu'à la partie de la rue comprise entre la rue de Mons et celles de Gilliart hebbe et du Coq actuelles. L'autre partie, celle comprise entre ces dernières rues et celle des Brasseurs, était désignée comme suit en 1406 : *rue qui va du merchon en labiaul*.

Nous avons rencontré aussi des appellations se rapportant à toute l'étendue de la rue : *ruelle qui va de l'église Parochiale St. Jacques au Petit St. Jacques*, 1505 — *rue descendante du tienne Baillart vers la chapelle du Petit St. Jacques*, 1765.

Maisons.

— *Fier de cheval* (Brassinne et usine du) 1504 — *Fer de chevaux* (du) 1583 — *Fer de cheval* (saline et savonnerie du) 1656, joignant au Merson et à la rue Gilliarheppe.

— *Grange du Bayart* (grange de la ville condist) 1586, joignant par derrière à l'héritage de la Tourette. Elle servait de remise au *Cheval Bayart*. De là son nom qu'elle devait porter antérieurement à cette date vu que déjà, en 1526, on fût dans la nécessité de remettre le Grand Bayart au point.

Cette grange avait été acquise par la ville en 1442, pour « trois pieters dor philippus ».

(1) Nom propre. Un nommé Adan Bayart y habitait au XIII^e siècle (chirographe de Mai 1333).

Montagne du Parc.

Perire (en le) 1358 — *Peerire* (en le) 1392 — *Perire* (ruelle del) 1409 — *Periere* (en le) 1436 — *Pairier* (en le) 1537, allant aux murailles del ville — *Payrière* (rue) 1579 — *Grange du Bayart aux remparts* (rue qui maine de la) 1622.

Maisons.

Tourette (maison dite la), sur la voie pour aller del montoise rue à mollin dou Wicet, 1392 — Elle tenait par derrière à la grange du Baillart.

Rue Gilliart heppe.

Labial (en le rue de) 1345 — *Fontaine de labial* (rue ou on vat al) 1348 — *Labiaul* (au fons de) 1361 — *Labal* (en) 1386 — *Fontaine Gilliart hebbe* (1) (ruelle qui va al) 1427 — *Labiaul* (2) (en) 1537 — *Fontaine Gillohebbe* (rue de Labyau qui vat à la) 1575 — *Labeau* (en) 1625 — *Gilyart heppe* (rue) 1634 — *Geloheppe* (rue) 1669 — *Gilliarrette* (1768).

Maisons.

— *Gilliart hebbe* (maison condist) 1445 — *Grande Maison*, 1452 — *Blanchirie Gilliart hebbe*, 1637.
— *Labeau* (maison nommée) 1632, joindant par derrière aux ramparts.
— *Viese maison* (maison condist le) 1449, près de la fontaine.
— *Tournart* (maison condist) 1593, assez près de la fontaine Gilliart hebbe.
— « Tenure ou ilh at trois bawes (3) qui siet a coron de labiaul assees pres des murs del ville » 1374.

(1) Echevin de Nivelles en 1419.

(2) Ce nom n'était pas exclusif à la rue Gilliart hebbe ; comme nous le verrons plus loin il s'appliquait parfois aux rues voisines

(3) Estuves.

Rue du Coq.

Viers la rue de labial, 1353 — *ruelle ou on vat a labiaul*, 1375 — *rue de labiaul*, 1402 — *rue qui vat dou markiet en labiaul*, 1404 — *Petit Leup* (rue condist du) 1478, du nom d'une enseigne — *Petit Loup* (rue du) 1480 — *Rue qui maine de la rue del Carité à la fontaine Gilliart hebbe*, 1554 — *Ruelle qui maine du marché al fontaine Gilliart hebbe*, 1578 — *Petit Loup* (rue du) allant en Labeau, 1562 — *Cocqs* (rue du) 1691, du nom d'un personnage qui habitait la rue à cette époque.

Maisons.

— *Fournil* (maison condist le) 1353.
— *Petit Loup* (maison du) 1474 — *Petit Leup*, 1478 — *Griffon dor* (brasserie du) 1640 — *Saint Joseph* (brasserie) 1687, faisant le coin de la rue Bayart vis-à-vis du Fer de Cheval.
— *Tournadt* (maison appelée) 1635, joignant à la précédente.
— *Coq* (maison dite le) 1668.
— *Saint François* (maison dite) 1729.

Rue du Wichet.

Wichet (rué ou on vat à) 1345 — *Wichet* (rue dou) 1367 — *Wichet* (a) 1375 — *Wikel* (rue dou) 1394 — *Guichet* (rue du) 1506 — *Guissiel* ou *Guichtel* (rue du) 1556 — *Huisset* (rue du) 1614.
Cette rue conduisait à un guichet placé sur les remparts vis-à-vis de la Dodaine. De là son nom.

Maisons.

— *Hospitaul de monseigneur Saint Jacques* (1), 1420, vis-à-vis la rue des Brasseurs.
— *Savoiz* (jardin appelle le) 1550, tenant d'un costet al usine du Wichet et au Merson — *Sauvoir* (2) de Galice, 1734, derrière l'hôpital St. Jacques.

(1) Fondé pour les pèlerins de Compostelle en 1420.

(2) Réservoir à poissons.

— *Estuves* (maison condist des) 1464, séant en le Wichet — (Ne serait-ce pas la même maison que celle qui se trouvait rue Gilliard hebbe dans laquelle il y avait 3 bawes ?)

— *Moulin du Wichet et del Dodaine*, 1476.

— *Gallice* (maison de) 1491 — *Galyce* (hostel de) 1660, à l'opposite du Petit St. Jacques ; le jardin touchait à une maison sise en le Coquierne — *Galiste*, 1788.

Rue Coquerne.

Aux XIV^e, XV^e et même au XVI^e siècle, la rue que l'on désignait sous les dénominations : *en le Kokiernie*, 1346 — *en le Cokierne*, 1361 — *ruewe Kokiernie*, 1416 *en le Kokiernie*, 1574, comprenait à la fois les rues actuelles de la *Coquerne*, des *Juifs* et de *Saint Maurice*. Elle était divisée en *haute* et *basse Kokerne*.

Indépendamment de ces dénominations nous en avons trouvé d'autres se rapportant à chacune de ces rues. Les suivantes désignaient la rue Coquerne actuelle.

— *ruwelle qui vaut de la graingne del Kariteit en le Kokiernie*, 1366 — *ruelle del basse Cokerne ou Kokiernie*, 1464 — *Basse Coquerne*, 1617 — *Coquierne* (rue) 1753 — *rue qui val du Petit St. Jacques vers le cloître des Annonciates*, 1754. *Montagne de la Coquiernie*, 1783.

Nous ne savons d'où vient ce nom qui, de même que celui de la rue Marlet, a pu se maintenir jusqu'à nous.

Maisons.

Dans le bas de la rue vis-à-vis de celle du Wichet se trouvait la *grange del Karité*, 1366. D'après un chirographe du 3 Décembre 1386, le *hall de le bleit* devait se trouver au même endroit. On peut se demander s'il ne s'agit pas d'un seul et même bâtiment.

Rue Coquerne.

— *Floreffe* (maison appartenant a labbie de) 1533, devant le petit St. Jacques au long del Cokierne joindant à ceulx del Carité.

— *Coquerne* (1665) — *Coquierne* (maison nommée la) 1741, joindant par derrière aux terres des remparts.

RUE DES BRASSEURS.

Les premières dénominations de cette rue que nous avons rencontrées : *sour les pons*, 1373 — *sur le Merchon*, 1441 — *rivaige du Merson*, 1448, lui venaient de ce que, dans presque toute sa longueur, le *Merson* coulait à ciel ouvert et que, par suite, l'accès des maisons qui le bordaient et le passage d'une rue à l'autre, se faisaient au moyen de ponts jetés sur le ruisseau.

Cette rue n'eût que très tard un nom la désignant dans son ensemble ; toujours il varia selon l'endroit envisagé.

C'est ainsi que la partie comprise entre, le marché et la rue Saint Jean était appelée : *ruelle qui val à Saint Nicolay*, 1383 — *deviers la Rose*, 1451 — *rue du Mouton*, 1749 — *rue de l'hospital*, 1785.

La partie s'étendant entre la rue St. Jean et la rue Ste Gertrude, ne comprenant que des brasseries, était dénommée : *rotte des brasseurs*, 1493 — *route des brasseurs*, 1517.

Quant à la partie restante, celle qui se terminait à l'hôpital St. Jacques, elle était successivement désignée comme suit : *rue qui val du Wichet al Keriteit*, 1376 — *en labeau devant la cappelle de lospitaux monseigneur Saint Jacques*, 1439 — *ruelle qui val del Kariteit a lospitaux Saint Jacques*, 1440 — *viers lospitaux Saint Jacques sur le Merchon*, 1460 — *ruelle qui maine à Petit Saint Jacques*, 1480 — *rue d'amour*, 1559 (d'où pouvait bien lui venir ce nom ?) — *rue du Petit Saint Jacques*, 1574 — *rue de la Brassine*, 1632 — *rue des Brasseurs*, 1646.

Maisons.

Côté droit.

— *Mouton* (maison, brassine condist du) 1492 — *Blanc mouton*, 1620 — *Mouton blanc* (auberge dite le) 1734, joignant à la maison dite Tête de bœuf, sur le marché.

Cette enseigne qui existe encore pent à bon droit être considérée comme la doyenne des enseignes de la ville.

— *Sainte Gertrud* (brassinne condist) 1515, joindant à la brassine qu'on dit de la Gace, vis-à-vis du Noir Tacon. Elle dépendait d'une maison sise rue de la Charité.

Côté gauche.

— *Hôpital de Saint Nicolay*, s'étendait jusqu'à la Rose.

Proche la porte de la cour de cet établissement hospitalier, vis-à-vis de la rue vers le Wichet, se trouvait le lieu condist de *Bayart*, (1) 1459.

— *Roze* (maison condist ale) 1416 — (ale taverne del) 1447 — (brassine condist le) 1459 — *Rouse* (maison la) 1599 — *Grande Rose* (brassine de la) 1657 — coin de la rue St. Jean, vis-à-vis de la brassine du Hautbergeon et de la suivante.

— *III fiex Aymont* (aux) 1441, joindant al brasserie le Bois le duc — (taverne aux) 1444 — *Quatre filz Aymon* (brassine condist les), 1476 — *Quatre fils* (brassine et usine des) 1565.

Cette brasserie était encore en activité dans la dernière partie du siècle dernier.

— *Bois le duc* (maison condist du) 1419, joindant dun costeit ale maison condist del pierre et daultre costeit aux III fiex Aymon — *Bos le ducque* (brassine du) 1450 — *Blancques parois* (les) 1526 — *Bouldruke* (brassine condist le), 1565 — *Bois le Duc* (maison, deux brassines, l'une à l'eau de vie, l'autre à la bière dite) 1792.

— *Pierre* (maison condist del) 1419, joindant dun costeit al court del Carité et daultre ale maison condist au Bos le duc — *Pier* (brassine del) 1486 — *Saint Pierre* (brassine, usine nommée à) 1577.

— *Maison hospital de Dieu et de XII apostele condist la Charité*, 1225 (2).

Dans la cour de cet établissement se trouvait, en 1621, une brassine qui portait le nom de *brassine de la Charité ou des douze apôtres*.

(1) Chauffoir public — L'Hôpital fournissait aux enfants bourgeois une salle chauffée étoffée de six Kuets de lits et de linceuls, depuis la St. Martin jusqu'au jour du grand carême.

(2) Fondation créée en faveur des bourgeois qui devaient fournir à leur entrée : un lit garni ; 1/2 douzaine de coussins ; 1/2 douzaine d'écuellles d'étain ; un pot ; une payelle et un chaudron ; objets qui devaient demeurer à la fondation après le décès du bénéficiaire du « pain de la maison des XII apôtres » (chirographe du 29 Septembre 1435).

— *Rouge escus* (maison condist le) 1420, joindant dun costet et par deriere al Caritet) 1420 — *Rouge eskut* (le) 1425 — *Rouge escu* (brassine du) 1446 — *Rougge escu*, 1515.

— *Noir Tacon* (maison dite le) 1717, séparée par une maison de la rue Coquierne. Elle était contigue à la précédente.

Sans indication d'emplacement.

— *Halin* (maison dite), 1680, vis-à-vis du Petit Saint Jacques.

— *Loup* (maison dite le) 1658.

AIMÉ BRULÉ. (†)

Bibliographie.

M. J. VANDEN WEGHE. *Hallensia*, t. III, 144 p., 1935.

M. Vanden Weghe a fait paraître la troisième série de ses jolies études sur l'histoire de la Ville de Hal. Nous avons fait un compte rendu des deux premières, qui nous avaient charmé. Nous n'en dirons pas moins de celle-ci. Soit que l'auteur nous parle des épidémies qui ont affligé la ville, de ses constitutions municipales, des ermitages de la Forêt de Soignes, des sœux de la Ville, de l'histoire des familles ou des ordres religieux, l'intérêt reste vivace, la lecture de l'œuvre est agréable autant qu'instructive. M. Vanden Weghe reste un beau conteur des choses du passé.

P. H.

Bulletin de la Commission Royale de Toponymie et de Dialectologie. T. IX, 1935, 432 p. + cartes. Prix 45 francs. Cpte ch. post. 779.36 de M. François M., Bruxelles.

Parmi les nombreuses études publiées dans ce volume, signalons celles de A. Bayot sur la forme des lieux-dits sur la carte au 40.000^e et celle de J. Remouchamps sur la carte systématique de la Wallonie. J. Grauls continue l'examen des parallèles dans les dictons wallons et flamands.

Haust énumère et commente les publications de 1934 relatives à la philologie wallonne. Grootaers fait de même pour la dialectologie flamande et Van de Wyer pour la toponymie flamande.

Enquêtes du Musée de la Vie Wallonne. T. III, N^{os} 34-36. Avril-Décembre 1935.

Ce numéro annonce comme possible la création d'une école d'ethnographie wallonne, annexée à l'Université de Liège. Il publie une abondante récolte de renseignements sur les travaux agricoles et une carte systématique de la Wallonie précédée d'un commentaire.

Cercle Archéologique de Hal. Mémoires. T. 10, 1935, 284 p.

Indépendamment de la 3^e partie de l'ouvrage de M. Vanden Weghe : *Hallensia*, dont nous rendons compte d'autre part, ce volume contient un historique de l'Eglise St-Martin de Hal par M. Possoz et une étude de Pr. Martens sur la vente des biens nationaux sous la république française à Hal et aux environs.

Thiunas. N^o 5-6, 1936.

J. Wanters occupe à lui seul ce double numéro par un récit de l'explosion de la poudrière installée par les français en 1793 à Tirlemont, par un court historique de la ville et surtout par une description illustrée de l'Eglise St. Germain.

La Vie Wallonne. 15 Janvier 1936.

Dans ce numéro M. Pierre Gason, à propos du tricentenaire de l'almanach de Mathieu Laensbergh, commence la publication de notes historiques ou légendaires sur le fameux prophète.

Bulletin du Touring Club. 15 Janvier 1936.

Le chanoine Crooy donne une description du retable de Lombeek-Notre-Dame, attribué à Pasquier Borreman, XVI^e s., Y Mareska fait en l'illustrant l'histoire de la Porte de Hal.

Toerisme, 16 Janvier 1936.

Ce fascicule contient une étude illustrée de Lod. Macrevœt sur la pêche et les pêcheurs de l'Escant. Les dessins sont consacrés à l'outillage de ce métier.

ARTHUR HABERLANDT. *Die deutsche Volkskunde. Eine Grundlegung nach Geschichte und Methode in Rahmen der Geisteswissenschaften*. Ed. Max. Niemeyer à Halle, Saab, 1935.

C'est avec une sympathie profonde que le Folklore Brabançon salue l'apparition d'ouvrages de synthèse folklorique, surtout lorsqu'ils paraissent sous le nom de savants de la valeur de M. A. Haberlandt. L'auteur commence par faire un exposé historique très documenté des ouvrages qui ont décrit la vie du peuple allemand et cet exposé, même succinct comme il est, rendra de grands services à tous ceux que la question intéresse, ils y trouveront mention d'ouvrages intéressants à consulter et que beaucoup de savants ignorent, à moins de s'être tout à fait spécialisés dans la matière. M. Haberlandt est très bien documenté sous ce rapport et ce qu'il nous dit doit être étudié en entier et ne se prête pas à un résumé.

Très complète également est l'histoire des idées qui ont fait du Folklore une science d'importance capitale. Nous sommes loin de l'époque où son rôle se bornait à collectionner des faits curieux, survivances d'époques anciennes ou particularités d'une ville, d'une province ou d'un pays. On a voulu comprendre le sens de ces objets ou de ces coutumes assez énigmatiques au premier examen. La première chose qui était à faire, à toute évidence, était de rechercher leurs antécédants et de les ramener ainsi, si

possible, à des états que nous pouvons comprendre et expliquer. Presque tous les folkloristes sont devenus par là des historiens, au moins pour ce qui concerne leur partie et personne n'ignore que leur travail fut extrêmement fécond.

Mais l'histoire écrite, n'est qu'une part minime du passé de la race humaine. On vit que beaucoup de peuples étrangers ont des coutumes semblables à celles que le folklore cherche à analyser, et qui se sont bien souvent plus fidèlement conservées que celles des pays civilisés. On s'adresse d'abord aux races qui ethniquement nous sont apparentées, puis aux races plus lointaines et l'on en arrive à dégager ce que l'on pourrait appeler la préhistoire de la pensée humaine. Tout cela M. Haberlandt l'expose avec beaucoup de précision et cite les meilleurs auteurs allemands et autrichiens qui, il nous plaît de le reconnaître, ont apporté une large contribution à ces recherches.

Ce que l'auteur indique également fort bien c'est l'apport des savants de langue allemande à l'étude des influences du milieu géographique et de la race sur la vie populaire et spécialement pour la formation de la personnalité du peuple allemand, c'est-à-dire ce qui distingue le populaire, ceux qui ne sont pas formés ou déformés par une certaine culture (Dieterich), des autres peuples. Nous sommes heureux de voir rappeler que Ad. Spamer a tenté d'introduire en cette étude l'analyse psychologique de la vie populaire.

A fond c'est ce qui manque surtout à ce que M. Haberlandt nous apprend des efforts allemands pour systématiser le folklore. La psychologie y joue un faible rôle, soit qu'en réalité la pensée allemande n'ait pas été spécialement attirée dans cette voie, soit que M. Haberlandt n'y ait accordé qu'une attention assez fugitive. Quoiqu'il en soit, ceci dénote une orientation assez différente de celle qu'a suivie le groupe du Folklore brabançon qui a pris comme élément d'analyse et de classer l'aspect psychologique des phénomènes et c'est ce qui a conduit ce groupe à soulever toute une série de problèmes que l'on semble ignorer chez nos voisins de l'Est.

C'est ainsi que les stades de culture tels qu'ils ont été étudiés par Graetner et par le P. Schmidt ont été adoptés par nous. Mais chaque stade de culture est une unité, une organisation sociologique à laquelle correspond une psychologie particulière.

Lorsque nous comparons entre eux ses usages folkloriques ou des productions d'art populaire, ce qui nous intéresse surtout c'est le stade psychologique qui les a fait naître et qui nous permet de les comprendre, parce que par là s'expliquent certains parallèles ethnographiques que Andrée a étudiés si efficacement et aussi les chances de transmission d'une civilisation à une autre. Pour nous, une civilisation développée est une superposition de divers stades psychologiques qui réagissent les uns sur les autres au cours de l'Histoire. Une civilisation apparaît comme une vague, une organisation nouvelle des éléments de la vie des non cultivés,

qui se dégage de celle-ci et y puise à nouveau lorsque le système se disloque. D'autre part ce fond évolue, mais plus lentement, puisqu'il absorbe de nombreux débris des grands systèmes disparus et que l'esprit d'invention agit sur lui comme sur les grands systèmes coordonnés. Tel est l'un des problèmes qu'a développé l'analyse sociologique et psychologique de la vie populaire. Mais il en est bien d'autres.

Pour nous, nous avons abandonné cette conception des sciences auxiliaires du folklore que celui-ci n'est qu'une science auxiliaire de l'histoire ou du droit. Le folklore a son histoire et nous faisons l'histoire d'un phénomène folklorique au même titre que l'on fait l'histoire des institutions politiques, il y a une conception populaire du droit et celle-ci, si elle est influencée par le droit officiel, influe à son tour sur les institutions juridiques. Il en est de même de l'art, de la morale, de la philosophie, de la religion, en somme de toute la vie populaire.

Et quand nous disons vie populaire nous n'entendons pas par là la vie exclusive du prolétaire et du paysan. Le folklore, c'est-à-dire, la vie relativement autonome de ceux qui ne sont pas « formés ou déformés » par une certaine culture est de toutes les classes sociales. La bourgeoisie et la noblesse ont leur folklore, les cités et les villes ont le leur, un avocat peut avoir une conception non cultivée en ce qui concerne la météorologie ou la médecine et un ingénieur est bien souvent peuple quand il parle du droit. C'est toute cette vie que nous rangeons dans le domaine du folklore.

De tout cela on pourrait sans doute trouver des traces dans l'histoire de la pensée allemande et plusieurs d'entre elles furent occasionnelles et M. Haberlandt n'y a pas attaché comme toute grande importance. Peut-être se réserve-t-il pour un travail ultérieur, et vu sa culture philosophique et son érudition, il apporterait certainement un concours de première importance à la synthèse folklorique vers laquelle on fait en ce moment un effort remarquable.

P. H.

CESARE CARAVAGLIOS. *L'anima religiosa della Guerra*. Ed. Mondadori. Milan. 280 p., 113 illustr., 1935. Prix 20 lire.

Le folklore de la guerre est particulièrement intéressant à étudier. Les conditions de la vie individuelle et sociale étant profondément transformées, il importe de savoir si le sentiment religieux et superstitieux en subit un changement profond. Il semble que non, il n'y a pas de folklore propre à la guerre, celle-ci ne fait qu'intensifier certains sentiments et idées de la vie courante.

L'auteur commence par étudier le sentiment religieux des soldats des tranchées et voit l'influence qu'exerce cette menace perpétuelle de la mort qui plane sur eux. Il fait table rase de toutes les légendes romantiques et journalistiques, qui ont été

élaborées à ce sujet. L'auteur est officier et a vécu la guerre.

Le culte des saints a pris une importance extraordinaire et les soldats italiens avaient construit un grand nombre de chapelles en l'honneur des saints dont ils croyaient avoir reçu une faveur spéciale.

Mais ce qui intéresse davantage le folkloriste ce sont les amulettes et reliques de guerre et sous ce rapport il n'y avait pas de différence entre les soldats instruits et cultivés et les hommes du peuple. Elles sont de divers types : profanes (sachets de terre du sol natal, balle ou éclat d'obus retiré de la blessure d'un soldat mort, etc...) ou religieux (croix, médailles, inscriptions, anneaux, bracelets avec paroles magiques, agnus dei, prières, etc.).

L'ouvrage se termine par un chapitre sur la religion dans les lettres des combattants.

Le travail de M. Cesare Caravaglios est extrêmement méritoire par l'apport considérable qu'il fait au domaine du folklore et même à la psychologie religieuse. Au surplus il est d'une lecture agréable et attachante.

P. M.

Hessische Blätter für Volkskunde.

En 1934 a paru dans cette revue un article très important de Rudolph Drinkuth sur le thème des trois femmes dans le folklore allemand. L'auteur découvre trois couches, une chrétienne, une antique et une germanique. Cette dernière est en relation avec les trois Normes ; cette tradition fut influencée par les Parques romaines et les Mères celtiques, également au nombre de trois.

Puis l'idée s'aggloméra à des légendes hagiographiques de diverses natures. Dans le culte actuel, très répandu, les vierges portent les noms de Einbet, de Wilbet et de Warbet.

Wiener Zeitschrift für Volkskunde.

Le n° de novembre comprend entre autres un très joli article de M. Leopold Schmidt sur les fêtes de l'Avent et de la St. Nicolas (avec carte). Quelques autres études complètent ce numéro.

Oberdeutsche Zeitschrift für Volkskunde. 1935 Heft. 2/3.

Ce numéro de l'importante revue allemande est particulièrement intéressant. Signalons parmi les études qu'il contient celle du Dr. Hünnerkopf sur l'histoire des soldats et des paysans, celle de Mme Wangner sur les procès de sorcellerie des années 1635-1636 à Löffingen-Blumberg ; celle de A. Kapff sur le Folklore dans la chronique de Zimmern et quelques autres encore. La chronique des Menns faits est importante et curieuse en maints endroits.

Revue Anthropologique. N° 10-12, 1935.

Fascicule entièrement consacré à P. Saintyves. M. Francis Baupal y donne une notice biographique du savant et du philosophe. On y lit aussi une étude posthume de Saintyves sur Saint Christophe, successeur d'Anubis, d'Hermès et d'Hercule. Huit pages énumérant les ouvrages, articles, etc. du défunt dont un beau portrait en hors texte nous rappelle les traits.

Le Pays Lorrain. N° 12, Décembre 1935.

Pour illustrer le texte d'une conférence sur la cuisine lorraine, œuvre posthume de Charles Sadoul, la revue du pays lorrain donne une reproduction de la seconde pièce de tapisserie de la série dite : condamnation du banquet, atelier de Tournai, XVI^e siècle. Il s'agit de la représentation de la scène du souper.

Lud. T. XIII, série II, Nrs 1 à 4, 1935.

L'organe de la société polonaise d'ethnologie édite un numéro varié de 160 p. contenant 21 illustrations, 4 tableaux et 3 cartes. On lit dans ce fascicule diverses études consacrées à la médecine populaire, les rebouteux, les sorciers, etc. En tête, un article d'étude générale : Jaworowi Ludgie, de Piawelli où l'auteur présente des considérations sur le folklore et la pédagogie.

FALKONSKI J. - PASZNYCKI B. *Na progianicza Lomkonsko-Bajkovoskiem.* 128 p. illustrées. Lwow, 1935.

Illustrée d'une carte, de 29 simili gravures et de 9 tableaux, cette plaquette est consacrée à la vie campagnarde sous tous ses aspects dans la région polonaise que traverse l'Oslawa.

Sinte Geertruydsbronne. 1935, N° 4. Bergen-op-Zoom, Wouwsche straat, 14.

Le numéro 4 de la 12^e année de la revue historique et folklorique du Noord-Brabant contient une note illustrée de H. Levelt sur Sinte Ontcommere in verleden en heden (Ste Wilgeforte dans le passé et aujourd'hui).

Budklaven. N° 3-4. 1935. Abo-Finlande.

Le n° 3 de l'organe de la section de Folklore et de l'Institut finlandais d'ethnologie nordique contient un article de Sven Andersson sur les baraques en bois des populations riveraines et parfois lacustres des lacs finlandais et le n° 4 une étude critique de K. Viikuna sur la faucille finlandaise comparée à la faucille suédoise.

Le Mouvement Folklorique.

Journées Erasme d'Anderlecht.

Le 12 juillet 1936, il y aura exactement 400 ans qu'Érasme mourait à Bâle.

Cet anniversaire, qui marque une date importante dans l'histoire de l'esprit humain, sera commémoré dans les centres intellectuels du monde entier.

Rotterdam, notamment, ville natale d'Érasme, organise les 10 et 11 juillet diverses cérémonies à cette occasion.

En Belgique, l'Administration communale d'Anderlecht, qui a sauvé de la destruction et de l'oubli la vénérable Maison du Cygne où Érasme séjourna et qui en a fait un Musée consacré au souvenir du Prince des Humanistes, se devait de prendre l'initiative de cette commémoration.

Le Conseil communal vient, à cet effet, d'adopter unanimement les dispositions prévues pour cette solennité.

Indépendamment des autres manifestations qui pourraient être organisées dans la commune, l'Administration communale, en collaboration avec les « Amis du Musée d'Anderlecht », a d'ores et déjà élaboré dans ses grandes lignes la partie scientifique et artistique d'un programme qui ne manquera pas d'intéresser tous ceux qui se passionnent pour Érasme, l'Humanisme et la Renaissance.

Outre la réception des participants belges et étrangers par l'Édilité communale, un banquet, une excursion : « sur les traces d'Érasme en Brabant », on prévoit une journée d'étude au cours de laquelle les spécialistes qui se sont consacrés à Érasme prendront la parole, une séance solennelle comprenant notamment la représentation en costumes du temps d'un choix de « Colloques » d'Érasme, la lecture de poèmes consacrés au Maître et, fort probablement, une partie musicale qui complétera cette glorification de l'auteur illustre de « L'Éloge de la Folie ». Un Comité de Patronage des « Journées Erasme » d'Anderlecht, qui groupera toutes les personnalités désireuses de témoigner leur sympathie à ces manifestations erasmienne, est en voie de formation.

Pour tous renseignements, s'adresser au Conservateur du Musée Erasme, à Anderlecht.

À l'occasion de ce jubilé notre prochain numéro sera presque entièrement consacré à la publication de lettres d'Érasme

Manifestation R. de Warsage.

La Société « Royale Vieux Liège » en collaboration avec les Sociétés suivantes :

Le Royal Caveau Liégeois, Les Amis de la Marionnette Liégeoise, L'Association des Auteurs Wallons, La Fédération Wallonne, L'Association Royale des Artistes de Wallonie, La Société Franklin, La Société d'Encouragement à l'Art Wallon, etc., organise une manifestation en l'honneur de Monsieur Rodolphe de Warsage, Président du Royal Vieux Liège et Collaborateur dévoué des sociétés précitées, à qui le Gouvernement français vient de conférer le titre de Chevalier de la Légion d'Honneur.

Cette manifestation aura lieu au cours d'un banquet qui se donnera le Samedi 4 Avril prochain à 20 heures précises (réunion 7 h. 30) Galerie de la Sauvenière, n° 5 (Boulevard de la Sauvenière).

À cette occasion le Folklore Brabançon tient à témoigner sa sympathie à M. R. de Warsage.

Exposition « L'Art et l'Équitation ».

Le Cercle L'étrier belge organise du 25 avril au 17 mai 1936, dans les salons de l'Étrier Belge, une exposition intitulée : « L'Art et l'Équitation ».

Cette manifestation aura pour objet de rappeler la place que le cheval et l'équitation ont occupée dans le monde de jadis et occupent dans celui d'aujourd'hui ; de donner un aperçu du rôle du cheval à travers les siècles, depuis le moment où il fut dompté par l'homme et devint son aide à la guerre et son délassement dans la paix.

En réunissant tableaux, tapisseries, sculptures, gravures, livres, médailles, céramiques, les organisateurs espèrent faire revivre en une fresque variée le cheval tel qu'il a été compris par les artistes aux différentes époques et l'idéal que les différentes générations s'en sont fait.

Congrès scientifiques flamands. (Wetenschappelijke Congressen).

Les sociétés scientifiques flamandes tiendront leurs congrès à Gand du 13 au 19 avril. À cette occasion il y aura à l'Université une exposition de livres.

Dans le Congrès de Philologie, il y aura de très nombreuses sections parmi lesquelles, pouvant spécialement intéresser nos lecteurs citons :

Histoire : Président : C. Lousse et secrétaire A. Bousse ;

Linguistique : Président : J. Coppens, secrétaire D' Scharpé ;

Ethnographie : Président : F. M. Obrechts, secrétaire Van Bulcke ;

Folklore : Président : P. De Keyser, vice-président M. de Meyer, secrétaire De Paep.

Les séances de ces sections auront lieu les samedi et dimanche 18 et 19 avril.

Le congrès d'Histoire de l'Art aura lieu du 16 au 18 avril.

Pour obtenir le programme détaillé s'adresser : Wetenschap in Vlaanderen, Sint-Pieternieuwstraat, 98, Gent.

La Maison Tournaisienne.

La maison tournaisienne, ou Musée de Folklore de Tournai, considérablement agrandie a été inaugurée le dimanche 26 janvier. Il convient de rendre hommage à la ténacité et au dévouement de M. W. Rawez, l'animateur de ce nouveau Musée.

Au cours de l'excursion à laquelle nous convions cette année nos lecteurs, nous aurons l'occasion de visiter cette nouvelle installation.

200/205

NECROLOGIE.

Aimé Brulé.

C'est avec infiniment de peine que nous avons appris la brusque fin de M. Aimé Brulé, originaire de Nivelles et ancien collaborateur très assidu de G. Willame. Nos lecteurs lisent encore en ce moment dans notre Revue les précieux renseignements qu'il avait recueilli sur les maisons de Nivelles et leurs désignations à travers le temps. En feuilletant toutes les années du Folklore Brabançon on y retrouve fréquemment la signature d'Aimé Brulé et tous les articles ou les simples notes qu'il nous envoyait témoignent du grand amour qu'il avait pour sa villette.

Le Folklore Brabançon perd en ce collaborateur âgé de plus de 80 ans, un ami, un modeste, dont il conservera le souvenir en l'associant à celui de Georges Willame. Ils resteront ainsi unis dans le souvenir comme ils le furent dans la vie et dans le travail.

W. Th. Poodt.

Docteur en médecine et bourgmestre de Ternath, M. Theophile Poodt est mort dans sa commune le 28 Janvier âgé de 77 ans. Abonné parmi les premiers à notre revue, le Dr Poodt nous avait à diverses reprises envoyé des articles très appréciés, et c'est avec complaisance qu'il répondait toujours aux demandes de renseignements que nous lui adressions.

Le Folklore Brabançon évoque sa mémoire avec reconnaissance et respect.

Les Frères Rahir.

Nous avons à déplorer la perte à quelques semaines d'intervalles, de deux amis, les frères Georges et Edmond Rahir. Le premier qui fut pendant de nombreuses années la cheville ouvrière de la Société Royale de Géographie, qui fait en sa personne une perte sensible ; le second qui dirigea longtemps les fouilles et la section de préhistoire des Musées Royaux d'Art et d'Histoire et remplit les fonctions de président de la Société Royale d'Anthropologie et de Préhistoire.

Deux vies consacrées à la science belge, à la défense de la nature en Belgique ; deux belles figures devant lesquelles nous nous inclinons avec émotion.

Nos Excursions.

Voici le programme de nos excursions de 1936. Il ne sera pas envoyé d'autres avis que ceux qui figurent dans le Folklore Brabançon. Aussi prions nous nos lecteurs de bien vouloir prendre dès à présent note des dates de ces excursions. Nous les informons également que les excursions n'auront lieu que si nous avons un minimum de vingt inscrits pour chacune d'elles. Aussi prions nous nos habitués de bien vouloir faire de la propagande dans leur milieu afin de recruter des participants. L'année dernière nous avons dû partir avec moins de vingt participants à certaines excursions. Celles-ci deviennent dans ce cas onéreuses.

Nous ne pourrions plus cette année maintenir une excursion qui ne réunirait pas le nombre minimum de participants prévu.

1^{ère} Excursion. Tournai, 7 Juin.

Départ de Bruxelles, rue de la Loi (office des Vacances, coin de la rue du Commerce) à 7 heures précises.

Arrivée à Tournai vers 9 1/4 heures. Visite de la ville et de ses principaux monuments. Visite de l'Hôtel de Ville, du Musée de Folklore, de la Cathédrale, du Musée d'Histoire naturelle, etc.

Retour par le Bois de Baudour (repos au Pavillon du Bois) et par Mons.

Prix de l'excursion : 72 francs.

Ce prix comporte le transport en auto-car, pourboire compris, le déjeuner de midi (sauf la boisson) pourboire compris. Les entrées dans les Musées seront à la charge des participants.

Dernier délai d'inscription, le 4 juin.

2^{ème} Excursion. Malines-Herenthals. 12 Juillet.

Réunion au même endroit. Départ à 8 heures du matin.

A Malines, nous visiterons le Musée de la ville et celui de l'Archevêché, les archives, l'Hôtel de Ville et le Palais de Justice, une manufacture de tapisseries et enfin, les jardins clos, curiosité de Malines peu connue.

Dîner à Herenthals. Visite guidée de la ville. Retour par la Campine avec arrêt à Keerbergen. Promenade dans les Sapinières.

Prix de l'excursion : 62 francs, donnant les mêmes droits que la précédente.

Dernier délai d'inscription, le 9 juillet.

3^{ème} Excursion. Op-Heylissem et Folx-les-Caves. 23 août.

Cette excursion figurait au programme de l'an dernier. Comme elle n'avait pas réuni un nombre suffisant de participants nous voulions la supprimer. Plusieurs habitués nous en ont dit leur regret et fait valoir que seules des coïncidences fâcheuses avaient empêché en 1935 de réunir un effectif suffisant. Nous la reprenons donc. Nous demandons aux habitués de nous dire dès à présent si cette décision a leur approbation. Dans la négative nous préparerions un autre itinéraire.

Départ de Bruxelles à 7 1/2 h., même lieu de rendez-vous. Op-Heylissem, visite du Musée scolaire et du Château. — Folx-les-Caves, visite des souterrains (transformés en partie en champignonsnières). Dîner à Gistoux. Après le dîner, les pierres qui poussent à Pietrebais, retour par la forêt de Meerdael, les Faux-Douces et la vallée de l'Yssche.

Prix de l'excursion, donnant les mêmes droits que la précédente : 67 francs.

Dernier délai d'inscription, le 20 août.

Dans le cas où ces excursions obtiendraient le succès que nous en espérons nous en organiserions une quatrième et septembre.

Un superbe voyage en France.

En 1934, en collaboration avec « Sambre-et-Meuse » et « Le Vieux-Liége » le Folklore Brabançon avait organisé une excursion particulièrement réussie en Lorraine et en Alsace.

Cette année, une autre région tout aussi intéressante en souvenirs artistiques et archéologiques sera le but du voyage mis sur pieds par ces trois organismes : le pays situé entre la mer, la Seine et l'Oise recevra notre visite.

On pourra y admirer :

les Musées de Valenciennes, Douai, Lille, Cassel, Saint-Omer, Boulogne sur Mer, Abbeville, Fécamp, Rouen, Beauvais, Amiens, Cambrai ;

les magnifiques cathédrales de Rouen, Beauvais et Amiens, trois joyaux de l'architecture française ;

les églises très intéressantes de Lilliers, St-Omer, Le Wast, Abbeville, Eu, Dieppe, Rouen, etc. ;

les ruines imposantes des abbayes de Saint Wandrille et de Jumièges.

Depuis le Cap Gris Nez, jusqu'à Saint-Jouin, soit sur plus de 200 klm., l'itinéraire suit le côté, en passant par Etaples, Paris Plage (Le Touquet), Berck, Le Tréport, Dieppe, Fécamp, Yvetot et Étretat (très belles falaises percées d'arches naturelles).

Dans toutes les localités importantes, notre groupe sera conduit par MM. les Conservateurs des Musées ou des personnes mises à notre disposition par les sociétés archéologiques ou historiques de ces villes.

Le départ de ce voyage d'une durée de 8 jours est fixé au 16 juillet prochain (de Liège à 7 h. 15, Namur, 8 h. 40, Bruxelles à 10 h.). Le prix, au cours actuel des changes (196 frs. belges pour 100 frs. français est de 1095 francs par personne, tous frais compris, hôtels de tout premier ordre.

Le programme détaillé et tous renseignements peuvent être obtenus chez M. Emile Dave, Secrétaire de « Sambre-et-Meuse », 26, Rue Pepin à Namur. Les inscriptions seront reçues jusqu'au 8 juillet par cette même personne. Le tiers du prix du voyage sera versé lors de l'inscription au compte chèques postaux n° 98880 (Emile Dave à Namur).

LA VALEUR DE NOTRE REVUE.

Nous avons déjà eu l'occasion à différentes reprises de signaler les prix élevés atteints par la Revue du Folklore Brabançon dans des ventes publiques ou dans les catalogues de libraires. Elle vient encore de passer au catalogue d'une firme allemande de Berlin pour le prix de 2700 francs.

NOTRE FONDS DE RESISTANCE.

Dans notre dernière liste nous avons omis de signaler le versement de 15 francs fait par M. L. Vandersleyen, de Waterloo



Bulletin d'adhésion aux Excursions.

Excursion du 7 Juin. Tournai.

Le soussigné déclare inscrire personne à l'excursion du 7 Juin, et verse la somme de..... au compte chèque postal 142.119 de Marinus Albert, Bruxelles.

Signature

Adresse

Excursion du 12 Juillet. Malines-Herenthals.

Le soussigné déclare inscrire personne à l'excursion du 12 Juillet, et verse la somme de..... au compte chèque postal 142.119 de Marinus Albert, Bruxelles.

Signature

Adresse

Excursion du 23 Août. Op-Heylisse-Folxles-Caves.

Le soussigné déclare inscrire personne à l'excursion du 23 Août, et verse la somme de..... au compte chèque postal 142.119 de Marinus Albert, xelles.

Signature

Adresse